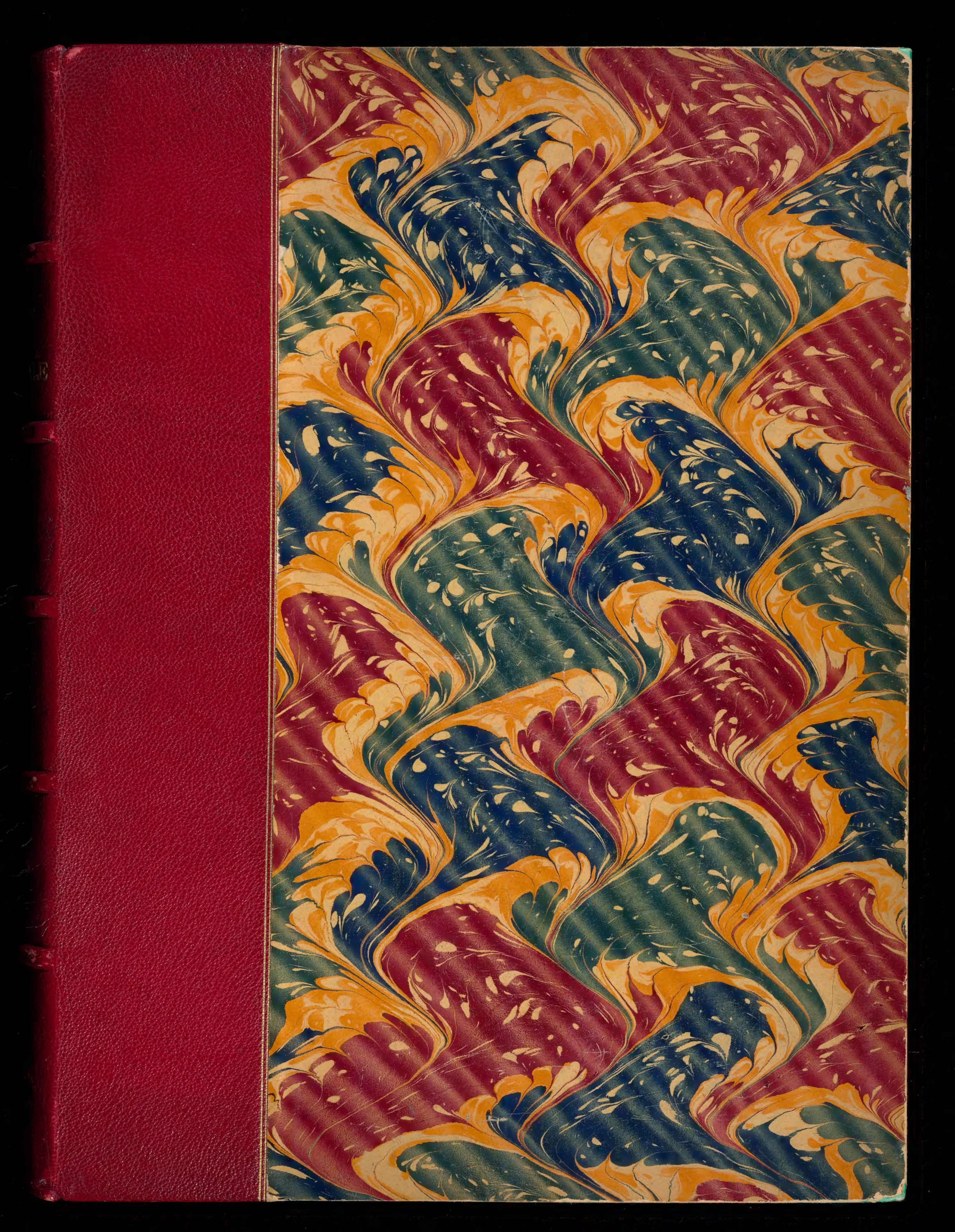






GALERIE THÉATRALE

COLLECTION

DE PORTRAITS EN PIED

Seule édition avec 84 gravures dans le texte, tirée à 99 exemplaires seulement et numérotées.

N°

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

GALERIE THÉATRALE

COLLECTION

DE 144 PORTRAITS EN PIED

DES PRINCIPAUX ACTEURS ET ACTRICES

QUI ONT ILLUSTRÉ LA SCÈNE FRANÇAISE DEPUIS 1552 JUSQU'A NOS JOURS

TOME SECOND

L-Z

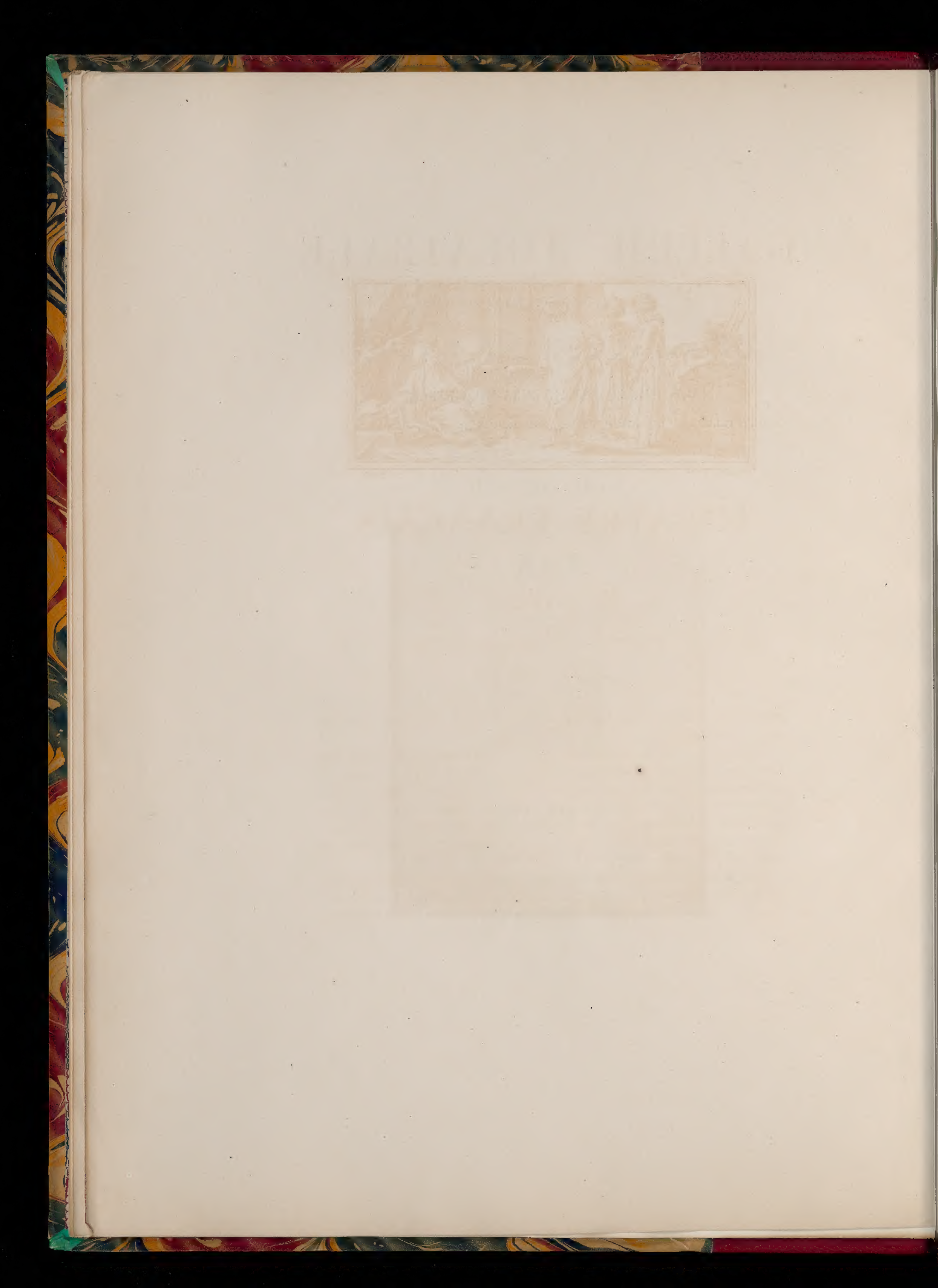


A PARIS

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Seine, 23

M DCCC LXXIII





THÉATRE FRANÇAIS.

M. LAFON,

ROLE DE TANCRÈDE (TANCRÈDE, *Trag. de Voltaire*).

M. LAFON, artiste du Théâtre-Français, partage avec M. Talma le premier emploi dans la tragédie.

Ce bel acteur a reçu le jour dans les contrées méridionales de la France. Issu d'une famille aisée et recommandable, son éducation répondit à sa naissance : son intelligence précoce seconda les vœux de ses parents et les soins que des maîtres, distingués par leurs connaissances étendues, apportèrent à former tout à la fois son cœur et son esprit. On ne doit donc pas être surpris, d'après cela, que M. Lafon réunisse au même degré toutes les qualités de l'homme aimable et toute l'instruction nécessaire au bel art qu'il professe.

Doué de cette imagination active et brillante, ordinaire partage des spirituels habitants des bords de la Garonne, il fut dès sa tendre jeunesse sensible aux charmes de la poésie. Il tenait de la nature le talent des vers; et ce talent en-

chanteur que polirent ses études, et dont cependant il n'use plus aujourd'hui que pour son délassement et le bonheur de ses amis, fut celui auquel, dans l'ardeur irréfléchie de la jeunesse, il se proposa de consacrer sa vie. Une tragédie, intitulée *La Mort d'Hercule*, fut son premier essai; et le succès que cet ouvrage obtint sur les théâtres de province prouve que M. Lafon aurait pu suivre avec avantage cette carrière, lorsqu'un peu plus d'expérience et le séjour de la capitale auraient mûri ses heureuses dispositions; mais une passion plus forte vint l'emporter sur cette première passion, et le consacra à l'exercice d'un art où la supériorité procure des lauriers moins durables sans doute, mais se voit récompensée par une gloire dont les jouissances ne se font jamais attendre, et sont plus rarement contestées; cet art est celui de la scène.

A la rectitude du jugement qui conduit à la justesse de l'expression; à cette sensibilité profonde si nécessaire pour bien saisir les nuances des passions diverses; à cette chaleur de l'âme, toujours prompte à s'emparer des pensées élevées, nobles et généreuses; à ces qualités intellectuelles, sans lesquelles un homme ne peut jamais prétendre à s'illustrer au théâtre, M. Lafon réunit tous les dons extérieurs que la nature prodigue à ceux qu'elle traite en amis, et que le spectateur aime à retrouver dans l'homme chargé de retracer à ses yeux, comme à son esprit, les héros et les princes. Une taille élevée; des formes élégantes; une attitude imposante; une tête bien placée, un peu petite peut-être; des traits réguliers; un œil perçant et animé; un sourire expressif et facilement ironique, tels sont les avantages que possède M. Lafon, et qu'il sait embellir encore par une marche majestueuse, par un aplomb rare, par des gestes savamment dessinés; enfin, par une habitude générale de corps pleine de noblesse et de dignité.

La diction de cet acteur est soutenue; elle est plus étudiée que naturelle : en écoutant cette manière de dire un peu déclamatoire, on pourrait penser qu'elle vise plus souvent à l'effet qu'à la vérité; mais, quoique le diapason de la voix de cet acteur soit élevé, toutes les intonations sont justes, toutes les intentions exactes; et si son organe ne se prête pas toujours aux transitions, dont l'art difficile donne au langage des passions une variété, un mouvement, une chaleur, dont le charme, dont la magie, séduisent l'auditeur et le transportent hors de lui-même, il n'en est pas moins vrai que M. Lafon est de tous les acteurs le seul à qui je n'ai jamais entendu faire un contre-sens de diction. Il pourrait la nuancer davantage sans doute, mais au moins est-elle d'une pureté extrême, et la raison satisfaite ne songe pas si l'éclat y perd quelque chose.

J'ai remarqué que les acteurs en général ont des auteurs de prédilection, ou, pour mieux me faire entendre, que le genre de poésie de tel ou tel poète convient

mieux à la manière de dire de tel ou tel acteur. Corneille, le grand, l'inimitable Corneille, pour rendre la sublime élévation de ses pensées, ne prête à ses héros que la noble familiarité de la conversation. Racine, dans l'admirable pureté de sa versification, introduit quelquefois sur la scène le ton de l'élégie. Il soupire plus souvent qu'il ne tonne. Dominé par une sensibilité profonde, il a toute la tendresse des passions et n'en a pas toujours la fierté ; et l'on pourrait dire que ses vers sont mieux placés dans la bouche des femmes que dans celle des monarques. Voltaire, moins négligé que le premier, et plus altier que le second, emploie dans sa poésie une pompe étrangère à tous les deux. Chez lui, la grandeur des pensées ne se présente jamais sans le secours de l'élégance; l'énergie est toujours compagne du développement des passions; le langage de l'amour même prend sous sa plume une sorte d'amabilité altière dont le ton pénètre dans le cœur sans exciter les larmes. La gravité de ses vers naît bien moins des sujets qu'ils peignent que de la philosophie sententieuse dont il les enveloppe. S'il est forcé quelquefois de descendre à des idées vulgaires, le luxe dont elles sont parées en dissimule la popularité; et, chez ce grand tragique, tout, jusqu'à la simple annonce d'un confident, contracte une espèce de solennité d'expression que l'on chercherait vainement ailleurs. Il est facile, d'après cela, du moins pour ceux qui se sont donné la peine de jeter un coup d'œil observateur sur l'art du théâtre, il est facile, dis-je, d'apercevoir pourquoi le même acteur est mieux placé dans tel rôle que dans tel autre. Ce n'est pas que ces rôles divers ne soient également bien faits; ce n'est pas que le rôle pèche par le caractère, non : mais c'est parce qu'il fut écrit par tel ou tel poète. Le rôle est bien à la taille de l'acteur, mais les vers ne sont pas en harmonie avec sa diction. Le rôle lui convient, mais le poète ne lui convient pas : voilà pourquoi, par exemple, Mlles Duménil, Sainval aînée, M. Aufrène, furent inimitables dans Corneille; pourquoi Mlles Champmeslé, Lecouvreur, Sainval cadette, pourquoi Molé, quand il jouait la tragédie, pourquoi Monvel, furent si supérieurs dans Racine : enfin, voilà pourquoi Mlles Gossin et Clairon, Lekain, Larive, Lafon, ne laissèrent jamais rien à désirer dans Voltaire. La diction des premiers était familière, Corneille leur convenait mieux. Celle des seconds était douce, persuasive, touchante, un peu larmoyante même, et les vers de Racine semblaient leur langage ordinaire. Celle des troisièmes, plus soutenue, plus emphatique, plus prétentieuse, s'allie davantage avec le faste de la poésie voltairienne.

C'est surtout en écoutant M. Lafon que la vérité de cette remarque se fait sentir. Il faut le dire avec franchise, ce bel acteur a conservé quelque chose de l'accent méridional ; et cette circonstance donne à sa diction une sorte de *forfanterie*, si j'ose m'exprimer ainsi, qui, loin de nuire à la poésie de Voltaire, lui

imprime au contraire une sorte d'éclat de plus. Quoique Voltaire ait connu mieux que tout autre le grand art de donner à ses personnages la teinte nationale des empires où il les fait agir; quoique chez lui, moralement parlant, la langue de Gengis soit bien différente de celle de Vendôme, et que Zamore assurément n'emploie pas le même idiome qu'Arsace ou Tancrède, il n'en est pas moins vrai que ses héros ont presque tous quelque chose de chevaleresque qui les rapproche et qui ajoute à leur physionomie, si opposée dans tout le reste, un trait auquel on les reconnaît tous pour être sortis du même père. Ce ton chevaleresque rentre assez dans le caractère de la nation française, et ce fut auprès d'elle un des grands moyens de succès que Voltaire employa sans qu'elle s'en doutât assurément. Il donne au personnage un air un peu avantageux peut-être; mais que le ridicule ne peut atteindre parce qu'il se puise dans le sentiment de la gloire, dans l'amour de l'honneur, dans l'exaltation de la vertu. Or, il est évident que la faible nuance d'accent méridional que M. Lafon a conservée, loin de nuire à cette espèce de jactance que l'on retrouve dans tous les personnages que Voltaire a dessinés, les rapproche au contraire de la nature et les reproduit plus parfaitement sans doute dans le véritable sens que l'auteur prétendit leur donner.

Lorsque dans la bouche de Lafon cet accent se mêle à l'ironie, c'est alors qu'il est vraiment inimitable. Il est impossible d'être plus parfait que lui dans la scène avec Adélaïde Duguesclin dans le deuxième acte de *Vendôme* :

> Vous avez fait, madame, une secrète étude, etc.

Et plus loin :

> Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
> Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
> Vous, qui me devez tout, etc.

Et au quatrième acte :

> Et ces séductions
> Qui vont au fond des cœurs chercher les passions,
> L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
> Ce poison préparé des mains de l'artifice,
> Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
> Que l'œil de la raison regarde avec dédain,
> Je suis libre par vous, etc.

Tancrède est également un des triomphes de M. Lafon; noblesse, dignité, sentiment, conviction intime de ses exploits, de son courage, de sa vertu supérieure, généreuse défiance cependant de son mérite, mais inébranlable confiance

Galerie Théatrale



Deposé a la Direction G^ale de l'Imprimerie et de la Librairie

Théâtre Français M^R. LAFON. Rôle de Tancrede (Tragédie)

A tous les Cœurs bien nés que la Patrie ...

dans la droiture de ses intentions, tels sont les différents traits de ce beau caractère que M. Lafon a saisi avec une sagacité exquise, et qu'il rend avec une intelligence parfaite; c'est surtout dans ce rôle que cette espèce de jactance, que son accent méridional donne à son débit, le sert à merveille. Il est impossible de dire avec plus d'énergie, plus de mordant dans l'expression, plus d'enthousiasme *héraldique* dans l'intention, ce vers devenu proverbe :

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

. . . .

Qui combattra ?

Qui ? moi.

Il est encore superbe dans la scène du défi; c'est ici qu'il est vraiment chevalier français. On croit assister à l'une de ces scènes d'éclat qui précédèrent tant de fois les combats en champ-clos; cependant on ne peut citer *Tancrède* sans que le célèbre Lekain ne revienne à la mémoire, il était également inimitable dans ce rôle ; mais il paraîtrait qu'il l'avait conçu différemment que M. Lafon. La différence est surtout sensible dans la scène dont je viens de parler :

Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein ;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

M. Lafon ne met aucune réserve dans ce mouvement théâtral ; il dit le premier de ces deux vers avec la plus impérieuse fierté, et le second avec toute l'arrogance de la menace; de la sorte, tout l'effet théâtral réside dans les deux vers, et le mot *marchons* n'est que le mot indicatif de la sortie des deux guerriers. Lekain, au contraire, s'approchait très-près d'Orbassan ; et, d'une voix étouffée, lui parlant presque à l'oreille, lui disait : *Pour mon nom, je le tais*, et réservait toute la force, tout l'éclat, toute l'audace, pour le mot *marchons*. Lequel des deux a saisi le véritable sens ? c'est ce que je ne me permettrai pas de décider, puisque tous deux ont produit un grand effet par deux systèmes absolument contraires. Il me semble que la manière de Lafon est plus dans la nature héroïque, et celle de Lekain plus conforme à la profondeur politique.

Tout en rendant justice à M. Lafon, je remarquerai encore que Lekain préparait mieux que lui sa première entrée; que par son long silence, par son attention portée sur les divers objets offerts à ses yeux dans la place qu'il parcourait longtemps avec une émotion très-visible, il donnait un grand prix au premier vers de ce rôle :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère.

qu'il ne disait que quand il était parvenu sur les rampes. Cela me rappelle une anecdote assez singulière dont j'ai été témoin. M. Lekain, passant dans une ville de province, y donna quelques représentations et débuta par *Tancrède*. Le confident chargé du rôle d'Aldamon n'avait jamais vu jouer Lekain. Il entre à sa suite sur le théâtre, et, selon la routine des comédiens, arrive sur le devant de la scène sans s'inquiéter beaucoup s'il marche à côté de Tancrède. Ne l'entendant point parler, il se retourne, et le jeu muet de Lekain le remplissant par degrés d'admiration, sa distraction s'accroît à tel point qu'il s'appuie contre une coulisse, et devient spectateur d'acteur qu'il devait être. Enfin Lekain prononce les premiers vers du rôle, le public applaudit, et Aldamon d'applaudir de toutes ses forces avec le public. Lekain achève le couplet, attend quelques moments que le confident saisisse la réplique; mais, ennuyé de son silence, il s'approche de lui, le prend assez rudement par le bras en lui disant : Que faites-vous donc? Aldamon, qui n'est point encore revenu de sa distraction, lui répond avec la plus comique naiveté : Moi, monsieur Lekain? je vous admire. On conçoit assez quel effet une scène semblable fit sur le public. Elle interrompit le spectacle pendant quelques minutes. Lekain eut le bon esprit d'en rire le premier : il rentra dans la coulisse et eut la complaisance de recommencer l'acte.

En général, M. Lafon remplit parfaitement tous les rôles qui demandent de la fierté, de la hauteur, de la noblesse, du mordant, de l'ironie. Il est très-bien dans le jeune Horace, dans Nicomède, dans Héraclius, dans Gengiskan, dans Orosmane, dans Achille encore, parce que ce rôle sort du genre de Racine et rentre dans la manière dont Voltaire trace ses personnages héroïques. Il dit à merveille la scène du premier acte :

Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Quand un époux mortel fut reçu dans son lit.
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.

Il produit également un très-grand effet dans la scène du quatrième acte avec Agamemnon. Il détaille avec beaucoup de vigueur :

Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens ont-ils osé descendre?
Et jamais dans Larisse, etc.

Mais je vais rappeler encore ici Lekain, car je crois qu'on ne peut trop présenter ce grand maître comme modèle. Lekain disait donc avec un égal emportement tout ce couplet :

Moi! je voulais partir aux dépens de ses jours!
Eh! que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Aux pieds de ses remparts, etc.

Et ainsi de suite jusqu'à l'hémistiche :

Je n'y vais que pour vous.

C'était véritablement l'*iracundus Achilles*. Arrivé par tous les degrés de la colère jusqu'à cet hémistiche qu'il prononçait avec une véhémence extraordinaire, on croyait que les mots : *barbare que vous êtes*, allaient être jetés avec la même furie ; point du tout. Par un sentiment exquis des convenances, se rappelant que c'était au chef des Atrides, au roi des rois qu'il adressait la parole, et ne pouvant arrêter ce mot *barbare* arrivé malgré lui sur ses lèvres, et qu'une réflexion plus prompte que l'éclair lui faisait apercevoir comme une indécence outrageante envers un si grand personnage, il ne le prononçait qu'entre ses dents, c'était le rugissement sourd du lion; en sorte que le mot inarticulé n'allait pas jusqu'à l'oreille du superbe monarque. Le public saisissait à merveille l'intention de ce grand comédien ; et ce grand effort qu'Achille se faisait sur lui-même pour ne pas pousser trop loin l'outrage envers un homme comme Agamemnon, était généralement senti et récompensé par un applaudissement unanime. En effet, comment quelques minutes après, Achille pourrait-il dire :

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère,

si cette colère a déjà dépassé toutes les bornes, en usant d'épithètes outrageantes ? Agamemnon ne serait-il pas autorisé à lui dire : que feriez-vous donc de plus que ce que vous avez fait, si vous ne la reteniez pas? C'est ainsi qu'il n'y a pas dans un rôle un mot qui ne mérite d'être calculé. Je n'entends pas en citant cet exemple prétendre donner des leçons à M. Lafon, qui certes en sait bien plus que moi. Mon intention est seulement de prouver qu'en suivant des routes differentes on peut cependant arriver à la perfection.

Mais que dis-je? la perfection c'est une expression dont on abuse, elle n'est point dans la nature, on en approche, mais on ne la saisit jamais. Cette proximité, M. Lafon l'a atteinte, et il doit s'en applaudir. Loin encore de l'âge mûr, que n'ajoutera pas à un si beau talent le secours toujours inappréciable de l'expérience; l'étude dont la constance agrandit sans relâche les idées et découvre sans cesse de nouveaux filons dans la mine qu'elle exploite ; les conseils des gens instruits, qu'il ne faut cependant écouter qu'avec circonspection, mais que pourtant il ne faut jamais repousser; enfin, les sensations même que le pu-

blic ne dissimule jamais à l'acteur, thermomètre irrécusable du plus ou moins de plaisir qu'il éprouve, et dont les degrés indiquent mieux que tout ce que l'on peut dire ce qu'il faut se permettre, ce qu'on doit éviter.

Il est beaucoup de rôles encore que M. Lafon n'a point essayés, et dans lesquels il paraîtrait avec un grand avantage; tels par exemple que l'Édouard de *Pierre le Cruel*, le *Gustave* de Piron, le *Warwick* de La Harpe, le *Comte d'Essex*, Cassandre d'*Olimpie*, *Guillaume Tell*, Jaffier de *Venise sauvée*, *Spartacus*, etc., etc. Pourquoi ne demande-t-il pas la reprise de ces ouvrages? en se rendant service à lui-même, il rendrait service au public.

L. V.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

LAFONT,

ROLE DE MAZANIELLO (DANS LA MUETTE DE PORTICI).

Lafont est sans contredit en possession d'un des plus beaux emplois de l'Opéra, il est chargé de doubler Nourrit et de nous consoler lorsque notre admirable chanteur est éloigné de la scène par une quinte de toux ou par une partie de plaisirs. On devrait en vérité se faire un scrupule de s'amuser lorsqu'on sait que par son plaisir on afflige à la fois 6,000 personnes; c'est un reproche que Nourrit ne nous met pas d'ordinaire dans la nécessité de lui adresser, et nous l'en remercions; il joue souvent mais jamais assez à notre gré, du moins lorsqu'il est forcé de s'absenter, il trouve en Lafont un homme digne de le remplacer et de dédommager un peu les spectateurs de son éloignement. Lafont n'est pas seulement un fort bel homme; il a une voix magnifique, mais dont il n'est pas toujours maître; il ne sait pas assez harmonier ses sons, en un mot il laisse quelque chose a désirer; c'est que nous avons Nourrit et que la comparaison abaisse celui qu'elle n'élève pas.

Lafont est un enfant de Bordeaux, il y est né le 19 juin 1801, et bien loin d'être de l'avis de ceux qui le renvoient à la province, je crois que c'est une bonne acquisition que Paris à faite, un vol heureux aux plaisirs des Bordelais. Il ne faut pas, parce qu'on a un chanteur comme Nourrit, dédaigner tout ce qui n'est pas Nourrit, surtout lorsque ce qui n'est pas Nourrit est Lafont.

Dès son enfance il montra d'heureuses dispositions pour la musique et travailla studieusement à les développer; cependant il ne tournait pas

encore ses regards vers la capitale, il se contentait modestement de la province; avant de penser à briller à l'Opéra, il se faisait remarquer dans les concerts. Dabadie l'ayant entendu, comprit tout le talent de ce jeune homme et l'engagea à se rendre à Paris; Lafont suivit ses conseils et fut admis au Conservatoire en 1821; il eut le bonheur d'être placé dans la classe de Ponchard, et cet excellent professeur, plus capable que bien d'autres de faire des élèves distingués, sut par ses bonnes leçons mener à bien le jeune talent qui lui était confié. Après deux ans d'études au Conservatoire, Lafont fut jugé digne de faire son premier pas sur le grand théâtre. En 1823 il fit ses débuts à l'Opéra dans le rôle de Polynice et dans celui d'Achille; c'étaient deux emplois de Nourrit; il s'en acquitta fort bien, mais il y eut la terrible comparaison, et je ne dirai pas avec Gros René :

> Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
> Une comparaison qu'une similitude.

Nous aurions désiré qu'il y eût un peu plus de similitude entre Lafont et Nourrit; la comparaison lui eût été alors plus favorable. Cependant il resta au théâtre, il le méritait. Ce ne fut qu'en 1827 qu'il s'éloigna de Paris pour aller fortifier son talent par les voyages, et comme sur les théâtres de province il n'est pas toujours facile de monter un opéra qui exige d'abord des chanteurs, ensuite des musiciens, ensuite des décors, Lafont descendit à l'Opéra-Comique. Polynice changea d'habit avec Georges de la Dame-Blanche et Lafont fut très-applaudi; il joua pendant quelque temps à Rouen, et la sévérité de cette ville pour les artistes est devenue un proverbe; rarement on trouve grâce devant les yeux des Rouennais; d'où cela vient-il? je l'ignore; sont-ils éclairés par une profonde connaissance de l'art, sont-ils aveuglés par l'esprit mercantile et commercial? je l'ignore aussi; mais la sévérité de ces juges est très-redoutée par les premiers artistes de la capitale qui souvent ont senti tressaillir au bruit des sifflets de Rouen leurs oreilles habituées aux murmures flatteurs des bravos de Paris. Enfin Lafont chanta à Rouen et fut aimé, il chanta la Dame-Blanche et Mazaniello. De Rouen il fut à Marseille, puis à Bordeaux; c'est une dette de reconnaissance qu'ils payait à sa ville natale; elle lui en sut bon gré et l'encouragea par de justes applaudissemens.

En 1829 il revint à l'Opéra remplir la place dont il était digne. Nourrit avait été superbe dans la Muette de Portici, eh bien Lafont ne trembla pas

Galerie Théâtrale.

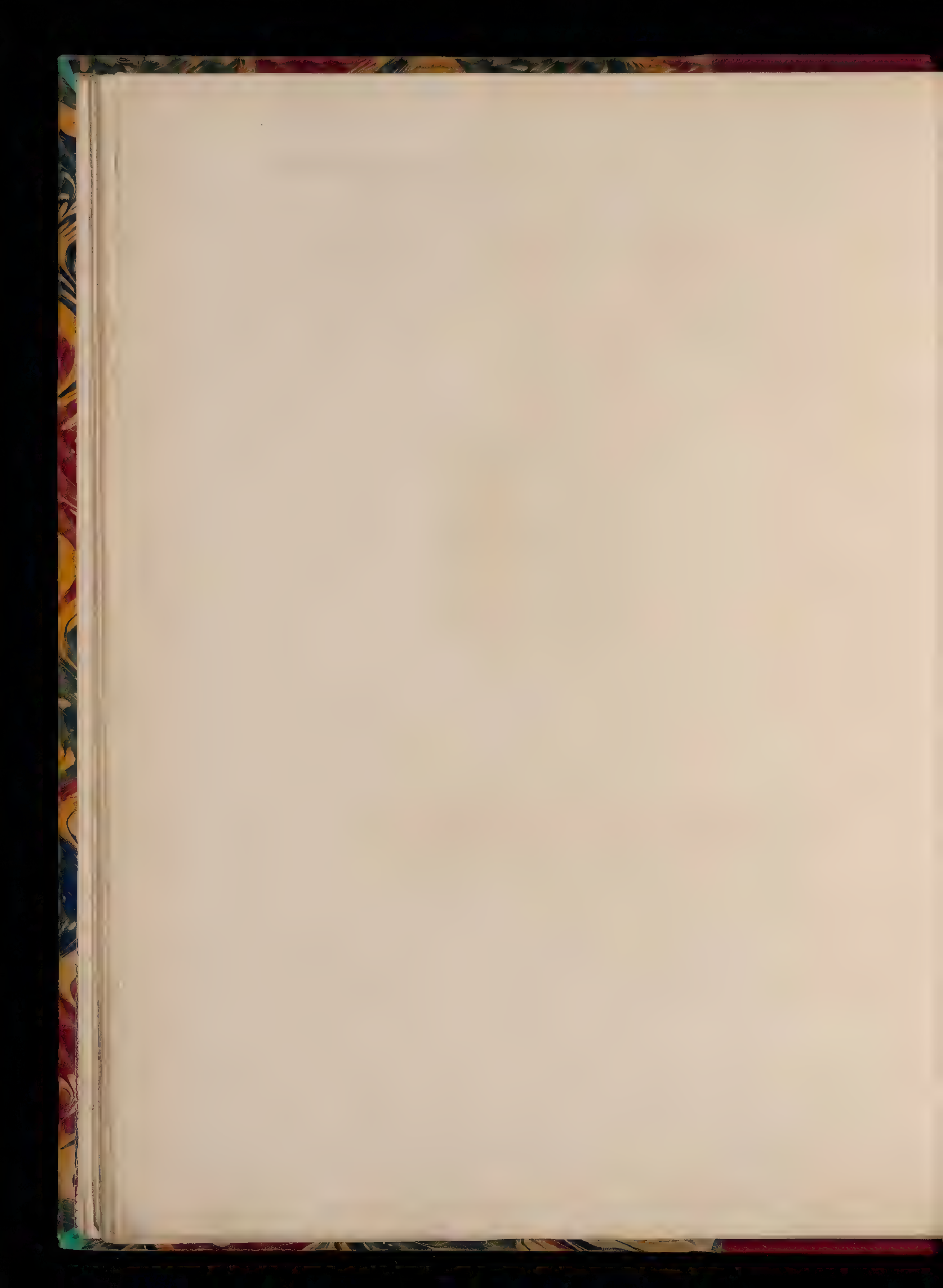


Acadie Rle de Musique.

Mr. LAFONT.

Rôle de Mazaniello (Muette de Portici)

Amour sacré de la patrie
Rends-moi l'audace et la fierté
A mon pays je dois la vie
Il me devra sa liberté



d'aborder ce rôle périlleux, et ce qu'il fit de mieux ce fut de réussir; je ne sais s'il emprunta ses inspirations à son illustre devancier ou s'il eut le talent de créer après le créateur, mais il s'acquitta fort bien de son nouvel emploi; sa magnifique stature prêtait aussi beaucoup à l'illusion; il représentait au naturel le pêcheur révolutionnaire, sa voix se trouva en harmonie avec ses membres musculeux; enfin il fut presque sublime au cinquième acte. On doit encore surtout le féliciter du bonheur avec lequel il créa le rôle de Raimbault dans Robert-le-Diable; cette fois il marchait derrière Nourrit presque à ses côtés: il sut après lui se faire remarquer et applaudir; c'était beaucoup. Lafont n'est pas aussi bien placé dans le Philtre, il est trop grand, trop fort et trop lourd pour ce rôle de joyeux paysan; nous lui conseillons de se renfermer exclusivement dans le genre noble qui convient le plus à sa taille et à ses moyens.

Si Lafont est destiné à recueillir l'héritage de Nourrit, puisse-t-il l'attendre long-tems, dans son intérêt et dans le nôtre. Plus il se sera formé à l'école du grand maître, plus il se sera façonné sur ce beau modèle, et plus il se trouvera un jour habile à lui succéder; quant à nous, plus nous aurons possédé Nourrit, plus nous nous estimerons heureux, plus nous nous serons fait une habitude de son admirable talent, plus nous serons difficiles pour son successeur. Du courage, M. Lafont, à vous la chance!

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LAINÉ,

ROLE DE RODRIGUE.

Ce célèbre acteur de l'Académie royale de Musique, est né à Vaugirard en 1756. C'est une circonstance digne de remarque, que la capitale n'a fourni à ses théâtres qu'un très-petit nombre de sujets. La plupart de ceux dont les talens ont honoré la scène, et surtout les chanteurs, étaient nés en province.

C'était dans les cathédrales que l'Opéra trouvait autrefois ces voix étendues et puissantes, qui luttaient avec succès contre le plus riche mais le plus bruyant des orchestres.

Lainé s'étant fait remarquer dans son village par des dispositions particulières pour la musique, M. Berton, directeur général de l'Opéra, qui aimait à encourager les talens, vint le chercher lui-même dans sa famille, et le fit étudier, à ses frais, dans les écoles très-imparfaites qui existaient alors. Le jeune Lainé y fit de rapides progrès. La nature l'avait doué d'une âme ardente, d'une imagination vive et animée; il donnait du mouvement et de l'intérêt à tout ce qu'il chantait.

A quatorze ans, ses maîtres l'ont jugé en état de se montrer en public; il débuta à l'Opéra dans un de ces petits rôles qu'en langage de coulisses on appelle *fragmens*. C'était l'époque du mariage de Louis XVI, alors

dauphin, circonstance mémorable et marquée par un évènement funeste, qui semblait présager les malheurs de cet excellent roi.

Lainé fut bientôt admis au théâtre pour doubler *Gros*, qui jouissait alors d'une grande réputation. Sa voix était moins étendue, moins juste que celle de *Gros*, et peut-être serait-il resté à une grande distance de ce chanteur, s'il n'eût racheté ce désavantage par d'autres qualités. Celle qu'il possédait éminemment, c'était la faculté de sentir vivement, et de s'exprimer de même. Ce don est surtout celui qui distingue les artistes français. Ils joignent à leur chant une action dramatique qui anime l'auditoire, et lui fait d'un plaisir musical un plaisir théâtral. Occupés tout entiers de la partie musicale, les italiens chantent et ne jouent pas; les français chantent et jouent.

Lainé se dessinait bien sur la scène; il soignait ses costumes, et voulait que tout fût en harmonie avec le rôle dont il était chargé. Ses succès lui firent bientôt des envieux, et ces envieux ne tardèrent pas à devenir des détracteurs.

On prétendait que Lainé sacrifiait tout à l'action dramatique, qu'il s'emportait au-delà des justes règles, et que, dans la chaleur du débit, la voix lui refusait souvent ce qu'il en attendait.

Un jour qu'il avait remplacé *Gros* dans le rôle d'Achille d'*Iphigénie en Aulide*, la musique parut effacée par la déclamation. Après la représentation, on en fit l'observation au foyer en présence du célèbre Gluck : « Permettez, » dit-il aux acteurs, que je sois d'un autre avis que vous. Dans ces momens » de transport, je ne sais si l'acteur chante ou déclame; mais je sais qu'il » m'entraîne, et je suis content. «

Lainé jouit constamment de la faveur du public pendant les vingt premières années de sa carrière théâtrale. Les années suivantes ne furent pas sans orage; mais ces orages avaient une cause honorable. Les mouvemens de la révolution qui opérèrent tant de défections, excitèrent tant de passions, blessèrent tant d'intérêts, ne purent ébranler sa fidélité. Il avait reçu d'excellens principes dans sa jeunesse; son cœur les conserva sans altération, et tandis que nombre de ses camarades se livraient aux fougues de la démocratie, il garda au roi un attachement inviolable.

A l'une des représentations d'*Iphigénie en Aulide*, quelques jeunes gens alarmés des progrès du jacobinisme, accueillirent avec d'innombrables acclamations, le chant qui commence par ces mots : *Chantons, célébrons notre reine, etc.* Leurs transports trouvèrent dans le parti jacobin, une vive opposition. Au milieu du tumulte, Lainé calme et fidèle à ses sen-

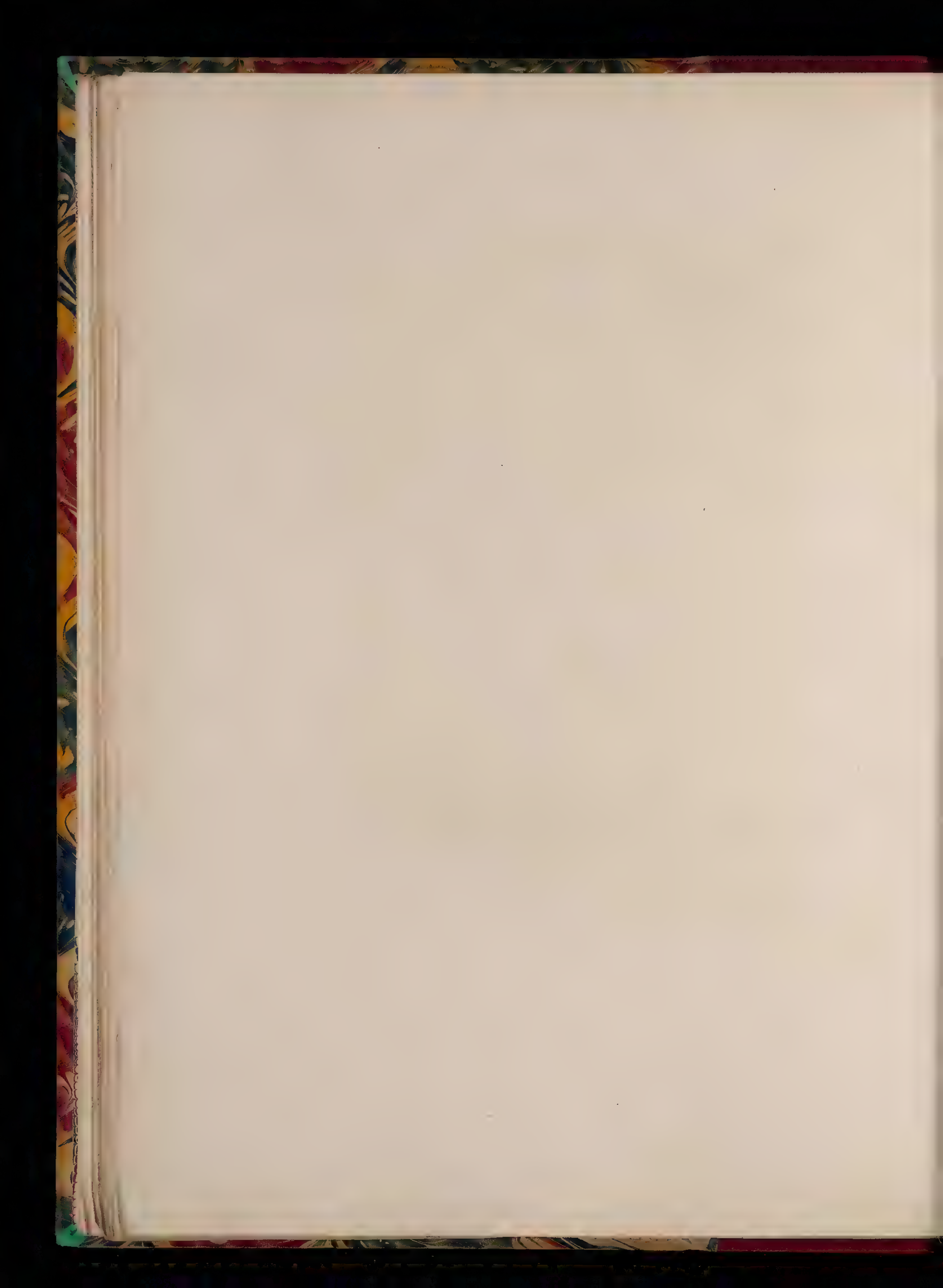
Galerie Théatrale.



Déposé à la Direction de la Libr.ie

(Académie Royale de Musique.) **Mr. LAINÉ.** (Rôle de Rodrigue dans Chimène)

Ennemis & Rivaux paraissez, armez vous!



timens, s'avança sur le bord de la scène, et s'adressant au parterre : « Messieurs, dit-il d'une voix ferme et élevée, je crois qu'il n'est pas un » seul bon français qui ne doive aimer et respecter le roi et la reine. » Et aussitôt il reprit : *Chantons, célébrons notre reine, etc.* L'enthousiasme fut extrême dans le parterre. Les jacobins jetèrent quelques cris impuissans; le reste des spectateurs les étouffèrent par des *bravo*, et l'on fit passer à l'acteur une couronne de laurier.

Le dimanche suivant, la représentation devint très-orageuse. Les jacobins s'étaient emparés de toutes les places; Lainé jouait dans l'opéra de *Jephté*. Dès qu'il parut, il fut accueilli par des sifflets, des cris, des menaces et les plus injurieuses apostrophes. Il se retira d'abord dans la coulisse; mais dès qu'il reparut, le même tumulte recommença : enfin, il se vit dans la nécessité, pour calmer cette tempête, de faire des excuses à ce parterre fanatique, et de se déclarer *bon citoyen;* car dès-lors le nom de *citoyen* commençait à prendre faveur.

Le régime de la terreur fut pour lui un tems de ménagement et de silence; mais bientôt il put se livrer de nouveau, avec liberté, à l'expression de ses sentimens. Le 9 thermidor ayant ramené la sécurité dans les cœurs vraiment français, il reparut sur la scène pour se faire l'interprête du vœu public. Il y chanta le réveil du peuple avec tant d'âme et d'enthousiasme, qu'à sa voix la terreur glaçait le cœur de ces jacobins, auparavant si menaçans.

Sous le rapport musical, Lainé se voyait surpassé par plusieurs de ses camarades; il n'avait ni la méthode que l'on acquiert aujourd'hui dans les grandes écoles, ni le talent de phraser son chant, et d'en développer successivement toutes les parties de manière à satisfaire à-la-fois le goût et l'oreille; mais personne ne l'égalait pour l'art de donner à ses personnages le caractère et la dignité qui leur convenaient; pour rendre avec l'accent de la vérité et de la passion toutes les nuances de l'amour, de la fierté, de la haine, de la douleur. Jamais on n'a joué comme lui le rôle de Rodrigue dans *Chimène*. Il était facile de s'apercevoir qu'il s'était formé sur les plus beaux modèles de la scène française, et surtout sur Lekain. Son unique défaut était quelquefois de passer les bornes, de s'emporter au-delà d'une juste mesure, et pousser l'enthousiasme tout près du délire. Sa voix avait peu de charmes, surtout dans les dernières années; elle était dure et réfractaire. Ses efforts pour l'adoucir, dans les morceaux de sentimens, ne répondaient presque jamais à la justesse de ses intentions, et ses accens devenaient précieux et mignards; on s'apercevait qu'il n'était point dans la sphère de son talent.

A ces défauts près, Lainé était un des premiers sujets de la scène lyrique; et ce qui ajoutait un mérite particulier à ses talens, c'est qu'il y joignait un caractère éminemment social. Il était toujours prêt à répondre aux vœux du public, toujours prêt à seconder ses camarades. Son zèle et son émulation ne connaissaient point de bornes. Il se montrait empressé auprès des auteurs, docile à leurs conseils. Il fut l'ami et l'interprète de Sacchini, qui lui confia les meilleurs rôles de ses pièces.

Après quarante ans de travail, il se retira et alla à Lyon pour y prendre la direction du grand théâtre de cette ville. Cette entreprise ne fut point heureuse. Il essuya des pertes considérables, qui le forcèrent de rentrer dans la vie privée. Il reparut néanmoins encore une fois sur le théâtre en 1817, à la représentation qu'on donna à son bénéfice. Le public l'accueillit avec cette bienveillance qui caractérise éminemment la jeunesse française dans ces sortes d'occasions, et l'on acquitta généreusement la dette de la reconnaissance pour ses anciens services, le premier éclat de ses talens.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-CINQUIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

LARIVE,

ROLE DE PHILOCTÈTE (TRAGÉDIE DE CE NOM.)

Le véritable nom de ce célèbre acteur est *Mauduit.* Dans un tems où l'opinion publique était plus sévère, où l'on croyait devoir la respecter plus qu'on ne la respecte aujourd'hui, où la profession de comédien était l'objet d'une tolérance moins étendue, les jeunes élèves de Thalie et de Melpomène conservaient rarement leur nom de famille; et, pour ménager la délicatesse de leurs parens, se couvraient d'un nom emprunté, plus élégant et plus sonore que celui de leurs parens.

Le jeune Mauduit, en entrant au théâtre, suivit l'usage reçu, et prit le nom sous lequel il a acquis une grande célébrité. Il était né en 1749, à la Rochelle, de parens honnêtes qui prirent soin de son éducation. Son amour pour la carrière du théâtre se manifesta de bonne heure. Il débuta en 1771; au théâtre de Lyon qui avait acquis une assez grande célébrité sous la direction de Mme. Lobereau.

Ses succès éveillèrent l'attention de la célèbre Clairon. Elle se fit le précepteur de Larive, et trouva en lui de si heureuses dispositions, qu'elle se flatta bientôt de donner à la scène française le plus grand acteur qu'elle eût jamais possédé. Cependant on jouissait alors de toute la plénitude des talens de cet

inimitable Le Kain que personne n'a encore remplacé. M.lle Clairon avait d'elle-même, et de ses propres moyens, la plus haute et peut-être la plus orgueilleuse idée. Elle ne se contentait pas d'être reine au théâtre; elle jouait la royauté chez elle, et jusques dans ses moindres actions.

Elle présenta son élève, et répondit de son triomphe. Il est dangereux de ne pas renfermer ses éloges dans de justes bornes; on excite l'envie, et le public qui veut jouir de toute l'étendue de ses droits, se plaît quelquefois à casser les arrêts du panégyriste.

Ce fut ce qui arriva à Larive : on l'avait placé trop haut, on le plaça trop bas. Son amour-propre s'en irrita ; il répondit à l'indifférence ou au dédain de ses juges par de nouveaux efforts ; se livra à une étude assidue et profonde ; parvint à confondre ses détracteurs, et sut même leur arracher des applaudissemens. Larive avait sur Le Kain des avantages immenses : il était doué des qualités extérieures les plus belles, les plus propres à son emploi ; sa stature était élevée, sa physionomie noble, sa voix sonore sans rudesse, expressive sans faiblesse.

Néanmoins, il ne recueillait pas sur la scène le tribut d'éloges qu'il méritait, et cette part de suffrages qui exalte les ames généreuses et leur fait tout entreprendre. Fatigué des tracasseries des coulisses, des froideurs du public, il prit le parti de se retirer. C'était une perte irréparable : la comédie française le comprit bien, et lui fit tant d'instances qu'il resta. Malheur à ceux qui sont nés depuis le milieu du dernier siècle, la fortune les a réservés pour les plus pénibles épreuves.

La révolution arrive : les acteurs devaient en embrasser les principes ; elle proclamait l'abolition de tous les préjugés, l'égalité de tous les hommes. Les acteurs étaient, il est vrai, de grands seigneurs sur le théâtre, mais descendus de leur trône, ils étaient moins que des sujets ; la plupart virent donc dans la révolution, l'époque d'une heureuse restauration.

M. de Lafayette était alors l'objet de toutes les admirations civiques. Larive lui fit l'offrande de la chaîne que le chevalier Bayard portait à son col, et qu'il était parvenu à se procurer.

Nommé membre du corps électoral, il vint à la tête de sa compagnie haranguer et remercier l'assemblée nationale. Il était difficile de trouver un orateur d'une plus belle apparence ; on lui offrit, et il accepta les honneurs de la séance.

Mais Larive était d'un caractère doux, juste, sensible et modéré. Dès qu'il vit la révolution se souiller du sang des citoyens, il s'en éloigna avec horreur ; refusa de s'associer à cette horrible tragédie, et repoussa en frémissant la

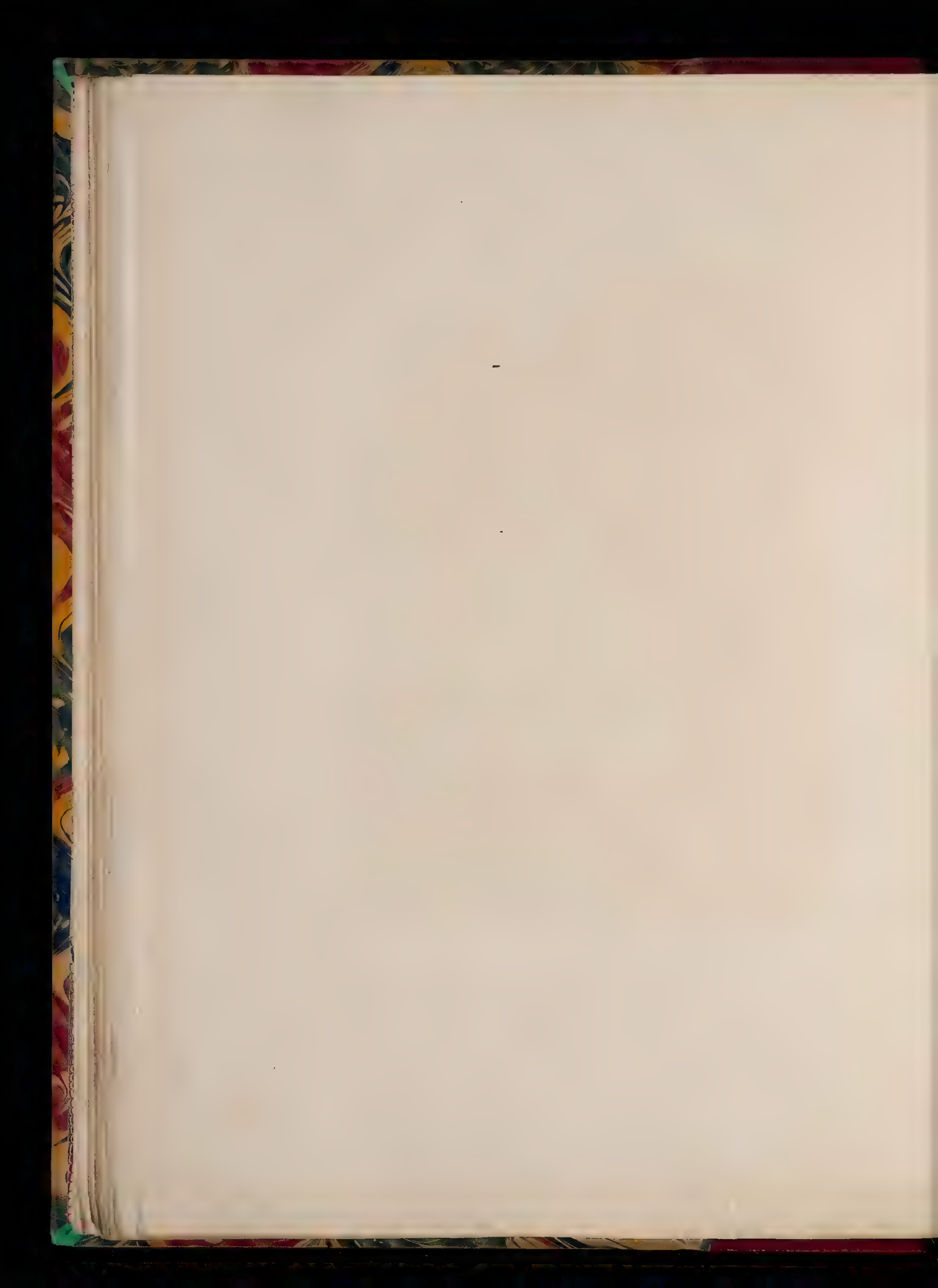
Galerie Théatrale



Déposé

(Théâtre Français) **LARIVE.** (Rôle de Philoctete)

Ciel! où suis-je! Ulisse en ces lieux!
Ah lui seul a tout fait! ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot est l'ouvrage d'Ulisse!
Mes armes! c'en est trop, mes armes.



coupe d'Atrée. Cette conduite honorable provoquait la proscription : il en fut frappé, mena une vie tantôt fugitive, tantôt captive, et ne reparut qu'après la chûte des tyrans révolutionnaires.

Un bruit s'était alors répandu que Mlle. de Sombreuil, cette héroïne de l'amour filial, n'avait pas dédaigné d'offrir sa main au premier tragédien français. Larive s'empressa de le démentir dans une lettre qu'il rendit publique. On accusait Talma d'avoir dénoncé les comédiens français; il le justifia, et quelques années après reparut sur la scène. Soit qu'une longue absence du théâtre ou le cours des ans eût affaibli une partie de l'éclat de ses premiers talens, soit que le public accoutumé à un nouveau genre de déclamation, fût moins en état de goûter sa manière, il n'eut pas le succès qu'il se promettait; la critique lui devait des ménagemens, elle n'en garda point; elle fut injuste et offensante. Les amis d'un Aristarque célèbre ont essayé de le justifier du reproche d'avoir, par une censure acerbe, éloigné de la scène un sujet excellent. Il est constant néanmoins que Larive, trompé dans ses espérances et désolé de se voir en butte à l'injustice et à l'outrage, prit la résolution de se retirer et de renoncer à jamais à une carrière où l'avaient constamment poursuivi l'injustice et l'ingratitude.

Cependant, toujours passionné pour les beaux arts et la déclamation théâtrale, il ouvrit un cours à l'Athénée, et y développa ses idées sur l'art qu'il avait étudié. Ce cours est imprimé, et l'on peut y voir jusqu'à quel point l'auteur a réussi.

En 1806, il passa à Naples, appellé par le roi Joseph Bonaparte, repassa en France, se livra aux douceurs de la vie solitaire et rurale, et ne la quitta un instant que pour exercer un acte de bienfaisance. En 1816, il joua au théâtre de Favart le rôle de Tancrède. Il avait soixante-neuf ans; mais il joua avec une telle supériorité, qu'il laissa tous les auditeurs dans l'étonnement et l'admiration.

Plusieurs auteurs ont dû au talent de Larive, leur succès au théâtre. Jamais personne ne joua mieux que lui le rôle du général français dans la Veuve du Malabar, de Coriolan dans la tragédie de ce nom. M. De Laharpe lui-même avoua qu'il lui devait la meilleure partie de son succès.

Sa taille élevée, sa voix noble et sonore, la dignité de sa marche et de ses attitudes, le rendaient éminemment propre à représenter les héros. Les souvenirs qu'il a laissés ne s'effaceront point. On a joué après lui le rôle de Philoctète; mais on ne l'a point fait oublier. La pureté de sa diction lui donnait une grâce particulière, qui semblait le rapprocher des beaux tems de la Grèce.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-DIXIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LARRIVÉE,

ROLE D'ŒDIPE.

Henri Larrivée a laissé à l'Académie royale de Musique, les traditions et les souvenirs les plus glorieux. C'était un de ces sujets rares sur lesquels la nature semble se plaire à verser ses faveurs avec profusion; mais les présens de la nature eussent été perdus pour lui, si la fortune n'eût présidé à leurs développemens.

Larrivée, né à Lyon en 1735, appartenait à des parens pauvres. Dès qu'il fut en état de travailler, on le destina à la profession de perruquier. Après avoir parcouru les provinces, il vint très-jeune à Paris. Il était doué d'une figure très-prévenante; sa voix, étendue et sonore, avait un charme particulier. Il se plaisait à l'exercer. Par un heureux hasard, le maître auquel il était attaché, l'envoya coëffer et raser le directeur de l'Opéra. C'était Rebel. Celui-ci, appréciateur zélé des talens, fut frappé des avantages qui distinguaient son jeune coëffeur. Il lui proposa d'entrer dans les chœurs de l'Opéra. C'était lui offrir la route de la fortune.

Larrivée saisit avec empressement l'occasion de faire valoir ses talens. Il ne savait pas la musique; on la lui apprit: et bientôt on l'engagea comme seconde basse-taille, avec 1200 francs d'appointemens et 300 francs de gratification, somme déjà considérable pour ce tems. Il avait alors vingt ans. Il débuta le 13 mars 1755 dans le rôle du grand-prêtre de *Castor*

et Pollux, et obtint le succès le plus brillant. Cette représentation avait quelque chose de remarquable. C'était la dernière fois qu'on entendait le fameux Jelyotte, l'un des chanteurs les plus parfaits qu'eût possédé l'Académie royale. L'espoir de voir le théâtre s'enrichir d'un sujet aussi précieux que Larrivée, adoucit le regret d'en perdre un aussi parfait que Jelyotte. Larrivée confirma, par des progrès toujours croissans, les espérances qu'il avait données, et ne tarda pas à devenir chef d'emploi. Le célèbre Gluck s'était attaché à lui; il aimait à créer pour sa voix, des rôles de rois et de grands-prêtres; il lui donnait des conseils, que le jeune acteur s'empressait de suivre. Il apprit aux chanteurs à donner plus de mouvement et de verve au récitatif, et le tira de cette traînante et lugubre psalmodie qu'on avait gardée jusqu'à ce jour. Il sentit que le récitatif n'était autre chose qu'une déclamation notée, et le rapprocha autant qu'il put du débit de la tragédie. On se souvient encore aujourd'hui du talent sublime avec lequel il jouait les rôles d'Oreste dans l'*Iphigénie en Tauride*, et celui d'Agamemnon dans l'*Iphigénie en Aulide* de l'immortel Gluck. Il semblait que l'âme des personnages eût passé toute entière chez lui. Rien ne manquait à l'illusion; sa taille médiocre semblait grandir avec les héros qu'il représentait; toute sa personne respirait la noblesse et la dignité. Sa voix pleine d'énergie et d'étendue, ne dégénérait jamais en cris; son geste expressif et noble, était celui des rois; il n'étouffait point ses sons sous le prétexte de les adoucir, il les tirait pleins et entiers de sa poitrine. C'est ainsi que nous avons vu la plus grande cantatrice de nos jours, madame Catalani, livrer aux airs les sons admirables que la nature a placés dans les organes de sa voix.

On ne reprochait à Larrivée qu'un défaut, c'était de les pousser quelquefois trop fortement vers la voûte nazale, ce qui fit dire à un plaisant: *Son nez a aujourd'hui une bien belle voix*. Mais à ce défaut près, qu'il n'avait pas toujours, tout en lui était admirable, et depuis sa retraite du théâtre, si l'on a vu sur la scène quelques sujets d'un talent éminent, ou capables de l'égaler en quelques parties, on n'a pu, jusqu'à ce jour, retrouver cette réunion de toutes les qualités qui forment un acteur et un chanteur accompli.

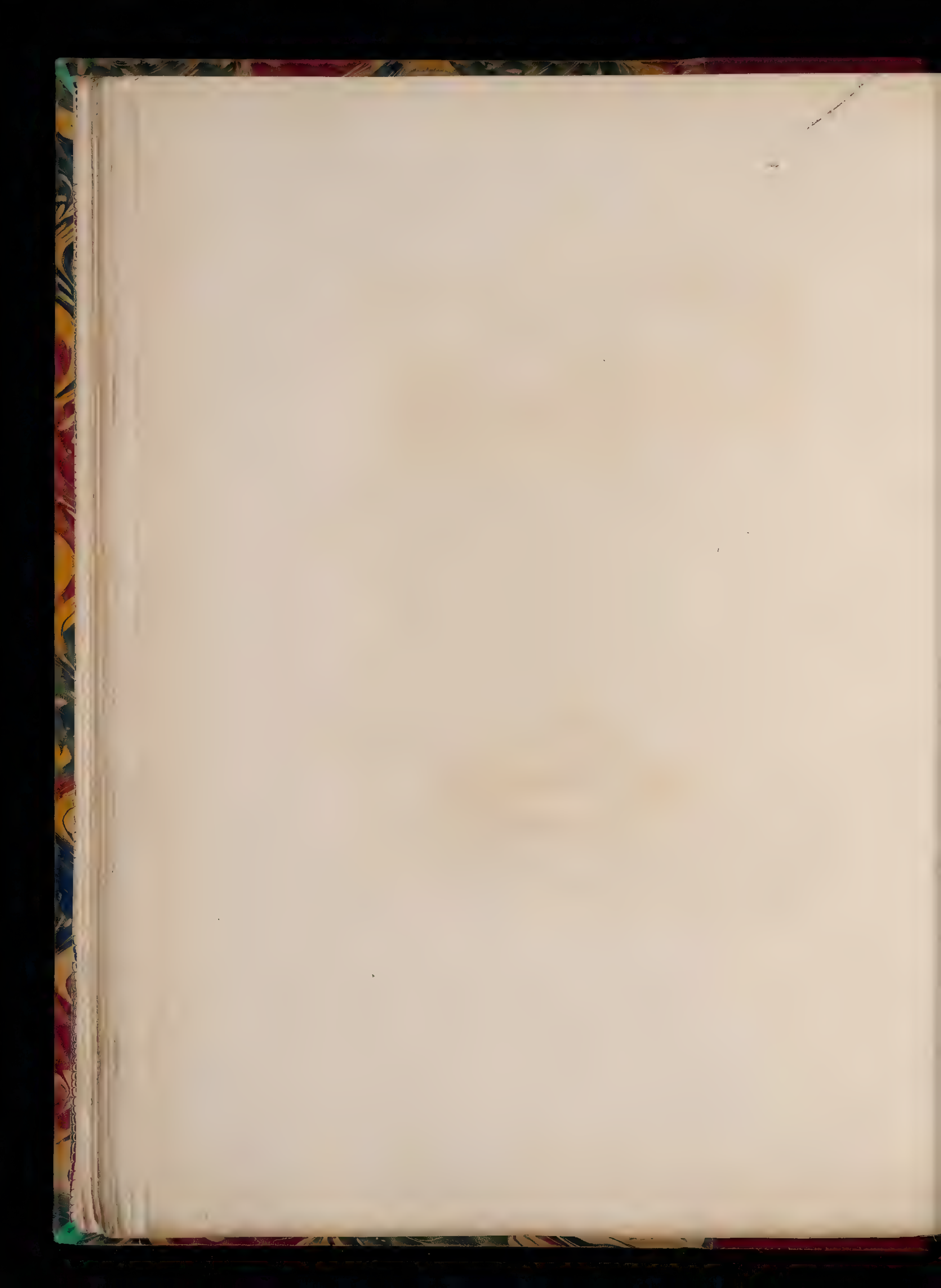
Larrivée était d'une taille moyenne, mais elle était bien prise; l'expression de sa figure était pleine de noblesse; le feu du génie étincelait dans ses yeux; l'ensemble de ses traits, dit un écrivain spirituel qui l'avait observé attentivement, « l'ensemble de ses traits avait une mobilité, qui » communiquait à sa figure une énergie active et propre à la peinture des

Galerie Théatrale.



Dessiné par Cœuré. Déposé à la Direction de la Libie. Gravé par Prud'hon

(Académie Royale de Musique.) **LARRIVÉE.** (Rôle d'Oedipe Tragédie Lirique)



» grandes passions ». Son chant, son débit étaient purs, sentis et toujours motivés avec un soin qui annonçait l'étendue de son intelligence. Un maintien fier mais facile et souple ; un geste énergique et vrai ; un regard plein de chaleur où se peignait son âme toute entière, et surtout une connaissance parfaite du caractère et de l'esprit de son rôle, telles étaient les rares et grandes qualités qui lui rendaient facile, dans tous les personnages qu'il représentait, l'accord du naturel, de l'expression et de la noblesse. Jamais on n'a montré au théâtre des entrailles plus paternelles qu'au moment où, dans le rôla d'Agamemnon, il ordonnait à sa fille de fuir. Il y mettait une expression si admirable, que la salle retentissait toujours d'applaudissemens universels.

Après avoir, pendant trente-deux ans, tenu avec une éminente supériorité l'emploi de basse-taille à l'Opéra, Larrivée se retira du théâtre avec une pension honorable. Sa femme, qui n'était point sans talens, avait aussi débuté à l'Opéra en 1750, s'était retirée, y avait reparu, et s'était de nouveau retirée en 1778. Elle avait une voix qui se mariait admirablement avec la flûte. Après la retraite de son mari, elle voyagea avec lui en province pour y donner des concerts. Larrivée chantait, sa fille jouait du violon, sa femme de la harpe; mais ce n'était plus que l'image pâle et décolorée de son admirable talent. Il revint à Paris, s'enferma à Vincennes dans un asile modeste, où il mourut, en 1802, d'une atteinte de paralysie. Il était dans sa soixante-huitième année, et pouvait encore se promettre des jours heureux. Il avait, la même année, reparu au théâtre dans une représentation unique, et avait intéressé son auditoire par le souvenir de ce qu'il était autrefois, et le mérite de ce qu'il était encore.





ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

LAVIGNE,

ROLE DE TANCREDE (JÉRUSALEM DÉLIVRÉE).

Ce jeune acteur n'est à l'Opéra que depuis quatre ans. C'est une conquête faite sur l'administration des droits réunis. Il était en 1809 employé à Bordeaux, lorsque le soin de son avancement, et quelques intérêts particuliers l'amenèrent à Paris. Il cultivait depuis longtemps la musique ; mais il n'était qu'amateur, et il aspirait en secret à devenir artiste. Une réunion chez l'un de nos plus célèbres virtuoses, décida de son sort. MM. Persuis et Lesueur l'ayant entendu chez M. Laïs, furent charmés de son talent et n'hésitèrent point à le regarder comme un sujet précieux, comme l'acteur le plus propre à seconder Lainez : *Spes altera Romæ.*

M. Persuis lui proposa de l'exercer sur quelques morceaux de musique, et après quelques études, il le présenta au jury musical. La déclaration du jury fut : Sur mon honneur, dans mon âme et conscience, M. Lavigne est digne

d'entrer à l'Académie Impériale de Musique : *Dignus est in nostro docto corpore.*

M. Deluçay, alors chargé de la surintendance des théâtres, ordonna son admission aux écoles de l'Académie, et fixa l'époque de ses débuts.

M. Lavigne parut pour la première fois sur la scène lyrique le 2 mai 1809, dans le rôle d'Achille de l'opéra d'*Iphigénie*. Il déploya dans cet essai, de la chaleur, de la verve, de la méthode et du goût, mais tout cela mêlé de quelque incorrection; cependant le bien l'emportait beaucoup sur le mal, et les connaisseurs n'hésitèrent pas alors à prononcer qu'enfin Gluck avait trouvé un interprète digne de lui.

Dès ce moment l'ardeur du jeune artiste ne fit que s'accroître. Il se montre avec beaucoup d'avantage dans les rôles d'Admète et de Polynice; mais Lainez tenait encore la scène et ne laissait à son jeune compétiteur que peu d'occasions d'exercer son talent. Enfin, après un règne glorieux de près de quarante ans, Lainez qui, comme Abdolonyme, avait quitté le râteau pour le sceptre, et le culte de Pomone pour celui de Polymnie, abdiqua la couronne dramatique, et remit les rênes de l'empire à des mains plus vigoureuses et plus jeunes.

Lavigne soutint avec honneur le fardeau des grandeurs qui venait de lui être imposé, et parut successivement avec l'éclat convenable dans les rôles de Trajan, de Fernand Cortez, de Gonzalve. Quelquefois même il ne dédaigna point de quitter les hauteurs de la souveraineté, et sans rien perdre de son mérite, il descendit jusqu'au rôle de Colin.

Mais de tous les personnages qu'il a présentés, celui où son talent s'est montré avec plus de distinction, c'est le rôle de Tancrède, dans l'opéra de la *Jérusalem délivrée*.

Dans les autres, il n'était qu'imitateur; il avait pour guide les acteurs qui l'avaient précédé. On pouvait attribuer ses succès aux exemples et aux traditions. Dans Tancrède il fallait créer; le rôle exigeait un concours de qualités et de talents qui se rencontrent rarement dans le même sujet; une prestance de héros, un organe mâle, franc et assuré, du charme dans la voix, de la jeunesse dans les traits, voilà ce qu'on avait droit d'exiger. M. Persuis, auteur de la musique de la *Jérusalem*, trouvait dans Lavigne la réunion de tous ces avantages; il lui confia l'honneur de représenter l'amant de la belle Clorinde. Le succès a pleinement justifié son attente : M. Lavigne est aujourd'hui regardé comme l'une des plus solides colonnes de notre Académie Impériale de Musique; et ce triomphe est d'autant plus honorable, que cet acteur doit tout à lui-même, qu'il n'est soutenu par aucun parti, par aucune faveur étrangère. Il n'est point

Galerie Théâtrale



Académie Ile de Musique. Mr. LA VIGNE Rôle de Tancrède

Mais j'entends l'honneur qui m'appelle
A mes sermens, a Godefroi
Je ne serai point infidele!
Cruel Amour! fuis loins de moi.

tous les rôles qu'elle a créés et dont beaucoup sont encore au répertoire actuel.

On peut juger, en pensant à la différence des caractères dans les rôles que je viens de nommer, combien mademoiselle Maillard a dû varier son jeu pour nous retracer ces divers personnages; aussi, comme je l'ai déjà dit, avait-elle un jeu fort agréable par sa vivacité et sa chaleur, indépendamment de l'expression qu'elle mettait dans son chant.

Aucun travail, aucun genre, ne coûtait à cette actrice; quelquefois même, pour être utile à son théâtre, on l'a vue quitter le grand emploi pour jouer des travestissements, entr'autres le fils du *Seigneur bienfaisant*, musique de Flocket.

Le règne de cette tragédienne lyrique, comme règne du grand Opéra, est un règne long et glorieux. Il dura trente-deux ans, non sans quelques orages; hélas! où n'en voit-on pas? mais son talent sut les disperser. Il y a près de dix ans que mademoiselle Maillard fit une longue maladie; on profita de son absence; elle fut injustement mise à la pension, l'autorité supérieure d'alors la fit rentrer, et le public lui prouva de la manière la plus unanime combien il eût regretté de la perdre. Depuis ce temps nos craintes se réalisèrent, et à l'époque de sa retraite, qui a eu lieu le premier avril 1813, le public lui témoigna par de nombreux applaudissements qu'il regrettait une actrice qui avait concouru pendant trente-deux ans à ses plaisirs.

La flexibilité du talent de cette actrice lui a fait obtenir un égal succès dans le genre tragique et dans le comique. Nous nous rappelons qu'à la représentation de retraite de M. Lainez, ce Nestor des jeunes premiers, mais dont le talent comme tragédien est à jamais célèbre dans les annales de l'Académie royale de Musique; nous nous rappelons, dis-je, que mademoiselle Maillard, après avoir joué le rôle de la Comtesse dans *Colinette à la cour*, a rempli celui de la vieille Mathurine avec un très-grand succès. Aucun genre ne lui était étranger, c'est la meilleure preuve que l'on puisse donner de son talent comme comédienne.

Je souhaite, pour l'avantage de tout le monde, que l'on puisse compter souvent des talents aussi distingués que ceux de mademoiselle Maillard parmi les sujets de l'Académie royale de Musique, que quelques railleurs ont malignement appelée le théâtre des grandes chansons et des nombreuses machines.

Mon souhait s'est réalisé en la personne de madame Branchu, qui bientôt doit figurer dans cette collection. Tant que de pareilles actrices paraîtront sur la scène lyrique, nous nous empresserons de dire avec un de nos bons poëtes :

Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par des couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-NEUVIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LAYS,

ROLE D'ANACRÉON (DANS ANACRÉON CHEZ POLYCRATE).

Ce chanteur célèbre est né en 1758, à la Barthe de Nesté, village du diocèse de Comminges. Ses parens s'appelaient Lay, nom beaucoup moins harmonieux, beaucoup moins théâtral que celui qu'il adopta. Il avait à peine sept ans qu'on le fit entrer à la chapelle de Guaraison, lieu fort peu connu à Paris, mais célèbre à Comminges. La chapelle de Guaraison était située au milieu des forêts; elle servait d'abri aux voyageurs surpris par l'orage : nulle part on ne chantait autant; car on y chantait trois fois le jour, et jamais cette musique n'était la même. Il faut des oreilles formées sous un ciel moins engourdi et moins froid que celui de Paris, pour apprécier tous les charmes de l'harmonie. Celles du jeune Lays étaient douées d'une sensibilité exquise, et les organes de sa voix d'une rare flexibilité. Il fit donc des progrès très-rapides : mais, en étudiant la musique, il n'avait point négligé les autres parties d'une éducation étendue et libérale. A dix-sept ans, on l'envoya faire sa philosophie à Auch, et dès-lors il parut assez instruit pour que le secrétaire de l'intendance lui confiât l'éducation de ses enfans.

Ses études de philosophie achevées, il revint à Guaraison commencer un cours de théologie, et on le destina à l'état ecclésiastique. Ses talens pour la musique lui avaient déjà acquis une sorte de réputation. Lays avait d'ailleurs fort peu de penchant pour la profession qu'on voulait lui faire embrasser : on lui parla de Paris, des avantages que la capitale offrait aux

hommes de talent. Ces espérances le séduisirent; il quitta Guaraison, l'habit ecclésiastique et la théologie, et vint en 1779 solliciter un début à l'Opéra.

C'est peut-être une circonstance assez digne de remarque, qu'à cette époque les plus célèbres interprètes de nos muses lyriques et de la mytholgie payenne avaient été élevés dans les églises chrétiennes.

Lays obtint, sans beaucoup de peine, la faveur qu'il sollicitait. On ne débutait point alors dans des rôles; on chantait en présence du public quelques morceaux choisis, et quand le public était content, on était admis. Lays subit cette épreuve, parut sur la scène à la fin d'un ballet, et chanta avec beaucoup de succès, l'air de Berton père : *Sous les lois de l'hymen, quand l'amour nous engage.*

Sa voix pure, noble, flexible, étendue, enchanta un auditoire déjà initié aux charmes de la musique italienne.

Accueilli pour son chant, Lays avait un autre mérite à acquérir. Il fallait devenir acteur, car en France on ne donne pas tout au plaisir de l'oreille, on veut quelque chose pour l'esprit. Le premier rôle créé par Lays fut celui du *Seigneur bienfaisant.* Son débit n'eut pas le même succès que son chant : ce débit parut raisonnable et juste, mais dénué de ce feu, de cette chaleur de sentiment qui donnent de la vie aux paroles. Ce fut donc sous le rapport du talent musical qu'il fallut particulièrement le considérer, et depuis long-tems l'Opéra n'avait fait une plus belle et plus riche acquisition.

Piccini, Gluck, Sacchini trouvèrent en lui un digne interprète de leurs admirables productions; on l'admira surtout dans le rôle d'Oreste de l'Iphigénie en Tauride. Son talent, réuni à celui de la célèbre Saint-Huberti, donnèrent à cet ouvrage une vogue prodigieuse. On l'entendit avec le même plaisir, le même enthousiasme au concert spirituel, dans des morceaux où le mérite de l'expression fut porté au plus haut degré. Les amateurs se rappellent encore le succès qu'il obtint, dans ce morceau du *Stabat* de Hayd'n : *Vidit suum,* etc. Il n'est aujourd'hui personne qui n'éprouve un charme particulier lorsqu'il chante cet air célèbre de *l'OEdipe à Colonne : Du malheur, auguste victime, etc.*

Mais un des rôles où il a obtenu le plus de succès est celui d'Anacréon : c'est là qu'on admire surtout l'art avec lequel il sait passer de toutes les graces de la mélodie, de toutes les beautés d'une noble et sage harmonie, au ton simple et modeste de la déclamation et du débit.

Lorsque Lays débuta à Paris, nous n'avions point encore d'école de chant; mais depuis, qu'à l'imitation des grandes villes d'Italie, nous nous sommes donné un Conservatoire de musique, on a établi des principes, créé des méthodes dont on ne s'occupait pas antérieurement. Les partisans de ces

Galerie Théâtrale



(Académie R.le de Musique.) **LAYS.** (Rôle d'Anacréon.)

Oh! toi qui sur la double Cime
tu acquis un renom glorieux,
Ah! ma lyre
Acte III Scène II

nouvelles méthodes, les personnes qui ne veulent reconnaître de lois que celles qu'elles donnent ou qu'elles reçoivent, font à Lays de graves reproches sur sa manière de chanter. Mais il est un mérite qu'aucun principe, aucune méthode ne saurait ni donner ni contester; c'est le goût, la pureté et la grace unie à la force. Lays chante, et quand on l'a entendu, on oublie toutes les critiques.

Grétry eut à Lays l'obligation de voir jouer et réussir son opéra de *Panurge*. Un parti nombreux et violent s'était élevé contre cet ouvrage; on s'attendait à une représentation très-orageuse. Lays était personnellement menacé; quelques individus lui avaient fait dire qu'il périrait s'il chantait un seul mot de son rôle. Le courageux chanteur méprisa ces vaines menaces. Il parut avec assurance sur le théâtre, brava tous les sifflets, tous les cris, et, sans manquer aux égards qu'il devait à ses juges, il sauva la pièce.

Quels que soient les différences introduites depuis dans nos méthodes de chant, Lays n'a rien perdu de la faveur du public; on s'aperçoit à peine des atteintes que l'âge a pu porter à sa voix. Toujours maître de ses moyens, toujours guidé par un goût exquis, toujours secondé par le plus bel et le plus docile instrument, il continue de charmer ceux qui l'entendent; et la meilleure recommandation pour un ouvrage nouveau, c'est d'en confier le premier rôle à Lays.

Cet habile et célèbre artiste a gardé, jusqu'à ce jour, dans son portefeuille, un grand nombre de morceaux de musique de sa composition. Il a formé plusieurs élèves distingués, et n'a jamais attaché d'amour-propre à ses succès. On doit aussi lui rendre cette justice, qu'il s'est tenu constamment éloigné de toute intrigue; qu'il a recueilli les suffrages du public, sans les solliciter, sans les rechercher; et qu'à l'époque où la plupart des acteurs des grands théâtres s'étaient faits les tributaires d'un célèbre critique, il a constamment refusé de baisser la tête sous cette tyrannie littéraire.

Lays est né avec un caractère de liberté et d'indépendance qui, en 1789, l'entraîna dans le parti de la révolution. Les amis des arts furent fâchés de le voir quitter la lyre pour des débats politiques, et déposer la couronne d'Anacréon, pour prendre le signe d'une liberté dégénérée en licence. Mais la vie sage et pacifique à laquelle il s'est livré depuis ce tems d'orages a fait oublier ses déviations, et l'on n'a plus vu qu'un artiste dont les talens honorent son pays.

En 1808, il reçut un témoignage flatteur de l'estime et de l'attachement de ses compatriotes. Un de ses frères ayant demandé au préfet du Gers la permission de lui offrir le portrait d'un homme que le comté de Comminges se glorifiait d'avoir vu naître, le Préfet l'accepta, et le portrait de Lays fut déposé dans la salle de musique de la préfecture.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-NEUVIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

ADRIENNE LECOUVREUR,

ROLE DE CORNÉLIE.

Qui ne connaît la belle gravure où Adrienne Lecouvreur est représentée, tenant l'urne du grand Pompée et l'arrosant de ses larmes! Quelle expression dans ses yeux, dans tous les traits de sa figure! Comme la douleur y est admirablement peinte! Tel était surtout le talent de cette actrice; son âme s'associait à tous les mouvemens de ses rôles. Douée d'une sensibilité exquise, personne ne savait mieux qu'elle faire passer dans ses auditeurs les émotions dont elle était elle-même animée. Jamais la douleur n'eut un interprête plus éloquent.

Cette célèbre actrice était née de parens pauvres. Son père exerçait l'état de chapelier dans une petite ville de province qu'on appelle Fismes. Pressé par l'indigence, il se rendit, en 1702, à Paris dans l'espoir d'y trouver plus facilement les moyens de subsister. Adrienne avait alors douze ans. Sa famille s'était établie dans le faubourg Saint-Germain. C'était le quartier des spectacles. Adrienne en avait le goût. Elle trouva moyen d'assister à quelques représentations de la Comédie-Française, et son goût se changea bientôt en passion. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle accepta la proposition de jouer avec quelques acteurs de son âge et de son rang, la tragédie de Polyeucte et la comédie du Deuil. Il fallait un théâtre: un épicier de la rue Férou, qui avait aussi le goût du spectacle, offrit son

magasin, et les représentations eurent lieu pour ses amis et pour lui. C'était probablement la première fois que la rue Férou jouissait d'un pareil honneur; et l'on peut croire que depuis ce tems, elle ne l'a pas vu renaître. Ces représentations firent du bruit. Le talent de la jeune Adrienne fut regardé comme un phénomène digne de l'attention publique. Plusieurs personnes d'un rang distingué ne dédaignèrent pas de venir chez le nouveau Mécène, admirer la jeune débutante. Elles en parlèrent avec enthousiasme à la présidente Lejay, dont le mari, fort étranger aux plaisirs du théâtre, s'occupait de la Bible polyglotte. Elle vit la petite Adrienne, et en fut très-satisfaite; elle l'entendit, et sa satisfaction s'accrut encore. Charmé de pouvoir favoriser un si heureux talent, elle consentit à faire construire un théâtre dans son hôtel, rue de Garencière. La jeune actrice enchanta son auditoire. Ce n'étaient plus des épiciers-littérateurs, des bourgeois, des artisans, c'était l'élite des grands du faubourg Saint-Germain. La déclamation de mademoiselle Lecouvreur était pour eux une chose toute nouvelle. Le débit de la demoiselle Duclos, au Théâtre-Français, se rapprochait du chant; celui d'Adrienne était simple, naturel et vrai. La vérité qui ne perd jamais ses droits, lui conquit autant de suffrages que d'auditeurs.

Le bruit de ces succès se répandit bientôt parmi les acteurs du Théâtre Français et y porta l'alarme. Ils voulurent s'assurer eux-mêmes de cette merveille imprévue, et leurs craintes redoublèrent. Ils avaient deux partis à prendre, s'attacher la jeune Lecouvreur, ou la persécuter. La persécution prévalut. Ils dénoncèrent au lieutenant de police le théâtre de la rue Garencière. Il envoya des archers se saisir de tous les acteurs. La troupe se crut perdue; mais elle se remit bientôt de sa frayeur. Le lieutenant de police lui fait une semonce, et lui défendit de continuer ses représentations. C'était la présidente Lejay qui avait tout concilié.

Quelques jours après, les acteurs reprirent courage; le grand-prieur leur offrit un asile au Temple. C'était une enceinte privilégiée où la police perdait tous ses droits. Adrienne s'y réfugia. On donna quelques représentations; mais la discorde se mit dans le camp de Melpomène, et la troupe se sépara.

Il est rare que les talens supérieurs ne trouve pas quelques patrons. L'acteur Legrand qui jouissait, au Théâtre-Français, d'une grande influence, fut frappé des dispositions de la jeune tragédienne. Il se plut à lui donner des leçons, et trouva en elle une élève si docile et si distinguée, que bientôt saréputatiou parvint aux oreilles des directeurs de province. Ils se disputèrent l'avantage de la posséder. Elle s'engagea dans la troupe de Strasbourg;



Déposé à la Direction de la …ib

(Théâtre Français) ADRIENNE LECOUVREUR. (Rôle de Cornélie [illegible])

C'est peu de voir ici, pour attendrir les Cœurs,
Les Cendres de Pompée et Cornélie en pleurs.
Reconnaissez, pleurez cette Actrice admirable
Qui n'eut point de modèle et fut inimitable.

joua en Alsace et en Lorraine, mais avec un tel éclat, que la Comédie Française voulut à son tour jouir d'un si beau talent.

Elle débuta, en 1717, par les rôles de *Monime* et d'*Electre*, et d'une manière si brillante, que dès ce moment l'opinion publique la plaça au rang des premières actrices de la scène française.

Elle apportait au théâtre, outre un talent supérieur, un zèle que rien ne pouvait refroidir. Toujours prête à jouer, toujours empressée d'écouter le vœu du public et d'y satisfaire.

Son mérite ne se bornait point à la tragédie. Elle jouait encore la comédie avec une rare intelligence, une aisance pleine de grâce, une finesse qui attestait l'étendue et la flexibilité de son esprit. Lamothe, Marivaux, Piron, lui confièrent plusieurs rôles, et n'eurent point à s'en repentir.

Adrienne Lecouvreur avait une taille médiocre, mais relevée par la noblesse et la dignité. Son œil était plein de feu, sa tête d'une expression admirable; son geste d'un accord parfait avec son débit; sa voix pure et flexible, était susceptible de toutes les impressions. Jamais actrice ne posséda comme elle le don d'arracher des larmes. Son jeu muet était au-dessus de tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Toute entière à la scène, elle ne voyait, elle n'entendait que ce qui s'y passait. Jamais se sregards ne se détournaient sur les spectateurs; on voyait sur sa physionomie l'empreinte de tous les mouvemens que produisait dans son âme l'acteur qui lui parlait. Le profil de sa figure, son nez un peu aquilin, semblaient l'avoir destinée à exprimer la grandeur et la fierté romaine. L'amour maternel, l'amour trahi, l'amour outragé, trouvaient en elle l'interprête le plus pathétique, le plus passionné, le plus touchant.

Chérie du public, elle l'était encore d'un grand nombre d'adorateurs particuliers, parmi lesquels se trouvaient des personnages du rang le plus élevé. Le comte de Saxe, depuis si célèbre sous le titre de maréchal, ne put résister au charme de son esprit et de sa beauté. Ce fut aussi celui auquel elle donna constamment la préférence; mais leurs liaisons n'étaient pas toujours sans nuage. Le comte était trop recherché et trop galant pour être toujours fidèle. Adrienne eut des rivales, mais des rivales choisies dans les rangs les plus distingués.

La plus fière et la plus exigeante était la duchesse de B....; elle exigea même que le comte lui sacrifiât la célèbre actrice. Adrienne le sut, et en devint furieuse. Un jour qu'elle jouait le rôle de Phèdre, elle apperçut malheureusement la duchesse dans une loge, et sacrifiant, pour la première fois, son rôle au ressentiment qu'elle éprouvait, elle se tourna vers sa

rivale, et d'un ton de voix qui décélait tout le trouble de son âme, elle lui adressa ces vers de la reine à Œnone :

. . . . Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un nom qui ne rougit jamais.

Le parterre saisit avec empressement cette cruelle application, et l'accueillit par les plus vifs applaudissemens.

La duchesse frémit, se retira le cœur ennivré de vengeance. Quelques jours après, Adrienne reçoit un présent de diverses confitures. Elle en mengea le 17 mars 1730, et le 20 elle n'existait plus. Elle avait quarante ans. L'église, avec laquelle elle n'avait pas eu le tems de se reconcilier, lui refusa la sépulture. L'abbé Anfreville qui s'était plu à former son talent, lui donna un tombeau sous les ombrages de son jardin.

Voltaire a adressé à cette célèbre actrice les vers suivans :

Sans aucuns soins, sans étude et sans fard,
Des passions vous futes l'interprête ;
O de l'Amour adorable sujette !
N'oubliez point le secret de votre art !



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-TREIZIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

LEKAIN,

ROLE D'OROSMANE.

Lekain est un de ces hommes d'un talent supérieur qui, par la force de leur caractère et la persévérance de leurs travaux, ont su vaincre tous les obstacles que la nature semblait opposer au succès de leurs entreprises. Demosthènes bègue, tourmenté d'un mouvement nerveux qui donnait à son geste une expression désagréable et bizarre, devint le plus disert et le plus éloquent des orateurs d'Athènes. Jamais personne ne l'égala pour la beauté, pour la perfection du débit.

Lekain, né avec une taille médiocre, des jambes courtes, grosses et arquées, le teint rouge, la peau tannée, une large bouche bordée de deux grosses lèvres, la voix dure et sans modulation, parvint à devenir, sur la scène française, le plus sublime interprête de Melpomène.

Il était né à Paris le 14 avril 1729. Son véritable nom était Lequien. Il le changea pour obéir au préjugé, qui alors attachait une sorte de honte à la profession de comédien. On remarqua qu'il était venu au monde le jour même où le Théâtre-Français et les lettres avaient perdu le célèbre Baron. Son père était orfèvre et jouissait d'une honnête aisance. La classe plébéienne avait alors peu d'ambition. Un négociant destinait ordinairement son fils à la même carrière que lui-même : de là ces noms héréditaires, qui ont souvent

honoré les mêmes familles, et formé une sorte de noblesse dont la probité, l'estime publique étaient les titres.

Lekain était destiné à succéder à son père. Pour le rendre capable de le remplacer avec avantage, on lui donna une éducation soignée; on l'exerça surtout dans l'art du dessin où il fit des progrès rapides et distingués.

On sait que nulle part le goût du théâtre n'est plus répandu qu'à Paris : outre les nombreux spectacles qui servent d'ornement à la Capitale et de délassement au public, il existe encore une foule de sociétés particulières où l'on joue la comédie.

Lekain, admis dans une de ces sociétés, sentit un goût très-vif pour la carrière du théâtre. Il joua quelques rôles, y obtint quelques succès, et, dès ce moment, il ne songea plus qu'à devenir l'émule des Roscius et des Baron. Les sociétés où il jouait ne comptaient pas un grand nombre d'habiles acteurs. C'était, pour la plupart, des jeunes gens, sortis des ateliers ou des comptoirs, qui n'avait pour tout appui que leurs dispositons naturelles; mais le spectacle coûtait peu ou ne coûtait rien, et ne manquait pas de spectateurs. Les comédiens français s'alarmèrent de cette rivalité. Ils sollicitèrent et obtinrent la clôture de ces théâtres particuliers. Mais comme le nombre de leurs auditeurs n'en était pas plus grand, que leurs recettes n'en étaient pas meilleures, les théâtres de société recouvrèrent peu de tems après la permission de reprendre leurs exercices. Lekain joua dans le *Mauvais Riche*, comédie en cinq actes, qui n'a jamais eu les honneurs du répertoire. L'auteur était présent. Lekain lui parut un prodige; il en parla avec enthousiasme. Voltaire était encore à Paris; il voulut voir ce naissant prodige, et, quoiqu'il fût très-prévenu contre les théâtres de société, il ne put s'empêcher de joindre ses applaudissemens à ceux du public. Il voulut même connaître plus particulièrement ce jeune artiste, et l'invita à se rendre chez lui. Voici de quelle manière Lekain décrit lui-même cette entrevue dans ses mémoires :

« Le plaisir que me causa cette invitation fut encore plus grand que ma « surprise; mais ce que je ne pourrai jamais peindre, c'est ce qui se passa « dans mon âme, à la vue de cet homme dont les yeux étincelaient de feu, « d'esprit et d'imagination. En lui adressant la parole, je me sentis pénétré « de respect, d'enthousiasme et de crainte. J'éprouvais à la fois toutes ces sen- « sations, lorsque M. de Voltaire eut la bonté de me tirer de cet embarras, « en m'ouvrant ses deux bras paternels, et en remerciant Dieu d'avoir créé « un être qui l'avait ému et attendri en proférant d'assez mauvais vers. Il me « fit ensuite plusieurs questions sur mon état, sur celui de mon père, sur la « manière dont j'avais été élevé et sur mes idées de fortune. Après l'avoir sa-

Galerie Théatrale.



Déposé à la Direction de la Lib.rie

(Théâtre Français.) **LEKAIN.** (Rôle d'Orosmane dans Zaïre)

Voilà donc connu, ce Secret plein d'horreur!

« tisfait sur tous ces points, et avoir pris ma part d'une douzaine de « tasses de chocolat, mélangées avec du café, je lui répondis avec une fer- « meté intrépide, que je ne connaissais d'autre bonheur sur la terre que celui « de jouer la comédie; qu'un hasard cruel et douloureux me laissait maître « de mes actions, et que, jouissant d'un petit patrimoine de 750 livres de « rente, j'avais lieu d'espérer qu'en abandonnant le commerce et le talent de « mon père, je ne perdrais rien au change, si je pouvais un jour être admis « dans la troupe des comédiens du Roi.

« Ah! mon ami, s'écria M. de Voltaire, ne prenez jamais ce parti là! « Croyez-moi : jouez la comédie pour votre plaisir, mais n'en faites jamais « votre état. C'est le plus beau, le plus rare et le plus difficile des talens; « mais il est avili par des barbares et proscrit par des hypocrites. Un jour à « venir la France estimera votre art; mais alors il n'y aura plus de Baron, « plus de Lecouvreur, plus de Dangeville. Si vous voulez renoncer à votre « projet, je vous prêterai dix mille francs pour commencer votre établisse- « ment, et vous me les rendrez quand vous pourrez. Allez, mon ami, re- « venez me voir à la fin de la semaine; faites bien vos réflexions, et don- « nez-moi une réponse positive.

« Étourdi, confus et pénétré jusqu'aux larmes des offres généreuses de ce « grand homme, que l'on disait avare, dur et sans pitié, je voulus m'épancher « en remercîmens. Je commençai quatre phrases, sans en pouvoir terminer « une seule. Enfin je pris le parti de faire ma révérence en balbutiant, et « j'allais me retirer, lorsqu'il me rappela pour me prier de lui réciter des « lambeaux des rôles que j'avais déjà joués.

« Sans trop examiner la question, je lui proposai assez maladroitement de « lui déclamer le grand couplet de *Gustave*, au second acte. Point, point de « Piron, me dit-il avec une voix tonnante et terrible; je n'aime pas les mau- « vais vers; dites-moi tout ce que vous savez de Racine.

« Je me souvins heureusement qu'étant au collége Mazarin, j'avais appris « toute la tragédie d'*Athalie*, après avoir entendu répéter nombre de fois « cette pièce aux écoliers qui devaient la jouer.

« Je commençai donc la première scène, en jouant alternativement le rôle « d'*Abner* et celui de *Joad*, mais je n'avais pas encore tout à fait rempli ma « tâche, que M. de Voltaire s'écria avec un enthousiasme divin : Ah! mon « Dieu, les beaux vers! et ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que toute la « pièce est écrite avec la même chaleur, la même pureté, depuis la première « scène jusqu'à la dernière; c'est une poésie inimitable! Adieu, mon « enfant, ajouta-t-il en m'enbrassant; c'est moi qui vous prédis que vous

« aurez la voix déchirante, que vous ferez un jour tous les plaisirs de Paris; « mais, pour Dieu! ne montez jamais sur un théâtre public.

« Voilà le précis le plus vrai de ma première entrevue avec M. de Vol- « taire. La seconde fut plus décisive, puisqu'il consentit, après les plus vives « instances de ma part, à me recueillir chez lui comme son pensionnaire, et « à faire bâtir au-dessus de son logement un petit théâtre où il eut la bonté « de me faire jouer avec ses nièces et toute sa société. Il ne voyait qu'avec « un déplaisir horrible, qu'il nous en avait coûté jusqu'alors beaucoup d'ar- « gent pour divertir le public et nos amis. La dépense que cet établissement « momentané occasionna à M. de Voltaire, et l'offre désintéressée qu'il m'a- « vait faite quelques jours auparavant, me prouvèrent d'une manière bien » sensible, qu'il était aussi généreux et aussi noble dans ses procédés, que » ses ennemis étaient injustes en lui prêtant le vice d'une sordide économie. »

M. de Voltaire, pendant les six mois que Lekain resta chez lui, lui donna des conseils, et, cédant à ses instances, sollicita pour lui un ordre de début.

Lekain attendait cette faveur avec la plus vive impatience. Il avait le sentiment de ses forces et ne doutait pas du succès.

Pour entretenir son ardeur, Voltaire le fit jouer à Sceaux sur le théâtre de la duchesse du Maine. Il lui confia le rôle de *Lentulus-Sora*, dans la tragédie de Rome sauvée. La Princesse, étonnée des dispositions brillantes du jeune acteur, voulut connaître son nom : Madame, répondit Voltaire, ce sera le meilleur acteur du Théâtre-Français; il se nomme Lekain.

Lekain devint, dès ce jour, l'objet de l'attention et de l'espérance publique. Enfin l'ordre de début fut accordé. Le jour où il devait paraître sur la scène française fut fixé au 14 septembre 1750. La foule était immense; on voyait dans les loges ce que la capitale renfermait de plus illustre. Lekain avait choisi le rôle de *Titus* dans la tragédie de Brutus. C'était un hommage dû au grand poète qui le protégeait. Il joua avec tout le talent et l'art d'un grand comédien; mais les défauts de sa personne frappaient vivement cette partie du public qui attache presque autant de prix aux avantages extérieurs qu'aux qualités de l'esprit. On prétendait que jamais on ne supporterait un tragédien d'une figure aussi repoussante, d'une taille aussi courte, d'une voix aussi rude. On ne pouvait imaginer que le talent pût couvrir autant de désavantages.

On se trompa. Les débuts de Lekain durèrent plus d'un an. A mesure qu'on le voyait, on le jugeait plus favorablement. L'esprit, le jeu, le mouvement qui animaient tous ses traits en faisaient disparaître les défauts. L'art avec lequel il variait ses poses, ses attitudes, dissimulait la médiocrité

de sa taille. Jamais acteur n'avait mieux fait sentir l'harmonie et la beauté des vers. Tout était étudié chez lui, et rien ne sentait l'étude. Le public désirait vivement le voir attaché au théâtre. Les acteurs le désiraient moins vivement que le public, et n'épargnaient pas au débutant les petites tracasseries de coulisses. Cependant un an après ses débuts, on le reçut pensionnaire, et l'on fixa sa pension à 1800 fr.

Lekain se sentait humilié. Il résolut de quitter la France, et d'aller porter ses talens à la cour de Prusse, lieu célèbre alors par la réunion d'un grand nombre de savans, de littérateurs, que le grand Frédéric et le prince Henri avaient appelés auprès d'eux.

Les amis de Lekain le détournèrent de ce projet, en l'assurant qu'il triompherait un jour de tous les obstacles qui s'opposaient à son avancement. Grandval était de tous ses rivaux celui qui paraissait le moins disposé à céder. Beau, bienfait, plein de grâces, il s'indignait qu'on voulût lui donner pour successeur un homme aussi disgracié de la nature que Lekain; il refusait obstinément de le recevoir.

Fatigué de sa situation, Lekain va le trouver, le conjure de lui laisser jouer le rôle d'Orosmane devant le Roi. — Vous vous perdrez, mon cher Lekain, lui répondit Grandval; croyez-moi, renoncez à cette folle entreprise. — J'en courrai le risque, répliqua Lekain.

Le jour est pris, Lekain paraît avec toute la fierté du sultan. La cour est frappée de surprise. Quelle différence entre Grandval et le nouvel acteur! Les dames surtout ne purent refuser un sourire malin; on les entendait se dire à demi-voix: *Ah! qu'il est laid.* Lekain s'aperçut de l'impression qu'il faisait; mais il avait tout prévu. Le dépit lui donna une nouvelle énergie. Il joua avec une supériorité qui fit tout oublier, et les dames elles-mêmes ravies de la manière dont il exprimait toutes les nuances de l'amour, finirent par s'écrier : *Qu'il est beau!* Il avait déployé dans ce rôle des moyens dont on n'avait encore aucune idée. Il marquait par des espaces prolongés ce qui demande à être comme étouffé dans le fond d'une âme trop agitée. Il passait de la tendresse à la fureur, du calme à l'emportement avec tant de naturel et de vérité, que les spectateurs tout entiers à leurs émotions, pouvaient à peine respirer.

Après la représentation, le premier gentilhomme de la chambre alla prendre l'ordre du Roi. *Il m'a fait pleurer*, dit Louis XV, *moi qui ne pleure pas facilement;* je le reçois.

Une si glorieuse admission confondit toutes les rivalités. Grandval lui-même abjura ses préventions, et mit son successeur en possession des premiers rôles tragiques.

Lekain n'abusa point de cette faveur; il s'appliqua à corriger les défauts qu'on pouvait justement lui reprocher encore : peu à peu il triompha de la nature, et le public ne vit plus en lui qu'un acteur sublime dont le théâtre n'avait jamais offert de modèle.

Lekain obtint dans son art tous les honneurs qu'il pouvait ambitionner. Recherché des gens de lettres, admis à la familiarité de Voltaire, favorisé des grands, il parcourait sa carrière avec une distinction jusqu'alors inconnue. Le grand Frédéric voulut le voir à sa cour. Lekain s'y rendit, reçut du Prince les marques les plus honorables de satisfaction, et revint à Paris avec 10,000 écus de plus.

Lorsqu'il monta sur la scène, on n'avait point encore pensé à donner aux acteurs des costumes conformes à leurs rôles. On jouait Achille avec l'habit français, un chapeau à plumet, des nœuds et des talons rouges.

La reine Clytemnestre était poudrée et en panier; une vaste perruque ombrageait le front du grand Agamemnon.

Lekain entreprit la réforme des costumes, et secondé par M.lle Clairon, il fit disparaître les vêtemens bisarres dont les acteurs s'étaient affublés jusqu'alors.

Pendant près de trente ans, il fit la gloire du Théâtre-Français. Il était encore jeune lorsque ses forces commencèrent à l'abandonner. En 1778, il consentit, par complaisance, à jouer le rôle de Vendôme. La fatigue qu'il éprouva lui donna la fièvre, et peu de jours après il mourut. Le public apprit cette perte avec une véritable douleur. C'était l'époque où l'on attendait Voltaire à Paris. Il n'eut pas le plaisir de voir jouer son acteur bien aimé, et lui-même ne tarda pas à le rejoindre dans le tombeau.

Lekain joignait, au plus beau talent, toutes les qualités sociales. Sa conversation était solide, son esprit orné, son cœur noble et généreux.

La pantomime qu'il imagina pour la sortie du tombeau de Ninus, inspira les vers suivans à Dorat :

> Je crois toujours le voir échevelé, tremblant,
> Du tombeau de Ninus, sortir pâle et sanglant,
> Pousser du désespoir les cris sourds et funèbres,
> Plus terribles cent fois que le spectre, la nuit,
> Et les pâles éclairs dont l'horreur le poursuit.

GALERIE THÉATRALE.

PORTE SAINT-MARTIN.

FRÉDÉRIC LEMAITRE,

ROLE D'EDGAR (DANS LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR).

Né au Hâvre en juillet 1800, Frédéric Lemaître vint à Paris commencer sa carrière dramatique. Ce fut le théâtre des Funambules qui, le premier, lui donna l'hospitalité; à cette époque Frédéric tenait l'emploi des ours et semblait avoir une vocation toute particulière pour ce talent de ménagerie; cependant l'âge ou la métempsycose aidant, il devint homme et fit son entrée dans le monde sur le théâtre de l'Odéon; mais dans ce jeune talent il était difficile de deviner le grand talent dont notre scène s'honore aujourd'hui. Aussi ne le devina-t-on pas. Au lieu de revêtir Frédéric de vêtemens dignes de lui, au lieu d'en faire un Achille ou un Oreste, on lui jeta sur les épaules la toge de confident; on le relégua dans cet emploi obscur où tout homme ordinaire reste à jamais embourbé; où l'on ne trouve jamais un mot un peu signifiant à dire, emploi végétal, sans présent et surtout sans avenir, auquel on condamne à perpétuité l'acteur désespéré. Eh bien! dans ce poste infime Fréderic eut encore le talent d'être quelque chose, il releva le confident, et s'il ne le fit pas marcher de plein pied avec le héros tragique, du moins il ne resta pas dans la nullité habituelle de ce rôle. Joanny était alors en possession du sceptre de la tragédie, et il s'estimait heureux d'avoir à parler à un homme intelligent comme Frédéric; plus d'une fois même il refusa de jouer certains rôles, parce que son confident lui manquait. Comment se fait-il qu'en présence de ces faits d'une incontestable vérité, des biographes aient fait imprimer, qu'écrasé lors de ses débuts, quand il jouait

Narcisse et Théramène, il avait à subir constamment les outrages des spectateurs et qu'à cette époque il

Trouvait à le siffler des bouches toujours prêtes?

Est-ce pour donner plus d'éclat au talent actuel de ce grand comédien, par l'effet du contraste, qu'ils ont injurié ses débuts? Je l'ignore. Mais ne vaut-il pas mieux se tenir toujours dans les bornes de la vérité, surtout quand la vérité est honorable? A quoi bon inventer des couleurs pour la noircir?

Cependant ne voyant pas devant lui la possibilité d'un prochain avancement, Fréderic renonça à l'Odéon. Le traître Narcisse du faubourg Saint-Germain changea de costume avec Cartouche le grand voleur de l'Ambigu; le confident subalterne devint le premier tyran du boulevard, et de ce jour date sa réputation. Pendant plusieurs années, il remplit le théâtre de ses nombreux admirateurs. Mais son plus beau triomphe fut dans l'Auberge des Adrets, cette admirable farce si amusante et si délicieusement bête. Il est inimitable dans le rôle de Robert Macaire le grand brigand: costume et manières de voleur, il a tout si bien qu'à le voir, chacun est tenté de porter les mains à ses poches et de se sauver en criant au voleur!... C'est à l'Ambigu qu'il joua ce rôle que depuis il a transporté à la Porte Saint-Martin et dans lequel il est toujours prodigieux, toujours applaudi.

Après un long séjour à l'Ambigu, confiant en ses propres forces et sûr de son mérite, il s'en fut à la Porte Saint-Martin, et là sa réputation grandit encore avec son talent. Il fut magnifique dans le rôle du Joueur, de l'Ecrivain Public et de Méphistophèles; mais il fut surtout sublime dans le rôle d'Edgard Rawenswood de la Fiancée de Lammermoor. C'est dans ce rôle qu'il se trouve ici représenté; on lui devait bien cet honneur, en reconnaissance du talent qu'il y a déployé.

Il reparut une seconde fois sur le théâtre de l'Odéon; mais alors Frédéric, l'ex-confident, disputait la première place à Ligier, et, comme Ligier, il se fit couvrir de nombreux applaudissemens dans Othello. Il succéda à Joanny dans les Vêpres Siciliennes, et dans ce rôle il obtint la faveur dont avait joui son devancier. Il créa aussi plusieurs rôles importans et toujours avec grand succès; il fut très- remarquable sous la robe de Fray-Rosario, le Franciscain, dans le Moine, drame de M. Fontan; d ans Concini de la

Galerie Théâtrale.



Cⁱᵉ de la Pᵗᵉ Sᵗ Martin — Mʳ. FRÉDÉRIC LEMAITRE. — Rôle d'Edgar (La Fiancée de Lammermoor).

Il était sur son cœur.

Maréchale d'Ancre; mais le rôle qui lui fit le plus d'honneur fut celui de M. Duresnel dans la Mère et la Fille, de MM. Empis et Mazères : cette comédie, l'un des plus beaux ouvrages de l'époque, mériterait une place et une première place au Théâtre-Français. On conçoit difficilement que le grand théâtre ne la réclame pas dans l'héritage de son frère décédé ! Frédéric dans cette pièce a été bien au-dessus de lui-même; il eût été impossible de reconnaître le brigand de l'Ambigu ou le joueur de la Porte Saint-Martin. Il a étonné tous les spectateurs par sa noblesse et sa dignité. Puis quand la dernière catastrophe de l'Odéon eut fermé les portes de ce théâtre malheureux, Frédéric revint à la Porte Saint-Martin; il reprit la place qu'il avait occupée, la place qui doit toujours être la sienne, la première avec Bocage. Il a fait sa rentrée par le rôle de Richard d'Arlington dans la pièce de ce nom, et dans ce drame des auteurs du Joueur il a été sublime comme dans le Joueur.

Frédéric est l'homme parfait pour exprimer les violentes passions; il possède une force d'âme prodigieuse et son physique est très- convenable à son emploi. Il a fort bien joué dans Béatrix-Cenci de M. Custine, et ce n'est pas sa faute si l'ouvrage est tombé en dépit des acteurs, grâce à l'auteur. Lorsque Bocage a quitté momentanément le Théâtre-Saint-Martin, Frédéric a joué le rôle de Buridan dans la Tour de Nesle. Il y a été fort bien; ce n'était pas, comme Bocage, le jeune et beau capitaine aventurier, mais, comme Bocage, il était superbe dans l'acte de la prison : il conçut le rôle d'une manière différente, il ne parodia pas Bocage, il inventa après lui; il n'avait pas autant d'aisance, de grâce, de fatuité, il ne raillait pas avec autant d'amertume en prononçant ces paroles : Ce sont de grandes dames; mais il était très-profond dans ce rôle : il y eût été le premier sans Bocage. Frédéric a de la prétention dans le parler, funeste habitude qu'il a prise en jouant le mélodrame; mais il est jeune, il peut corriger ce défaut et alors il sera pour le drame un acteur vraiment précieux.

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

LEMONNIER,

ROLE DE LUDOVIC (DANS LA PIÈCE DE CE NOM).

Né à Paris le 4 septembre 1794, Augustin Lemonnier s'élança de son berceau pour retomber sur la scène. Il avait à peine six ans lorsqu'il fut reçu en sevrage au théâtre des Jeunes Élèves; ce n'était pas encore ce grand beau jeune homme d'aujourd'hui, ce dandy du théâtre de la Bourse, si envié par nos petits maîtres, si aimé, si lorgné, si deviné, si désiré par nos petites maîtresses; ce n'était qu'un joli enfant agile et malin qui jouait avec esprit et gentillesse les petits rôles à sa taille, et qui, dans les ballets, occupait déjà une place honorable. A cette époque on l'eût cru destiné à pirouetter un jour sur les planches de l'Opéra, et à trouver la pierre philosophale que notre grand Perrot cherche en ce moment, c'est-à-dire, l'art de faire trois tours sur soi-même dans l'athmosphère, et sans toucher le sol; il en fut autrement; je ne sais s'il manqua à sa destinée, ou si sa destinée lui manqua, mais le petit zéphir déposa ses ailes à la porte du théâtre des jeunes comédiens, puis il entra : on n'y dansait pas le ballet, on y chantait l'opéra-comique, et même fort bien, dit-on; Lemonnier chanta donc... Il chanta avec Vernet, celui-là même qui fait aujourd'hui les délices des Variétés; il chanta surtout dans Maison à Vendre, et loin d'avoir une extinction de voix en essayant un rôle d'Elleviou, loin d'être découragé, il s'acquitta si bien de son petit emploi, que les spectateurs en furent enchantés; Dalayrac assistait à cette représentation; il partagea l'enthousiasme général,

et voulut qu'on lui présentât le charmant enfant qui lui avait fait tant de plaisir.. Il le prit dans ses bras et le combla d'éloges et de caresses.

Lemonnier passa ensuite au théâtre des Jeunes Artistes, alors ouvert rue de Bondy; il y resta jusqu'à sa clôture; ses parens désirèrent alors le placer sur un autre théâtre de Paris; mais n'étant encore qu'un enfant, il ne pouvait tenir un emploi; il lui fallut donc renoncer pour un tems à la capitale, et s'engager avec un directeur de province qui exploitait les plaisirs d'un arrondissement. A Reims, Lemonnier joua plusieurs genres de rôles, mais surtout les comiques, il avait à peu près seize ans, lorsqu'il reçut un engagement au théâtre de Rouen; cette fois, en changeant de théâtre, il changea d'emploi et débuta par le rôle de Paul dans Paul et Virginie; son succès fut des plus grands; et sans doute, c'était fort honorable en présence d'un public aussi difficile que celui-là.

Assuré de la faveur dès son début, il la justifia de plus en plus, pendant les quatre ans de séjour qu'il fit dans cette ville, en jouant tour à tour, les colin dans l'opéra, et les amoureux dans la comédie; il eut le bonheur de faire partie d'une troupe excellente, à la tête de laquelle se faisait remarquer Granger, acteur parfait; et modèle bien précieux pour un jeune homme; Lemonnier profita de ses excellentes leçons, et quitta Rouen, théâtre de ses succès, pour en aller mériter et obtenir de plus brillants encore à Bruxelles. Il ne recula plus devant aucune difficulté; il aborda les rôles les plus forts avec beaucoup de bonheur; enfin il était l'acteur à la mode de Bruxelles, et cela, non-seulement par ses grâces extérieures qui, au dire de la médisance, ont fait la moitié de sa réputation, mais aussi par son talent. Deux ans après, il fut rappelé à Paris, car depuis son départ, il avait grandi; il reçut un ordre de début, et un engagement pour Feydeau. Ce fut une véritable perte pour le théâtre de Bruxelles, aussi on ne le livra pas sans l'avoir disputé; le prince d'Orange qui lui avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance, voulut faire rompre son engagement de Paris; il s'adressa, pour y parvenir, à madame de Caraman; madame de Caraman s'adressa à Martin; Martin s'adressa au comité de Feydeau; au nom de madame de Caraman, du prince d'Orange, et des habitans de Bruxelles, Martin proposa une somme de huit mille francs pour faire pencher la balance du côté de ses mandataires; mais le comité refusa, le prince d'Orange en fut pour ses frais. Lemonnier revint à Paris en 1817 et débuta le 5 mai, par le même rôle de Paul dans Paul et Virginie, qu'il avait joué avec succès

Galerie Théâtrale.



Opéra Comique. **M.r LEMONNIER.** Rôle de [illegible]

Oui mad.elle je sais ce que j'étais en arrivant ici un vagabond un mendiant chassé de son pays et qui vint dans ce canton chercher du travail et du pain

en province, et par le chevalier dans Jeannot et Colin, puis par Blondel de Richard Cœur-de-Lion; Dans ces trois pièces, il obtint un égal succès, et ne démentit pas la bonne réputation qu'il rapportait de ses voyages; mais rien ne flatta plus son amour-propre, que les complimens qu'Elleviou vint lui faire au foyer après le rôle de Blondel; Elleviou l'avait joué et y avait excellé comme il excellait partout. Elleviou était un juge irrécusable, son blâme eût été une condamnation, ses éloges furent un grand succès.

Depuis cette époque, Lemonnier a suivi courageusement les phases heureuses et malheureuses de l'Opéra-Comique, il fut à la salle Ventadour ce qu'il avait été à Feydeau; maintenant, il est à la salle de la Bourse ce qu'il avait été au théâtre Ventadour : c'est un compliment.

Je ne vous parlerai pas de Lemonnier homme physique, je n'ai pas le talent de distinguer à travers un pantalon collant le mollet naturel du mollet d'emprunt, d'ailleurs je préfère Ponchard qui chante au plus beau comparse qui ne sait pas parler; mais j'aime aussi l'homme qui cumule les deux avantages.

Parmi les ouvrages que Lemonnier a remis au théâtre, nous citerons le Déserteur en 1824, la Femme Colère, l'Homme sans façon, Beniowski, ouvrage dans lequel Boyeldieu lui fit exprès un nouvel air très-beau qui eut le plus grand succès; parmi ceux qu'il a créés, nous remarquons Edmond dans Emma, Albert dans Fiorella, Henriquez dans le Muletier, don Fernand dans Léocadie, Emile dans la Vieille, Pierrot dans le Coq du Village, Comminges dans le Pré au Clercs, et Ludovic dans la pièce de ce nom; à chaque rôle, il a prêté la grâce et le bon ton que tout le monde lui connaît et qui même quelques fois, est un excès chez lui. Dans Jeannot et Colin, par exemple, on dirait plutôt un marquis partant pour le bal masqué, qu'un bon paysan qui retourne dans ses montagnes; c'est un défaut dont ses jolies spectatrices ne se plaignent pas; quant à moi, j'aime assez l'illusion au théâtre.

Somme toute, Lemonnier a d'excellentes manières, c'est un bon comédien, c'est un fort galant homme.

GALERIE THEATRALE.

LEPEINTRE AINÉ,

Il existe une infinité de versions sur l'histoire que je vais vous raconter, vous pourrez donc ajouter à mon récit telle créance qu'il vous plaira, mais du moins si je ne vous garantis la forme, je crois pouvoir vous garantir quelque peu le fond. J'adopte la variante qui m'a été donnée comme la plus vraie et que moi je regarde comme la moins vraisemblable, vrai ou non je décline la responsabilité du fait.

Du tems qu'il y avait foule au Théâtre-Français...... du tems de Talma, dis-je, le grand tragédien qui venait de jouer Achille était à peine rentré dans les coulises quand il s'écria : fermez les portes... qu'il ne sorte pas d'ici! — Et tout le monde s'étonna, depuis Agamemnon, le roi des rois, jusqu'au fidèle Arcas, tout le monde craignit qu'Achille ne fût attaqué d'une subite aliénation mentale. Tout au contraire Achille, pour se désennuyer de la conversation d'Ulysse, avait lorgné les loges, et dans une loge il avait apperçu un homme comme il en voyait peu parmi ses honorables collègues, et de gré ou de force il voulait se l'approprier. Cet homme c'était Lepeintre aîné.

Je ne sais si ce mot prétendu historique est bien de Talma, mais sans doute s'il ne l'a pas dit, il a pu le penser avec tout Paris. Homme du plus profond talent, Lepeintre manque au Théâtre-Français où sa place était marquée depuis long-temps. Comédien intelligent, il est remarquable dans tous les genres, si bien qu'il serait difficile de décider à quel théâtre il doit plus spécialement appartenir, et cela parce qu'il devrait appartenir à tous. Les Variétés réclameraient en lui le Soldat Laboureur, et le vaudeville, Monsieur Botte et le Hussard de Felsheim; le théâtre Montansier réclamerait le Paillasse, le Roi, le Juge des chansons de Béranger, le Vieux Sergent français

du Conseil de Révision, l'Homme universel des Bouillons à domicile... enfin le Théâtre-Français revendiquerait l'Abbé de l'Epée, et chaque réclamation mériterait gain de cause, car le talent de Lepeintre est si souple et si varié qu'il sait s'accommoder à chaque genre avec le plus grand succès. Cependant, si j'étais juge dans cette affaire, en dépit des Variétés, en dépit du Vaudeville, en dépit de Montansier, j'accorderais Lepeintre à la prière du Théâtre-Français; sur le plus grand théâtre doit être le plus grand comédien. Il n'est pas possible de jouer le rôle de l'Abbé de l'Epée avec une noblesse plus modeste, une sensibilité plus vraie, un naturel plus touchant: il a compris admirablement et admirablement exprimé ce rôle si beau. Son jeu sans affectation n'y révèle en rien l'étude et les combinaisons du comédien. Il a su saisir la simplicité de l'homme vertueux, jointe à la dignité de l'homme de mérite. A voir Lepeintre dans ce rôle, il est bien permis de préjuger de la manière dont il remplirait les autres rôles du même genre. Il ne peut penser à se retirer du théâtre maintenant qu'il est encore dans la force de l'âge, d'ailleurs son talent le rajeunit et fait oublier qu'il a 50 ans.

Lepeintre fit ses premiers essais dramatiques à Paris sous le consulat au théâtre des Jeunes Elèves, rue de Bondy. Lorsque ce théâtre ferma, il quitta Paris pour Bordeaux, et là il obtint de très-brillans succès. De Bordeaux il revint à Paris aux Variétés, il y avait alors à ce théâtre une grande place vacante, Potier venait de se retirer; Lepeintre vint à tems pour lui succéder, il avait en lui tout ce qu'il fallait pour cela. Puis, comme nous l'avons dit, il alla successivement au Vaudeville et à Montansier. A chaque théâtre sa réputation s'accrut par de nouveaux triomphes; aujourd'hui Lepeintre se trouve à l'apogée de sa gloire comme vaudevilliste; il ne peut l'augmenter qu'en adoptant une nouvelle carrière plus digne de lui.

On a cherché à élever des doutes sur le noble carractère de Lepeintre, en prétendant que son refus d'aller à la Comédie Française provenait d'un motif peu louable: cet artiste, disait-on, travaille plutôt pour la fortune que pour la gloire. Nous nous croyons fondés à protester contre cette accusation: la noble générosité de Lepeintre nous est connue. Sa modestie nous permettra de citer un trait que nous avons emprunté à bonne source et qui lui fait grand honneur. Après cela on concevra facilement que Lepeintre travaille pour la fortune, c'est assurément bien permis à celui qui en sait faire un aussi bel usage.

Lepeintre à deux frères; le cadet homme d'esprit et assez amusant, rem-

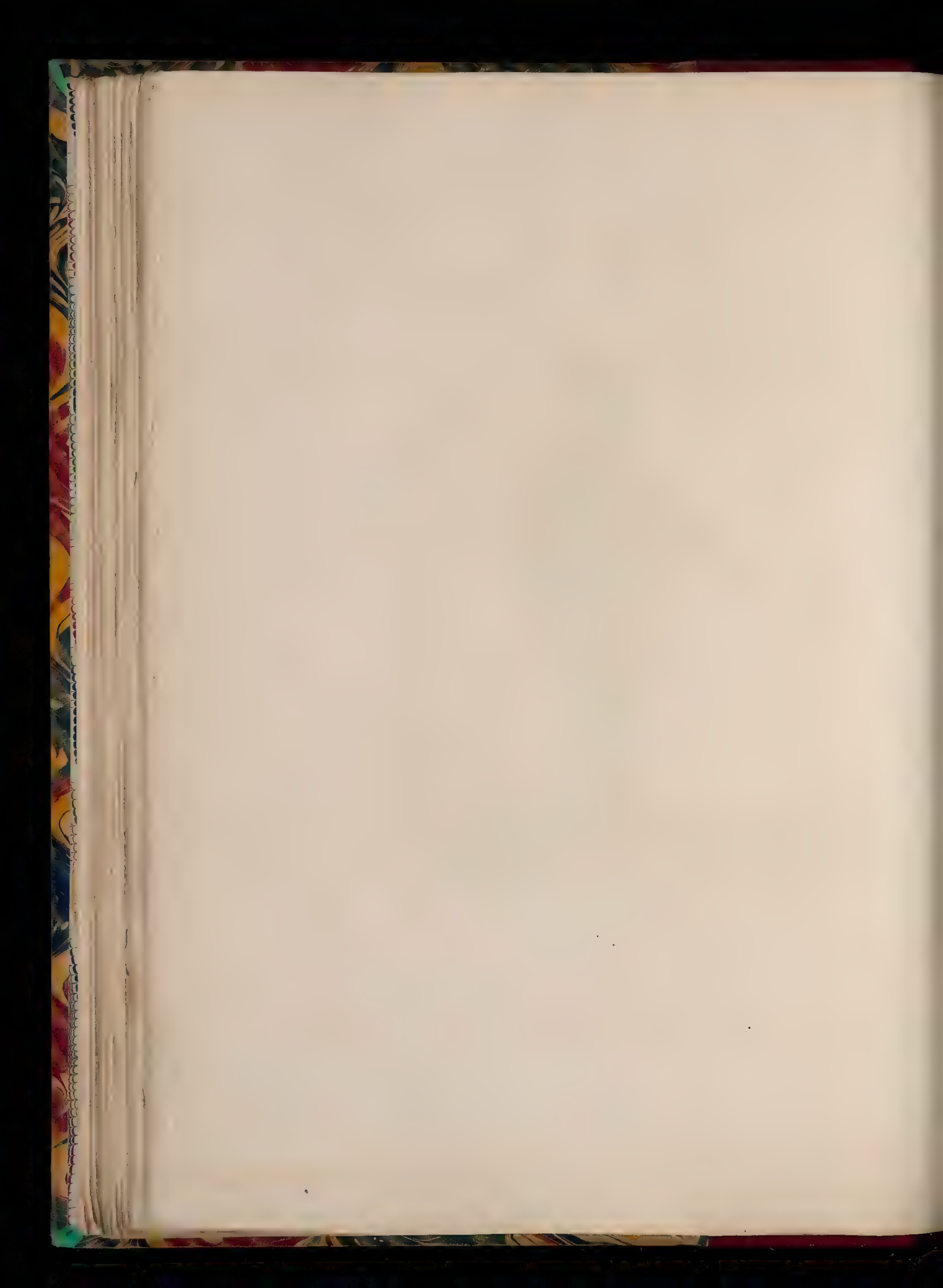
Galerie Théâtrale.



Gravé par Chollet

Théâtre du Palais Royal. Mr. LEPEINTRE aîné. Rôle de Thiebault. *Camarade de lit*

J'ouvre les bras à mon vieux camarade,
je ne viens pas pour lui tendre la main



plit les rôles de vieil oncle au Vaudeville ; l'autre, modestement au théâtre des Folies Dramatiques, travaille pour une place meilleure sur une scène plus relevée.

Lepeintre aîné invite un jour ses frères à dîner chez un de ses amis, rue de Bondy (l'un d'eux était alors dans une médiocre aisance); à la fin du repas au moment de se séparer, l'amphytrion fait examiner à ses convives l'appartement où ils se trouvent ; le bûcher était plein de bois, les armoires, renfermaient tout le linge avec les ustensiles nécessaires au ménage ; il y avait une feuillette de vin dans la cave. On se récria sur la commodité de l'appartement, sur l'élégance des meubles, et quand la visite fut terminée : « Je suis bien aise, dit Lepeintre aîné, en s'adressant à son frère malheureux, » que tout cela soit de ton goût, » et il lui remit les quittances de six mois de loyer payés à l'avance, en ajoutant : « Mon ami, tu es chez toi, c'est toi » qui nous a donné à dîner ; adieu, nous reviendrons te voir. »

Ce fait historique qui n'a pas besoin de commentaire, ne témoigne-t-il pas assez éloquemment en faveur de l'excellent cœur de Lepeintre et de la générosité de son caractère ?

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-UNIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

LESAGE,

ROLE DE M. DESCHALUMEAUX (OPÉRA DU MÊME NOM).

C'EST à l'amour du Roi pour les arts, à son goût exquis que nous devons l'avantage de voir la musique italienne fixée en France. Depuis près de deux siècles elle cherchait inutilement à s'y établir. Les Français n'étaient pas encore suffisamment préparés pour cette brillante amélioration ; mais, depuis que Sacchini, Gluck et Piccini nous ont fait entendre leurs belles et admirables compositions, il s'est fait parmi nous une révolution subite ; la langue de Métastase a obtenu plus d'admirateurs, les oreilles se sont faites à l'harmonie ; et bientôt le moment est venu d'ajouter aux brillantes productions des Monsigny, des Grétry, des Martini, celles des Paësiello, des Cimarosa, des Gugliemi, des Bruni, des Sarte et de tant d'autres dont l'Italie s'enorgueillit avec raison. Cette contrée, patrie des beaux arts, riche d'un grand nombre de compositeurs célèbres, possède aussi un grand nombre de Virtuoses dignes de leur servir d'interprètes. Il ne fallait donc, pour naturaliser la musique italienne en France, que la protection d'un grand prince. On là trouva près du trône, dans le frère même du monarque. En 1789 une compagnie d'actionnaires se forma sous ses auspices, appela d'Italie les sujets les plus distingués, obtint, pour s'établir, la salle des Tuileries. On fit l'ouverture de ce nouveau spectacle, le 26 Janvier 1789, sous le nom de *Théâtre de Monsieur*. On débuta par le *Vicende*

amorose, les *Vicissitudes amoureuses*, opéra bouffon de Fritta. Les acteurs qui composaient cette troupe étaient Rafanelli, Mandini, Rovedino, Viganoni Mengozzi; les actrices, mesdames Baletti, Galli (1) et Mandini.

Mais à côté de cet Opéra-Comique Italien, dans la même salle et sous la même administration, on établit un Opéra-Comique Français, qui ne devait jouer que des pièces parodiées sur la musique italienne. Les premiers sujets de cette troupe étaient Gaveaux, Martin, Le Sage, Vallière, etc.; mesdames Ponteuil, Le Sage, Sainte-Marie et quelques autres qui ont laissé des souvenirs peu durables.

La direction générale de ce théâtre était confiée à notre célèbre Martini. Cette entreprise eut le plus grand succès. Le zèle des acteurs égalait leur talent; nul spectacle ne fut plus suivi; en moins de deux ans on vit paraître sur la Scène plus de quatre-vingts ouvrages de différens genres. L'orchestre n'était pas moins recommandable par le grand nombre de musiciens du premier mérite, que la troupe elle-même. On y connut, pour la première fois, l'art si rare d'accompagner. On y vit des artistes du premier talent s'oublier eux-mêmes pour faire valoir le chant, et mettre dans leur exécution un désintéressement, un ensemble, une perfection ignorés jusqu'alors.

Le Sage était engagé dans l'Opéra-Comique Français comme *taille-comique*. Il joignait au mérite d'être un excellent musicien, celui d'être un acteur d'une naïveté originale et gaie. Nul n'était plus capable que lui de tenir l'emploi des ingénus. Son accent, ses gestes, son costume, sa marche, tout était parfaitement d'accord avec ce genre bouffon. Dès ses premiers débuts il acquit une réputation qu'il a conservée jusqu'à ce jour.

Mais l'époque où la musique Italienne était venue s'établir en France, était malheureusement celle où commençaient à naître nos discordes civiles. On attendait tout des états généraux; on n'en obtint que troubles. Les scènes tragiques ensanglantèrent la capitale, et ne tardèrent pas à ensanglanter le séjour du monarque; et le Roi, forcé de quitter Versailles, vint au mois d'octobre de la même année occuper le château des Tuileries.

L'Opéra Italien fut alors obligé de chercher un asile, et se réfugia provisoirement dans l'ancienne salle des Variétés amusantes à la Foire de Saint-Germain. Ce fut là le commencement de ses tribulations. Cependant

(1) Cette virtuose, pleine de talent, mourut peu de temps après, et fut remplacée par madame Marichelli.

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direct.on de la Libr.ie

(Opéra Comique) LE SAGE (Rôle de M.r Deschalumeaux) (opéra du même nom)

"Quoi ! pas une place pour un homme comme moi !"

les actionnaires ne se décourageaient point : soutenus par la protection du prince et la faveur du public, ils conçurent le projet de bâtir une salle dans la rue Feydeau, et le mirent aussitôt à exécution. C'était construire au milieu des tempêtes; mais alors on ne se figurait pas tous les maux qui devaient accabler la France, et l'on se flattait de voir prochainement renaître le calme.

L'Opéra Italien essaya successivement de s'établir dans un lieu plus digne de lui que la Foire; mais le nom même qu'il portait le mettait en défaveur auprès des démagogues, et la municipalité timide craignait de lui offrir sa protection. Enfin, après deux ans de contrariétés et d'embarras, il vint prendre possession de sa nouvelle salle.

On était en 1791 ; les troubles augmentaient tous les jours; les Muses ne pouvaient guère se plaire sous ce ciel orageux. Celles d'Italie devaient bientôt perdre leur protecteur. Au mois de Juin de cette année, le Roi, captif depuis près de deux ans, concerta avec son auguste frère , les moyens de se soustraire aux ennemis du trône, et de reconquérir son autorité. Heureux s'il eût pu accomplir ce projet! Monsieur sortit de France, et dès-lors le théâtre qui portait son nom se trouva abandonné à ses propres ressources.

C'était la destinée de la révolution de tout détruire. L'Opéra Buffa disparut; on n'entendit plus ces belles voix qui avaient enchanté la capitale. La Troupe Française seule en concurrence avec l'Opéra-Comique, fut réduite à languir. Cependant elle comptait dans son sein des sujets du premier rang. Elle en acquit de nouveaux; et, quand les tempêtes révolutionnaires eurent cessé de gronder, elle put encore se montrer avec éclat. Qui ne se rappelle les accens enchanteurs de madame Scio ? Mais, après tant de secousses politiques, deux théâtres du même genre pouvaient difficilement prospérer à Paris. Les meilleurs esprits sentirent la nécessité d'une réunion, et elle se fit en 1801. Dès ce moment l'Opéra-Comique prit une faveur toute particulière. Il possédait quelques Virtuoses dignes de toute la faveur qu'on leur accordait. Martin , Elleviou parmi les hommes ; madame Saint-Aubin, madame Scio parmi les femmes , auraient suffi seuls pour attirer la foule ; il y avait quelques rivalités entre les sujets des deux troupes. C'étaient deux fleuves réunis, dont les eaux conservent encore quelque temps chacune leur couleur. Le Sage ne fut pas toujours à portée de déployer ses talens; mais comme il en avait beaucoup, et que le mérite est toujours sûr de vaincre les obstacles, on sentit bientôt la nécessité de l'employer, et il reprit promptement dans la faveur publique la place qu'il devait occuper.

Nul acteur n'a plus de jeunesse dans un âge qui commence à être avancé. Nul ne sait mieux, comme on l'a déjà dit, prendre l'accent, le geste, et toutes les manières qui caractérisent la sottise, la prétention, ou la naïveté dégénérant en niaiserie.

Le rôle de M. Deschalumeaux lui a fourni une nouvelle occasion de déployer ces qualités, moins communes que l'on ne pense; car il faut de l'esprit pour feindre qu'on n'en a pas. M. Deschalumeaux est une espèce de Pourceaugnac, mais un Pourceaugnac plus élégant que celui de Limoges; un Pourceaugnac qui veut paraître fin et spirituel, prétention qui ne sert qu'à faire ressortir davantage sa sottise.

La voix de Le Sage est un peu maigre, le timbre en est souvent sec; mais son emploi n'exige rien de plus. Un mérite que personne ne lui conteste, c'est d'être excellent musicien. On doit ajouter qu'à l'avantage d'être un bon comédien, il réunit une qualité bien plus précieuse, celle d'être un bon citoyen.



GALERIE THEATRALE.

OPÉRA.

LEVASSEUR,

ROLE DE BERTRAM (DANS ROBERT-LE-DIABLE).

Levasseur fit à l'Opéra son premier début en 1820, à l'âge de vingt-sept ans; et qui le croirait! Levasseur, si aimé du public d'aujourd'hui, fut sifflé par le public d'alors.— C'était sous le règne de Dérivis, et les abonnés de l'Opéra, sans consulter le bon goût, ne demandaient que des beuglemens à leurs chanteurs, parce que le chanteur en chef beuglait à ébrauler la salle jusque dans ses fondemens : on avait adopté ce genre anti-musical; la mode l'avait excusé, justifié, exclusivement divinisé. Donc, quand Levasseur se présenta avec sa belle basse harmonieuse, avec son excellente méthode, quand on vit qu'il chantait au lieu de crier, ainsi qu'on l'avait espéré, il fut totalement rebuté, comme un homme sans avenir et sans moyens; il chanta Œdipe et l'on ne reconnut pas l'Œdipe à la mode, l'Œdipe de Dérivis; on se révolta contre la profanation, on réclama l'Œdipe hurlant, et l'Odipe chantant fut proscrit.

Exilé de l'Académie Royale de Musique, Levasseur fut se présenter au théâtre Louvois: c'était chose rare qu'un chanteur français au milieu de tous ces chanteurs italiens; son nom était une prévention contre lui et figurait mal parmi les noms en I et en O, mais dans ce théâtre étaient réunis les véritables connaisseurs, les profonds musiciens; devant eux, Levasseur chanta, comme il avait chanté à l'Opéra, et cette fois son succès fut aussi éclatant que l'avait été sa défaite; il chanta tour-à-tour dans il Matrimonio Secreto, le Nozze di Figaro, il Barbiere di Siviglia, Mosè et autres ou-

vrages qui tous lui firent le plus grand honneur. Cependant le bon goût commençait à prendre le dessus; l'Académie Royale de Musique voyait chaque jour quelques-uns de ses plus fidèles habitués déserter pour le théâtre Louvois, la musique italienne séduisait les oreilles des dilettanti, Rossini triomphait, et l'on comprit enfin qu'il fallait opérer une immense révolution. M. Lubbert, sous l'inspiration de Rossini, entreprit cette grande œuvre et commença la régénération si nécessaire: un de ses premiers actes fut d'appeler à lui Levasseur, c'était déjà une preuve de tact, c'était de bon augure pour le genre nouveau. — Levasseur débuta par le rôle de Moïse qu'il avait joué au théâtre Louvois, il y fut très-goûté par les mêmes spectateurs qui naguère l'avaient repoussé, qui ne l'avaient pas compris. Depuis cette époque, Levasseur s'est placé sur le trône de Dérivis, et grâce à son admirable talent, notre Opéra Français n'a plus rien à envier aux théâtres d'Allemagne et d'Italie, il peut rivaliser avec eux sans crainte, il possède d'assez fortes garanties de succès. Levasseur, comme acteur est quelquefois un peu froid, mais ce défaut ne doit pas être rappelé depuis qu'il a joué si admirablement le rôle de Bertram dans Robert le Diable, il y a mis une verve remarquable, il y a été vraiment tragédien. Levasseur a chanté dans Guillaume Tell, dans Moïse, dans le Dieu et la Bayadère, dans le Comte Ory, dans le Philtre, dans Gustave et dans Ali-Baba, et dans chacun de ces opéras il a obtenu un nouveau triomphe.—Il en sera toujours ainsi dans chacun des rôles qu'il est destiné à créer; sa méthode parfaite, sa voix magnifique, lui assurent de nombreux succès; sa jeunesse est pour nous une espérance de longs plaisirs, Levasseur n'a pas encore quarante ans.

Galerie Théâtrale.



Académie R.le de Musique | M.r LEVASSEUR. | Rôle de Bertram

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-TROISIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.lle LEVERD,

ROLE DE ROXELANE (DANS LES TROIS SULTANES.)

Son prénom est Emilie; elle est née à Paris d'une famille qui jouissait d'une certaine aisance avant que la révolution eût détruit toutes les fortunes. Réduite à chercher des moyens d'existence dans les heureuses dispositions dont la nature l'avait douée, elle cultiva d'abord la danse et la musique. L'Opéra l'adopta pour jouer les amours, et elle s'acquitta si bien de son emploi, ses grâces étaient si aimables qu'on l'aurait prise pour l'Amour lui-même. L'Académie royale de musique comptait alors parmi ses élèves des sujets qui depuis se sont fait la réputation la plus brillante, tels que Duport et sa sœur, mesdemoiselles Gosselin, Fanny Bias. Mademoiselle Leverd ne se trouvait point déplacée dans leur rang, et s'en montrait souvent l'heureuse rivale.

Ses succès dans la musique n'étaient pas moins remarquables; les sons les plus doux sortaient de la bouche la plus vermeille et la plus fraiche. Mais ces études n'étaient point celles auxquelles elle attachait le plus d'intérêt; Elle se sentait une vocation plus forte pour Thalie que pour Terpsichore.

Florence, acteur du Théâtre Français, tenait alors une école dramatique; elle suivit ses leçons et surpassa bientôt son maître, car Florence n'avait que des traditions et ne connaissait point les secrets de l'art.

Mademoiselle Leverd, pleine d'espérance et d'émulation, fit connaissance

avec M. Picard qui dirigeait alors le Théâtre Louvois, et y jouait lui-même, espèce de ressemblance qu'il avait avec Molière.

Picard lui fit réciter quelques rôles, en fut content, et l'engagea à débuter à son théâtre. Elle y consentit, et parut avec le plus grand succès dans les jeunes amoureuses. Le Théâtre de Louvois avait peu d'éclat, mais on y travaillait beaucoup, les pièces nouvelles se succédaient rapidement, et celles de M. Picard n'étaient pas les moins recherchées du public. Emilie faisait des progrès rapides; on aimait la justesse et la vivacité de son jeu, elle avait le talent d'animer la scène et de l'occuper. Le plaisir ne la détournait point de ses études; elle aspirait à des succès plus brillans, et considérait la scène française comme le but vers lequel devait tendre son ambition.

M. de Remusat était alors sur-intendant des spectacles, il voulut entendre la jeune et jolie Emilie, et quoiqu'elle eût tout ce qui pouvait séduire un homme sensible à la beauté, il la jugea trop faible encore pour un aussi vaste théâtre que le Théâtre français. Il essaya de la détourner de ses projets, mais elle avait le sentiment de ses forces, persista dans sa résolution et obtint un ordre de début.

Mademoiselle Leverd parut sur la scène le 30 juillet 1808, elle avait choisi le rôle de *Célimène* dans le *Misanthrope*, et de *Roxelane* dans les *Trois Sultanes*. C'était deux genres très-opposés, elle avait à lutter avec le talent de la célèbre Louise Contat et les grâces de mademoiselle Bourgoin, elle obtint un triomphe complet, et tout le monde lui sut gré de l'hommage qu'elle rendait à mademoiselle Contat, en montrant, par son jeu spirituel et animé, qu'elle l'avait prise pour modèle. On avait remarqué, au Théâtre de Louvois, dans la prononciation de mademoiselle Leverd, un léger grasseyement, on crut s'apercevoir qu'il était beaucoup moindre. Mademoiselle Bourgoin joue le rôle de Roxelane avec une vivacité, et une sorte d'étourderie qui la rapproche peut-être un peu trop du style des Bayadères; mademoiselle Leverd mit dans sa gaieté plus de circonspection, et se distingua par l'élégance et la facilité de sa danse.

Ses débuts eurent une si grande vogue, malgré les ardentes chaleurs de l'été, que la Comédie française les prolongea pendant neuf mois. La Cour de Saint-Cloud voulut la voir, et en fut si satisfaite qu'elle ordonna l'admission de mademoiselle Leverd avec demi-part; peu de temps après, mademoiselle Contat et madame Talma ayant quitté le Théâtre, mademoiselle Emilie devint chef d'emploi, et conserva ce titre pendant quatre ans. Mademoiselle Mars s'était jusqu'alors contentée des rôles d'ingénue où elle excellait; elle sentit que son âge pouvait lui déférer ceux de grandes coquettes; elle s'y

Galerie Théâtrale



Coeuré del. — Déposé à la Direct.on de la Lib.e — Prud'hon Sculp.t

(Théâtre Français) **M.LLE LEVERT** (Rôle de Roxelane dans les Sultanes)

Pensez-vous que vive, jolie et dans l'âge de plaire, on ait pu jusqu'à présent garder son cœur, ce fardeau si pesant! pour qui? pour le grand Turc.

Act III sc. V

essaya, y réussit, et son droit d'ancienneté la plaça au-dessus de mademoiselle Leverd. Ainsi, une partie de la gloire de cette jeune actrice s'éclipsait, et celle de sa rivale s'accroissait. Les débats furent vifs. L'une voulait conserver, l'autre voulait acquérir. Les journaux intervinrent dans la discussion; des pamphlets coururent de part et d'autre, et cette guerre de plume occupait la curiosité des Parisiens presque autant que celle qui effrayait les dernières limites de l'Europe.

Napoléon occupait alors la vaste enceinte de Moscou. Du milieu des ruines et des flammes, il rendit un décret pour pacifier les domaines de Thalie; mais alors ses décrets commençaient à décheoir de leur première autorité. Le sur-intendant ne le fit ni promulguer ni exécuter. Les rivalités recommencèrent avec plus de chaleur; mademoiselle Leverd se disposa à quitter le champ de bataille, on l'en détourna; elle céda à l'âge la palme qu'elle refusait au talent; et privée du premier rang, elle chercha une autre gloire dans des rôles hors de son emploi, et peut-être hors de son âge; mais elle y obtint le plus brillant succès, on fut étonné de voir une jeune et jolie actrice travestie en gouvernante dans le *Vieux Célibataire;* c'était un des personnages que le talent de mademoiselle Contat avait rendu presque inaccessible. Emilie s'y montra avec un talent presque égal; elle joua avec la même supériorité la *Femme jalouse*, la *Mère coupable*, et *Madame Patin* dans le *Chevalier à la mode.*

On a vu mademoiselle Leverd jouer l'opéra comique dans quelques représentations extraordinaires. Le charme de sa voix, la justesse de sa méthode, la grâce qui accompagne tout ce qu'elle dit, lui ont fait de nouveaux admirateurs, et cette actrice est aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens de la scène sur laquelle elle a eu tant de peine à s'établir.

On a choisi, pour cette notice, le rôle de Roxelane dans les *Trois Sultanes.* C'est celui où mademoiselle Leverd fait briller avec le plus de succès un ensemble de talens divers, rarement réunis dans la même personne.

Elle y danse avec un goût si parfait, que plusieurs artistes ont choisi ce moment pour faire son portrait en pied.

Sa figure piquante et gracieuse donne l'idée la plus juste d'une française aimable, franche et coquette; mais le charme de sa voix ajoute un nouvel attrait à ce rôle brillant et difficile, où madame Dugazon s'était acquis une réputation dont le souvenir n'est point encore effacé. Il est probable qu'un jour on citera mademoiselle Leverd, comme on cite aujourd'hui madame Dugazon. Des souvenirs, voilà tout ce que laissent les plus habiles artistes dans la carrière du théâtre.

GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

LIGIER,

ROLE DE SENTINELLI (DANS STOCKHOLM, FONTAINEBLEAU ET ROME).

La mort de Talma laissait un beau trône vacant; le sceptre de la tragédie était la plus riche portion de son héritage, mais il n'y avait pas un héritier direct qui pût le recueillir sur son tombeau, qui pût entrer de droit en possession de sa couronne; il n'y avait pas un homme de haute taille qui fût assez maître de la confiance générale pour qu'on remît entre ses mains le manteau de Néron et l'urne d'Hamlet, un homme qui fît oublier le sublime acteur, ou plutôt qui le rappelât.

Quand un roi meurt, un roi nouveau se trouve toujours au chevet du défunt pour ramasser sa royauté; mais un roi comme Talma ne naît pas tous les jours, et lorsqu'il meurt, on ne peut s'écrier comme de coutume: « Le Roi est mort... Vive le Roi!.. » — Il faut attendre long-tems un successeur, car le Phœnix ne renaît pas de sa cendre.... — Aussi, après Talma, il y eut un interrègne.

La lice était ouverte et deux rivaux se présentèrent pour disputer le prix: Lafon, athelète prodigieux fit valoir des droits, puis se retira; Lafon, c'était Orosmame, c'était Tancrède, c'était même Oreste, jusqu'à la scène de l'ambassade inclusivement; mais Néron, mais Sylla!... Mais Manlius!... — Ligier se présenta à son tour: il avait joué sous Talma, il avait joué à côté de Talma; et déjà, de ce tems, il avait fixé l'attention des connaisseurs; puis il avait été à l'Odéon mûrir son talent; c'est de cette arène qu'il luttait avec Lafon; et lorsque ce dernier quitta le Théâtre-Français dont il était

souverain provisoire, Ligier vint à propos, et s'enrichit des dépouilles et des droits de son rival; aujourd'hui, il règne sans partage, et la scène française se désespère moins de la mort de Talma, depuis que Ligier la console.

Pierre Ligier naquit à Bordeaux le 11 novembre 1797; entraîné par ses dispositions vers la carrière dramatique, il en fut éloigné par ses parens et placé dans un étude d'avoué; cependant le code ne triompha pas de sa vocation, et bientôt, convaincu de l'inutilité de la chicane, son père le mit dans une maison de commerce; mais ce fut encore inutilement; rien ne put étouffer sa passion d'artiste, et lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il quitta la maison de commerce comme il avait quitté l'étude, et vint à Paris en 1819, demander des leçons au Conservatoire. Elève de Saint-Prix, il sut mettre à profit les conseils de ce maître habile, et travailla si heureusement qu'au bout de six mois, il obtint le premier prix de déclamation; le lendemain, il en reçut un second, non moins honorable, non moins juste, puisqu'il était la récompense du premier..., il reçut un ordre de début pour le Théâtre-Français.

Le 24 janvier 1820, Ligier parut pour la première fois sur le grand théâtre; il attaqua de suite avec courage les premiers emplois en dépit de la présomption élevée contre lui par la présence de Talma; il choisit pour rôles de débuts ceux de Néron dans Britannicus, Oreste dans Andromaque et Coriolan; accueilli par la faveur publique, il fut admis en qualité de pensionnaire. — Trois ans après, il s'éloigna de la capitale et fut revoir Bordeaux; puis à Lyon, à Marseille, et autres villes du midi, il recueillit de nombreux applaudissemens et continua ainsi sa visite départementale jusqu'en 1824, époque à laquelle il revint à Paris et rentra, non au théâtre Richelieu, mais à l'Odéon, alors sous la direction de M. Bernard; entr'autres ouvrages où son talent brilla le plus, nous citerons Rienzi de M. Drouineau, il s'en fit un très beau succès. — Au bout de quatre ans, en avril 1828, il refit une apparition de dix-huit mois sur le Théâtre-Français; mais des difficultés survinrent, la jalousie parla, Ligier la fit taire en lui cédant, et comme Achille, il se retira sous ses tentes, c'est-à-dire qu'il passa momentanément à la Porte Saint-Martin pour jouer le rôle de Marino-Faliéro dans la pièce de M. Casimir Delavigne; les cent représentations consécutives qu'obtint cette tragédie, témoignent à la fois en faveur de l'auteur et de l'acteur qui y développa beaucoup de verve et de profondeur : jeune

Galerie Théâtrale



Théâtre Français — Mr. LIGIER. — rôle de Sentinelle

homme de trente ans, il sut prêter au vieux doge un cachet de vieillesse remarquable; il ne le fit pas parler à la romaine, mais il s'identifia avec son personnage et le joua au naturel, — donc parfaitement bien.

Cependant plusieurs révolutions s'étaient opérées à l'Odéon; à M. Bernard avait succédé M. Sauvage, et après M. Sauvage ruiné, l'Odéon en ruines était resté seul de toute sa gloire; les difficultés de directeur qui avaient éloigné Ligier, n'existaient plus et l'on préparait une nouvelle résurrection pour ce théâtre toujours agonisant; M. Harel présidait à son réveil, et pour commencer sous d'heureux auspices, il fut à la Porte Saint-Martin emprunter le doge, pour avoir un Néron.

Le 2 septembre 1829, l'Odéon rouvrit ses portes long-tems fermées; mais il agit avec les spectateurs d'une façon peu propre à se les réconcilier; il leur offrit une tragédie en cinq actes et en vers, inconnue aujourd'hui sous le nom de Catherine de Médicis aux Etats de Blois; Ligier seul excusa pendant quelque tems cet ouvrage par la manière dont il joua le rôle de Henri III; il débuta plus heureusement que le théâtre qui ne trouva pas une bonne pièce dans cette tragédie où Ligier trouva un beau rôle. — Il joua ensuite avec grand succès dans la Jeanne-d'Arc de M. Soumet, dans Sémiramis et tout l'ancien répertoire; mais il créa surtout avec beaucoup de bonheur les rôles de Sentinelli dans Stockholm, Fontainebleau et Rome, trilogie d'Alexandre Dumas; de Conan-le-Bossu dans Jeanne la Folle de Fontan; de Kernox, drame éphémère de M. Cordilier Delanoue, qui méritait pourtant une plus longue vie par des vers fort beaux, quelques positions touchantes et le personnage intéressant du fou auquel Ligier avait attaché une couleur locale de grande originalité; citer les rôles du Marchand de Venise, de Néron dans la Fête de Néron de M. Soumet, et de Borgia dans la Maréchale d'Ancre, ce drame magnifique de M. Alfred de Vigny, c'est mettre le sceau à la gloire de Ligier.

Cependant sa véritable place était au Théâtre-Français, qui venait d'éprouver un dernier échec par la retraite de Lafon; cette place, c'était un trône, aussi Ligier, non satisfait de ses triomphes d'outre-Seine, rentra aux Français en novembre 1830, par le rôle de Louis XI. Ce rôle est assurément la plus belle création de Ligier; il saisit avec un habileté d'artiste les traits historiques de ce roi si fourbe, si rusé, si dévot, si cruel; il ne laissa échapper aucune nuance caractéristique de son personnage, il fut Louis XI: il perfectionna le Louis XI de M. Delavigne.

Déjà une fois à l'Odéon, Ligier avait abandonné la longue mesure hexamétrique pour la prose de M. de Vigny; il y avait été superbe.—Il fit donc un nouvel essai dans Christian : mais Christian n'était pas comme Borgia un personnage à cuirasse de fer, Christian c'était presque Antony, aussi Ligier eut de très beaux momens dans ce rôle, mais moins constamment beau que dans la Maréchale d'Ancre; il en revient à la poésie, et dernièrement il créa tout à son honneur le rôle de Glocester dans les Enfans d'Edouard, c'est son dernier et l'un de ses plus grands succès.

Ligier est un homme fortement constitué pour la tragédie, il a beaucoup de vigueur dans la voix, quelquefois il n'a pas toute la noblesse nécessaire, mais il comprend admirablement ses rôles et prête à chacun la physionomie qui lui convient. — Il est aujourd'hui le Talma du théâtre Richelieu, surtout pour ceux qui n'ont pas connu Talma; ainsi que Talma, il a le monopole des applaudissemens; ainsi que Talma, il a souvent rencontré des Homère. Sa modestie ne nous permet pas de rappeler les hommages nombreux que lui ont offert les muses de la capitale et de la province, je me contenterai de citer la fin d'une pièce de vers que j'ai sous les yeux et qui fut faite en son honneur après le quatrième acte de Louis XI :

......En te voyant, la France consolée
Croit voir son grand Talma sortir du mausolée...



Ancien Opéra devenu Porte Saint-Martin, brûlée par la Commune en 1871.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

MLLE MAILLARD,

ROLE D'ARMIDE (OPÉRA D'ARMIDE).

J.-J. Rousseau a dit : « il ne suffit pas à l'acteur d'opéra d'être un excellent » chanteur s'il n'est encore un excellent pantomime ; car il ne doit pas seule- » ment faire sentir ce qu'il dit lui-même, mais aussi ce qu'il laisse à dire à la » symphonie. »

Ce conseil, donné par l'auteur et le compositeur du *Devin du Village* à tous les sujets de l'Académie royale de Musique, est rarement suivi par eux. Ils croient, pour la plupart, lorsqu'ils sont doués par la nature d'une voix assez étendue et sonore, posséder tout ce qui constitue l'acteur lyrique. Ils négligent presque toutes les autres parties de leur art ; mais l'actrice dont nous offrons le portrait

au lecteur était loin de se contenter à si peu de frais. Habile à profiter du conseil de Rousseau, elle sut toujours au titre de cantatrice faire joindre celui d'actrice agréable.

Mademoiselle Maillard, formée par les leçons de MM. Albanèze et Richer, dont les noms seuls sont un éloge, a débuté à l'Académie royale de Musique, en 1781, par le rôle de Colette, du *Devin du Village*, et par celui de *la Reine de Golconde*, musique de M. Monsigny. Ses débuts furent heureux. Comment pouvaient-ils ne pas l'être lorsque, indépendamment de ses talents déjà très-distingués, mademoiselle Maillard offrait encore aux regards des curieux une taille élégante et majestueuse, en un mot un physique des plus séduisants? Ne sait-on pas que le plus grand nombre des amateurs du théâtre ne juge que par les yeux ; aussi, de nos jours, plus d'une actrice, que je suis loin de vouloir nommer, ne possède rien autre chose que la seconde partie du tout qui faisait accueillir favorablement mademoiselle Maillard, et plus d'un censeur sévère pourrait trouver à juste titre, que le public pousse trop loin la galanterie française.

Lors de la retraite de madame Saint-Huberti, cette actrice dont le souvenir est encore cher aux vieux amateurs du grand Opéra, mademoiselle Maillard lui succéda dans ce qu'on nomme le premier emploi. Seule, elle tint longtemps tout le répertoire de l'Opéra, seule elle semblait digne d'adoucir la perte que l'on faisait en madame Saint-Huberti. *Armide* vint alors lui donner sa baguette magique pour nous enchanter, *Clytemnestre* fit couler nos larmes pour sa fille *Iphigénie*, et, comme *Orphée*, nous eûmes la crainte de perdre *Eurydice*.

Ces rôles et un grand nombre que nous pourrions citer, tels qu'*Iphigénie en Tauride*, *Alceste*, *Chimène*, *Phèdre*, *Didon*, *Ariane*, *Hypermnestre*, Almaïde de la *Caravane*, etc., etc., dans lesquels nous avons vu successivement mademoiselle Maillard mériter des applaudissements, etaient tous du riche répertoire que lui laissa madame Saint-Huberti. Pendant sa longue carrière théâtrale, l'actrice dont nous faisons la notice sut enrichir son emploi, déjà fort brillant, d'un grand nombre de rôles qu'elle joua d'original; les principaux sont : Médée, dans la *Toison d'Or*, musique de Vogel, Clymène dans *Panurge*, Zélime de la *Caravane*, madame Orgon des *Prétendus*, Alcmène dans *Amphitrion*, Astasie dans *Tarare*, Jeanne Hachette dans *Péronne sauvée*. Hécube dans l'opéra du même nom, Eve dans *Adam*, le même personnage dans *Abel*, Iphise dans *Dardanus*, Plantine dans *Trajan*, Myrène dans les *Mystères d'Isis*, Sabine dans *Adrien*, la grande Vestale dans l'intéressant opéra de la *Vestale*, etc., etc. Je ne finirais pas s'il fallait donner la liste complète de

Galerie Théatrale



Déposé à la Direction G^le de l'Imprimerie et de la Lib^rie — Benoist f.^e Sculp^t

Académie Imp^le de Musique Mlle. MAILLARD Rôle d'Armide (Opéra du même nom)

Enfin, il est en ma puissance
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance
Je vais percer son invincible cœur !

élève du Conservatoire; c'est à M. Persuis seul qu'il rapporte l'honneur de ses triomphes. Un sujet du Conservatoire a toujours plus d'avantage qu'un autre. La réputation de cette grande école, l'appui de ses professeurs, l'intérêt et le zèle de ses camarades, sont autant de moyens qui le soutiennent dans sa carrière.

M. Lavigne, dépourvu de ces ressources, n'en a que plus de mérite. Combien de difficultés n'a-t-il pas eu à vaincre! Mais seul, au milieu de tant d'obstacles, il a trouvé dans l'étude de son art et dans ses qualités personnelles, l'art de se concilier tous les suffrages.

M. Lavigne joint au mérite d'un talent distingué celui d'être allié à une famille respectable, qui occupe dans l'État des emplois honorables. M. le sénateur général de division, comte d'Embarère, est oncle de Mme Lavigne, et Mme Lavigne est fille elle-même d'un des premiers avocats de Tarbes, aujourd'hui avocat-général de première instance. Le jeune acteur de l'Opéra ne dément point le sang dont il est issu. Dans une carrière souvent périlleuse pour les jeunes gens, il a su conserver l'estime de ses parents; il se recommande autant par ses qualités personnelles que par ses talents.



GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE FRANÇAIS.

M[lle] MANTE,

ROLE D'ARMANDE (DANS LES FEMMES SAVANTES).

Comme au quinzième siècle on vit toute l'Angleterre partagée en deux camps rivaux, se livrer de sanglantes batailles, se frapper au cœur d'un poignard fratricide, et ce, la rose à la main, rose blanche ou rouge, mais toujours ensanglantée, rose d'Yorck et de Lancastre.... ainsi, naguère, on vit, moins dangereuse, mais presqu'aussi acharnée, la guerre de Paris contre Paris; dans cette guerre nationale, tout le monde fut soldat; petits et grands prirent les armes, jeunes et vieux se levèrent en masse.... L'âge et la faiblesse ne furent point une excuse : il ne s'agissait pas de braver les intempéries des saisons, de supporter des armes pesantes et de s'exposer à la mitraille ennemie.... Il suffisait aux champions d'avoir une voix pour siffler et des mains pour applaudir; car la grande question, dans ce nouveau tournois, était de défendre les couleurs de la beauté et du talent..... Deux lices étaient ouvertes, l'Odéon et le Théâtre-Français avaient été convertis en champs de bataille.... Ce n'étaient plus Yorck et Lancastre.... c'étaient Georges et Duchesnois!.... c'étaient Phèdre et Sémiramis!.... Qu'en advint-il? Chaque théâtre conserva sa reine, et l'affaire s'arrangea. Mais voici qu'une nouvelle question fut soulevée au théâtre Richelieu; elle avait la même cause; pour arriver au même but, on employa les mêmes moyens.... Cette fois, c'étaient mademoiselle Mars et mademoiselle Emilie Leverd. On ne put trancher cette difficulté aussi heureusement que la

première; il n'y avait qu'un trône, il fallait donc qu'une des deux rivales succombât; les journaux s'en mêlèrent, des paroles on en vint aux actions, on se battit long-tems, on se battrait peut-être encore sans le décret impérial qui, de Moscou, intervint dans la lutte, et renvoya les parties dos à dos, sans faculté de pourvoi ni appel. Force fut de respecter la sentence souveraine; donc la tempête s'arrêta, l'horizon s'éclaircit peu à peu, le calme se rétablit.

On était dans cet état d'heureuse tranquillité, lorsqu'un nouvel orage éclata sur le Théâtre-Français. On cria aux armes!.... Il y eut une hausse subite dans le prix des claqueurs, on les recrutait de toutes parts, on n'en trouvait plus.... Le combat promettait de devenir sanglant, et cette fois c'était encore la guerre des deux roses : mademoiselle Mars, dont le nom seul est le plus grand éloge, mademoiselle Mars, si belle, était encore l'étendard du premier parti, et le second, portait en triomphe une débutante jeune et jolie.... mademoiselle Mante !...

Long-tems l'intrigue lui avait fermé la porte de la Comédie-Française, mais grâce à l'appui de Talma, dont la protection pouvait lutter seule contre tous, elle fut admise à débuter, et parut au théâtre le 12 septembre 1822.

Au moment où la toile allait se lever, mademoiselle Mars qui se trouvait au foyer des acteurs, avant de sortir pour prendre place dans la salle, se retourna, et — Dans quoi débute-t-on? dit-elle. — Dans Célimène du Misanthrope, lui répondit Alceste, et dans l'Amour et la Raison. — Nous n'avons pas d'audace! dit notre grande actrice.... On va commencer, messieurs; allons la voir tomber.

Elle ne tomba pas!.... son début ne fut pas un succès, ce fut un triomphe..... La pièce finie, il fallut relever le rideau et présenter la débutante aux bravos forcenés des spectateurs. Mademoiselle Mars pâlit dans sa loge... elle commençait à craindre d'avoir mal prophétisé. Après quatorze débuts bien suivis, mademoiselle Mante fut reçue au théâtre; il y aurait eu injustice à la refuser en dépit de l'adoption du public.

La lutte une fois engagée, la cabale se chargea de la soutenir et de la prolonger. On cria, on écrivit...., on faillit se battre; mais pourtant il ne fallut pas de décret impérial pour trancher la question : mademoiselle Mars resta Célimène, mademoiselle Mante devint Céliante.

Outre Talma et son talent, on prête encore à mademoiselle Mante un puissant protecteur qui, si j'en crois la médisance, se serait fait lui-même

Galerie Théâtrale



Théâtre Français. **M.ELLE MANTE** Rôle d'Armande.

Quand sur une personne on prétend se regler
C'est par les beaux cotés qu'il lui faut ressembler

chef de claque pour repousser les attaques de l'armée Martiale; son nom, je pourrais bien vous le dire.... mais non :

C'est un méchant métier que celui de médire.

D'ailleurs, on doit toujours respect aux absens, aux morts surtout, et j'ai ouï dire qu'après avoir vécu dans les bras de Thalie, il était allé mourir dans ceux de Therpsicore.

Depuis long-temps la querelle entre mademoiselle Mars et mademoiselle Mante est terminée; mademoiselle Mars a su se placer au-dessus de tout; mais maintenant la paix du Théâtre-Français est inquiétée par la rivalité jalouse de mademoiselle Mante et de madame Rose Dupuis; le public les aime toutes deux, pourquoi donc ne s'aimeraient-elles pas?

Mademoiselle Mante a de l'exagération dans sa diction et dans son jeu; elle grasseye un peu, mais ce qui d'ordinaire est un défaut plaît beaucoup en elle quand elle joue les comédies de M. Alexandre de Longpré; mademoiselle Mante est très-belle avec la poudre et les paniers; elle est pleine d'esprit et de caustique dans madame de Tencin de l'Alibi, dans la Maréchale des Trois Chapeaux; elle joue encore fort bien dans le Manteau, la Suite d'un Bal Masqué et autres pièces du même genre; mais elle nous avait donné lieu de plus espérer. Quand nous aurons perdu mademoiselle Mars, je doute que mademoiselle Mante nous la rappelle, après avoir voulu la faire oublier.

Mademoiselle Mante est très-bien à la scène, mais elle est beaucoup mieux encore à la ville, où sa fraîcheur, la blancheur de sa peau, et le gracieux de sa physionomie font oublier son embonpoint un peu trop fort.

Sa grâce et son esprit lui ont fait des admirateurs nombreux; je sais aussi certains beaux yeux qui lui ont fait une foule d'adorateurs; je sais aussi certains vers en son honneur que l'on m'a donnés comme authentiques; je vais vous en faire part, mais sans aucune garantie; tout l'esprit de ce quatrain consiste dans un jeu de mots assez misérable avec le nom de la charmante actrice qu'il célèbre. Lisez et jugez :

A ton char, Mante,
Rose et charmante,
Joyeux amours
Seront toujours !....



THÉATRE FRANÇAIS.

MLLE MARS,

ROLE DE BETTY (JEUNESSE DE HENRI V, *Com. de M. Duval*).

Une des pièces qu'on joue le plus souvent parce qu'elle attire toujours la foule, c'est la *Jeunesse de Henri V;* ouvrage plein de situations comiques, étincelant de traits d'esprit, et qui aurait suffi pour faire la fortune littéraire de son auteur, si elle n'était assurée par tant de productions originales et variées.

Mademoiselle Mars joue dans cette pièce le rôle de *Betty* avec une simplicité, une grâce, un naturel, une candeur, qui enlèvent tous les suffrages. Cette séduisante actrice, l'élève d'elle-même, offre une réunion rare des qualités les

plus exquises Figure ravissante, son de voix pénétrant, air touchant de timidité, gaucherie pleine de charmes, naïveté spirituelle, ton décent et noble, joint à l'enfantillage le plus aimable; tout concourt à en faire la plus délicieuse actrice qui ait jamais occupé cet emploi. On doute que mademoiselle Gaussin, si vantée, ait pu porter aussi loin le talent de plaire sans effort; de parler par un sourire; de tenir, pour ainsi dire, dans un enchantement perpétuel, l'âme, les yeux, les oreilles du spectateur. Chaque mot de mademoiselle Mars va se faire entendre au cœur; chaque mouvement décèle une grâce; chaque geste est une pensée ou fine, ou tendre, ou piquante. Elle boude, elle rit, elle pleure, elle s'apaise; et l'on boude, on rit, on pleure, on s'apaise avec elle. Il est des actrices auxquelles la nature a déterminé les bornes de leur talent, et qui, hors de quelques rôles qu'elles se sont appropriés par un jeu savant ou heureux, semblent remplir machinalement le reste de leur emploi; mais dans tous les rôles et sous toutes les formes, mademoiselle Mars devient nouvelle pour nous séduire. On a vu l'ingénue et simple *Angélique* quitter tout d'un coup ses grâces enfantines et sa timidité novice, pour faire applaudir les grands airs et le manége artificieux de la coquette *Julie;* et l'on s'est demandé ce qu'était devenue cette innocente dont, la veille encore, les manières empruntées et l'intéressante gaucherie divertissaient tant le spectateur. On s'étonnait qu'une métamorphose si prompte et si extraordinaire n'eût presque rien coûté à l'enchanteresse qui l'avait opérée, et que de toutes les habitudes contractées sous sa première forme, il ne lui fût rien resté, à l'exception du charme inséparable de sa personne.

Pour en revenir au personnage de *Betty*, dans lequel elle est représentée, il est généralement convenu que c'est un de ceux où elle a le plus déployé de ressources, où elle a le plus inventé d'effets. Et que de difficultés à vaincre! que d'écueils à éviter! Il lui fallait être à la fois la fille d'un lord et la nièce d'un cabaretier; être familière sans bassesse et noble sans singularité: il fallait qu'en aimant un musicien, son cœur pressentît qu'il se donnait à un homme digne d'elle. Combien de nuances délicates à saisir pour déterminer le ton convenable entre un marin grossier à qui elle doit son existence, et d'illustres fous qui trouvent la jeunesse et la beauté sous la sauve-garde d'un maître de taverne! Comme cette Betty, si élevée par sa naissance et si abaissée par le sort, sait se tenir dans la juste mesure et annoncer celle qui ne sera point déplacée dans le haut rang où elle va bientôt monter! Comme ses leçons à son oncle sont tempérées par de douces caresses! Comme ses petits dépits avec son chanteur italien nous égaient sans blesser notre goût! Mais surtout quel effroi naïf et divertissant, en apprenant que le matelot Jak... est un voleur qui a escamoté la montre du prince! Tout le monde se souvient encore de cette figure effarée; de ces

Galerie Théâtrale



[illegible] — Déposé à la Bibliothèque Royale — Gravé par Godefroy, terminé par [illegible]

Théâtre Français — M.lle MARS. — Rôle de Betty (J.nesse de Henry V.)

« C'est singulier quand on voit quelquefois des personnes qui font plaisir on voudrait les voir toujours »

Se trouve à Paris, chez Rolland, Place des Victoires
et chez [illegible] Rue des Fossés Montmartre [illegible]

regards mêlés d'étonnement, de crainte et de compassion; de ce ton si plaisamment touchant dont elle l'engageait à changer de conduite avant de lui ouvrir la fenêtre pour se sauver; du désordre de ses esprits à l'arrivée de son oncle; de sa démarche lente et égarée; de cette voix éteinte qui articulait à peine : *au voleur! au voleur!* et des éclats de rire et des applaudissements universels dont cette scène est toujours terminée. Heureux l'auteur qui sait créer de pareilles situations et qui peut trouver de pareils acteurs pour les rendre.

Quand on célèbre les qualités de mademoiselle Mars, on ne craint pas d'être seul de son avis. L'enthousiasme du public ne s'est jamais ralenti pour elle, et elle a le bonheur d'être du petit nombre de ceux dont les talents ne font pas un seul incrédule.

On la proposerait pour modèle aux jeunes personnes qui se destinent au théâtre pour occuper son emploi : mais comment imiter la perfection qui n'est point étudiée, et emprunter des grâces dont le plus grand charme est de n'être point empruntées? Remercions-en sa jeune figure et sa jeune voix, mademoiselle Mars ne quittera de longtemps la première carrière dans laquelle elle a obtenu de si brillants succès. Elle le doit à sa gloire et à nos plaisirs; et renoncer à une aussi belle portion de ses richesses théâtrales, c'est nous priver de la moitié d'elle-même et se ravir une de ses couronnes.

Mademoiselle Mars encore enfant, jouait à Versailles, en 1791, les petits rôles qui étaient en harmonie avec son jeune âge, je citerai celui du *Plaisir* qu'elle remplit dans un divertissement qu'on y donna cette année, qui a pour titre les *Étrennes*, et qui fut imprimé.

Mademoiselle Mars débuta à la Comédie-Française en l'an VI (1798), c'est-à-dire qu'elle y fut appelée par les comédiens qui s'étaient réunis au théâtre Feydeau; mais elle fut comprise dans la réunion qui s'opéra le 11 prairial an VII (1799), et elle en fit partie, depuis ce moment.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-CINQUIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

MARTIN,

DANS LE MARI DE CIRCONSTANCE.

Monsieur Martin est l'un des plus célèbres, des plus étonnans virtuoses de l'Ecole Française. Après trente ans d'exercices continus, sur nos théâtres lyriques, il conserve encore aujourd'hui toute la vigueur et l'éclat de la jeunesse. Il est né à Autun, en 1770.

Son oncle s'était à cette époque, acquis une assez grande célébrité par ses talens pour le dessin et la beauté de ses vernis; c'est de lui que Voltaire a dit :

> Et ces cabinets, où Martin
> A surpassé l'art de la Chine.

Ce fut lui aussi qui se chargea de l'éducation de l'artiste habile, dont nous traçons la notice; il n'épargna rien pour l'initier dans tous les secrets des arts les plus agréables. Le jeune Martin s'appliqua également à la peinture, à la danse, à la musique; mais il est un genre de talent auquel la nature nous appelle d'une manière plus spéciale. On reconnut bientôt que c'était à la musique qu'elle avait destiné le jeune élève. Sa voix était admirable, et sa main semblait faite pour animer les cordes du violon.

Dès ses premières années, il chanta les *Soprano* dans les concerts particuliers. Son organe paraissait formé pour enfanter des merveilles; mais il vient un tems où la nature semble changer nos dispositions, cette voix si pure, si fraîche, ce timbre argentin qui rendait des sons si brillans, s'obscurcit. Le jeune Martin sembla perdu pour la musique vocale, mais il lui restait la musique instrumentale, il s'appliqua avec une ardeur nouvelle, à se perfectionner sur le violon. Il acquit une si grande habileté, qu'il n'hésita point à se présenter pour l'orchestre de l'Opéra; mais ce n'est pas toujours aux grands talens qu'il appartient de réussir. La médiocrité ne donne d'inquiétudes à personne, et quand elle est soutenue d'un peu de savoir faire, ses succès ne sont jamais douteux. M. Martin ne fut donc point reçu.

Heureusement cette belle voix si long-tems éclipsée, reprit tout son éclat et ouvrit au jeune virtuose une nouvelle carrière.

Tous ceux qui l'entendaient ne doutaient pas qu'il ne dût faire un jour l'ornement de la Scène Française, et l'on s'applaudissait de voir un Bourguignon disputer la palme du goût, de la grâce et de la méthode, aux plus illustres sujets de l'Italie.

M. Martin se présenta à l'Opéra comme chanteur. On l'avait refusé pour l'orchestre, on le refusa pour le théâtre. On trouva que sa poitrine n'avait pas assez *de creux*, (suivant l'argot des coulisses) jugement très-creux lui-même, et qui montrait assez la crainte qu'on avait de recevoir un sujet devant lequel le talent des autres courait risque de pâlir.

Il est vrai qu'à cette époque, l'Opéra était livré tout entier à ce système de musique assourdissante, à cette tempête de chant et d'instrumens contre laquelle la raison et le goût n'ont cessé de faire d'inutiles réclamations. On voulait des voix de lutrin, des poitrines de stentor, qui fatigassent les voûtes de la salle et portassent l'ébranlement dans les oreilles dures et réfractaires des Parisiens; système faux qui n'a plus de partisans et de défenseurs que parmi les gens que l'habitude et la routine tiennent encore enchaînés sous leur empire gothique.

Il est probable que l'Académie Royale de Musique, en refusant de recevoir dans son sein, l'élégant et harmonieux chanteur qui se présentait, le servit mieux qu'elle ne voulait. En 1789, MONSIEUR frère du Roi, aujourd'hui Roi lui-même, forma le projet de naturaliser en France la musique italienne. On appela d'Italie, les sujets les plus renommés, on leur donna la Salle des Tuileries, et on leur adjoignit une troupe d'acteurs français, qui devaient jouer sur de la musique italienne, des Opéra composés

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direct.on de la Librairie

(Théâtre de l'Opéra-comique.) **M. MARTIN.** (dans le Mari de Circonstance.)

Ah! je le savais bien, Villageoise obscure,
que je vous ferais rentrer dans le devoir et le respect!

dans leur langue naturelle. Ce théâtre s'ouvrit au mois de janvier, sous la protection et le nom de Monsieur ; mais il fallait trouver des sujets capables de soutenir la comparaison avec les virtuoses italiens. On jeta les yeux sur le jeune Martin, et il accepta un engagement.

La troupe française, débuta par *le Marquis de Tulipano*, pièce parodiée sur la musique du célébre Paësiello. M. Martin avait vingt ans, il était dans toute la fleur et tout l'éclat de son talent. Son auditoire fut ravi de l'entendre ; c'était le goût, la méthode, la grâce du chant italien. On répétait dans tous les concerts, les airs brillans : *Je croyais Isabelle pauvre d'atours ; je le jure à toute la terre.*

M. Martin s'était chargé de l'emploi des jeunes amoureux ; on crut d'abord que la nature toujours un peu avare, en lui dispensant tous les dons qui font un chanteur excellent, lui avait refusé ceux qui font un habile comédien. Il ne tarda pas à appeler de ce jugement, il ne lui manquait que l'occasion de développer tous ses moyens. Les vicissitudes du théâtre de Monsieur les lui fournirent bientôt.

Tout le monde sait qu'au mois d'octobre 1789, le Roi arraché de son palais de Versaille, fut obligé de venir habiter le château des Tuileries. Les Comédiens de Monsieur furent alors réduits à chercher un azile, et se réfugièrent à la Foire, séjour bien peu digne des Muses d'Italie. M. Martin partagea toutes les tribulations de ses camarades. Enfin le Théâtre Feydeau et l'Opéra-Comique, battus l'un et l'autre par les orages de la révolution, songèrent à se réunir. Il fallut du tems pour concilier tous les sentimens, tous les intérêts, toutes les prétentions ; la nécessité arbitre impérieuse, de tous les différens, applanit les obstacles, et le sort des deux théâtres fut décidé lorsque l'on annonça que Martin et Elleviou avaient consenti à signer le traité d'alliance. Dès lors ils devinrent comme les colonnes du théâtre. Les auteurs ambitionnèrent l'avantage de les avoir pour interprètes, le public rechercha avec empressement l'occasion de les entendre. Jamais deux acteurs ne furent plus intimement unis et plus également applaudis. Toute pièce où ils jouaient était sûre du succès. Le public cessait d'accourir, quand il ne se promettait pas le plaisir de les entendre. Ce furent eux qui firent le succès *d'une Aventure de Sainte-Foix*, quoique la musique de Tarchi fut plus recherchée que chantante.

On vit M. Martin briller successivement dans *l'Oncle et le Valet*, les *Confidences, une Folie, Gulistan, l'Habit du Chevalier de Grammont, Koulouf, Picaros et Diego, l'Irato, le Mari de Circonstance, le Concert Interrompu, etc.* Cette dernière pièce offrit une particularité qui surprit

agréablement l'auditoire. On vit à la première représentation, mademoiselle Pingenet ainée déployer au piano un talent remarquable, Martin l'accompagner sur le violon avec toute la facilité et l'élégance de l'artiste le plus habile, et Chenard faire sa partie sur la basse, avec une sureté d'exécution, une délicatesse de faire, qui l'auraient placé parmi les professeurs.

On doit remarquer que dans toutes ces pièces, les caractères des personnages, sont d'un genre différent, ce qui exige une souplesse et une variété de talens qu'on ne rencontre point dans un acteur ordinaire. M. Martin a su se créer une manière à lui, qui imprime à tous ses rôles, un ton d'originalité qu'un autre essaierait vainement d'imiter.

Ce qui le distingue particulièrement comme chanteur, c'est une voix de tenor des plus pures et des plus étendues, une adresse admirable à monter des sons les plus graves aux sons les plus élevés, à faire tous les passages imaginables, avec une facilité, une élégance, un éclat qui surprend tous ceux qui l'entendent; talent rare et dont il abuse quelquefois.

M. Martin connaît la composition, qu'il a étudiée sous Candeille. La muse lyrique lui doit plusieurs romances agréables, un Opéra-Comique : *les Oiseaux de Mer*, joué au Théâtre-Feydeau en 1796.

Les amateurs n'apprendront pas sans regret, que M. Martin se dispose à quitter le théâtre et à jouir dans la retraite, d'un repos acquis par trente ans de travaux et de succès.



GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

MLLE MASSY,

ROLE DE ROSE D'AMOUR (DANS LE PETIT CHAPERON ROUGE).

Comme jadis Marius pleurant sur les ruines de Carthage, j'aperçus un jour Martin en contemplation devant les ruines du théâtre Feydeau, le chapeau respectueusement à la main, les yeux humides de pleurs; il adressait un dernier adieu à ce théâtre de tant de gloire. A cette heure, on voyait encore, de la place de la Bourse, des traces de loges démolies, on voyait encore deux grands murs nus et décrépis; et puis en bas on voyait des monceaux de pierres, et tout cela c'était le théâtre Feydeau, si harmonieux autrefois, si chéri du public, ce théâtre qui avait, après les horreurs de la révolution, donné l'hospitalité à la comédie française émigrée, qui depuis avait servi de rendez-vous à tous les dilettanti de la capitale, et qui naguère encore était trop étroit pour la foule amoureuse des nombreux talens réunis dans son sein; ce théâtre des Saint-Aubin, des Gavaudan, des Elleviou, des Martin !..

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles !..

De tous ces talens bien aimés, de ces milliers de spectateurs, de ces bravos sans cesse renaissans, de ces voix mélodieuses, de ce théâtre orgueilleux, que restait-il donc ? Deux murs debout et quelques pierres d'un côté, de l'autre Martin en cheveux blancs, le pied posé sur le chapiteau d'une colonne renversée : en tout, deux souvenirs.

Et ces deux grands débris se consolaient entr' eux !..

Peut-être dans sa rêverie, Martin ressuscitait-il le siècle d'or de l'Opéra-Comique, peut-être revoyait-il ces jours de triomphe toujours présens à sa pensée, ces jours à lui !.. S'il en était ainsi, quel dut être son désenchantement au réveil, combien l'illusion évanouie lui dut être douloureuse, quand il se retrouva seul face-à-face avec des ruines, quand il aperçut à sa gauche, quand il entendit surtout gémir plutôt que chanter, cette troupe nomade qui tour-à-tour, avec un malheur égal, avait été dresser ses tentes près la rue Ventadour, puis encore sur la place de la Bourse, et qui toujours avait eu le courage d'afficher son nom à la porte... Opéra-Comique, en lettres d'or !.. Sans doute, il refusa d'y croire, ou s'il y crut, il se mit à crier au sacrilège !.. Renverser le temple sans avoir brisé l'idole, transplanter le dieu d'autel en autel, et le ramener mourir près de son berceau !.. Un autre eût pleuré sur Solime détruite, un autre se fût arraché les cheveux, et tordu les bras de désespoir.... Martin fit plus, il eut le courage de chanter; il se rappela les accens magiques de sa voix, et il dit à Paris : Silence, je vais chanter... Et Paris accourut, puis fit silence, avide qu'il était d'entendre... Car lui aussi n'avait rien oublié. Martin chanta et tout le monde applaudit... Mais hélas, c'était un adieu, c'était le chant du départ, le chant du cygne. Après quelques trop courtes modulations, Martin rentra en lui-même, et se dit pour la seconde fois : Il faut songer à faire la retraite. Il fit donc de nouveaux apprêts de départ, mais cette fois, il prit en pitié les plaisirs de la capitale, il jeta un dernier regard de commisération sur le personnel du théâtre de la Bourse; d'un coup-d'œil il vit et comprit tous ses besoins. Que pouvait-il pour son théâtre bien aimé.... S'il avait pu se ressusciter !..

Mais hélas, le Phénix est mort,
Et ne renaît plus de sa cendre.

Il dit cela tout bas, et soupira; son heure était venue, sa mort dramatique l'attendait à la porte, il se résigna; mais du moins, il ne voulut pas mourir intestat; il avait à cœur de pouvoir léguer au théâtre tout ce qu'il lui enlevait en partant... Il fit de son mieux; après avoir donné une dernière poignée de main à Ponchard, et un encouragement au jeune Thénard, après avoir salué madame Casimir, il s'avança sur la scène pour la dernière fois; mais alors il n'était pas seul; Frontin présentait à son nombreux auditoire une jeune et jolie Babet aux cheveux blonds, aux yeux bleus... Je

Galerie Théâtrale.



A. Lacauchie — Eau forte par Conche — Terminé par Chartier

Opéra Comique. — **Melle MASSY.** — Rôle de Rose d'amour (Chaperon rouge)

Dansez, dansez jeunes compagnes
Dansez la ronde des montagnes

vous la lègue, sembla-t-il dire... Et dès qu'on eut entendu la voix fraîche de cette charmante fille, on applaudit, non plus seulement en faveur du parrain ni en faveur des beaux yeux, mais aussi en faveur du talent; on s'empressa d'accepter le legs purement et simplement, sans songer même au bien heureux bénéfice d'inventaire.

Ce fut le 6 octobre 1832 que Martin fit hommage au public parisien de mademoiselle Élisa Giacomasci ou Massy. Le protecteur dut s'estimer bien payé par l'accueil bienveillant et si mérité que l'on fit à sa jeune débutante. Depuis cette époque, les encouragemens et la faveur ne lui ont pas manqué; elle aussi, n'a pas manqué à ses promesses. Après ses débuts dans Élise des Voitures Versées, et Rose d'Amour du Chaperon, qu'elle joua avec tant de grâce et de gentillesse, elle fut chargée de la création de plusieurs rôles; Agathe dans la Médecine sans médecin, Nicette dans le Pré aux Clercs, Nice dans Ludovic et Jeannie dans la Prison d'Edinbourg, furent autant de triomphes pour elle. Qu'elle chante ou qu'elle joue, qu'on la voie ou qu'on l'entende, mademoiselle Massy est toujours charmante; elle est simple et naturelle; on remarque surtout en elle certain petit mouvement de tête sans affectation qui lui sied à merveille.

Maintenant, jetons un coup-d'œil sur les premières années de sa vie; et d'abord je vous dirai que mademoiselle Massy est née à Paris. Souvent nous nous sommes plaints que la capitale fût obligée d'emprunter presque tous les talens à la province; nous voyons avec plaisir que ce n'est pas une règle sans exception; ici l'exception est heureuse. Dès son jeune âge mademoiselle Massy montra beaucoup de goût pour la musique; à douze ans, elle devint élève externe de M. Choron; ses excellentes leçons lui furent très-profitables, et le succès de l'élève est aujourd'hui un succès pour le maître. A peine au bout de deux années d'études, elle fut admise à concourir avec treize autres jeunes personnes presque toutes plus âgées qu'elle; sur ces quatorze appellées, il devait y avoir deux élues pour remplir deux places vacantes au pensionnat du gouvernement. Mademoiselle Massy réunit les voix du jury composé d'artistes distingués, et notamment de notre grand maître Rossini dont le suffrage lui fut un grand honneur; préférée à ses rivales, elle obtint seule le prix. Que d'avenir on pouvait déjà deviner dans l'enfance de ce talent!

Mademoiselle Massy était depuis peu au pensionnat lorsqu'éclata la révolution de juillet 1830; ce grand orage eut un écho jusque dans l'école de

musique et donna naissance à beaucoup de changemens, par suite desquels les parens de mademoiselle Massy la retirèrent dans leur sein, et lui firent continuer en particulier les études qu'elle avait commencées sous de favorables auspices. M. Boulanger Kunzé fut chargé de développer ses heureuses dispositions, et de continuer les bonnes leçons qu'elle avait déjà reçues; elle fit de très rapides progrès dans le chant, et se perfectionna si promptement, qu'elle-même se trouva en état de donner les leçons qu'elle venait de recevoir. Depuis un an et demi, elle professait le chant sans songer à embrasser la carrière théâtrale; un jour, dans un concert donné par M. Boulanger, elle obtint un grand succès, et fut remarquée par M. Pacini, beau-père de Martin. L'Opéra-Comique était alors aux abois; il demandait une jeune première au Conservatoire, à tous les échos il demandait une voix harmonieuse, un rossignol à tous les buissons; Martin, instruit par son beau-père, écrit aux parens de mademoiselle Massy, il examine la jeune personne, lui reconnaît les meilleures dispositions, et mandataire officiel des désirs du public, et des besoins du théâtre, il l'engage à débuter. Mademoiselle Massy hésite, elle sent une espèce d'aversion pour le théâtre, elle demande le tems de réfléchir. Notre bon génie l'inspira sans doute, car, vaincue enfin par les conseils de son maître et de ses parens, elle se décida à un sacrifice dont sans doute elle se réjouit beaucoup aujourd'hui. M. Boulanger venait de partir en voyage, Martin s'empressa de le substituer pour faire apprendre à mademoiselle Massy son rôle de début, et comme nous l'avons déjà vu, il la présenta lui-même au public en bouquet d'adieu le 6 octobre 1832. Depuis ce tems, les progrès toujours croissans de mademoiselle Massy lui ont mérité et obtenu l'honneur d'être sociétaire du théâtre au bout de six mois; mademoiselle Massy conserve beaucoup de reconnaissance pour M. Boulanger, son véritable maître et pour Martin dont les conseils l'ont décidée, dont les leçons l'ont perfectionnée; et nous aussi nous remerçions Martin, il nous a fait un véritable cadeau.

Pour compléter l'éloge de mademoiselle Massy, pour prolonger l'espérance des dilettanti, je n'ai qu'un mot à ajouter, mademoiselle Massy est née le 18 décembre 1815... Elle n'a pas dix-huit ans !!....



THÉATRE FRANÇAIS

MATAMORE.

Sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. La gloire de *Matamore* n'égale pas tout à fait celle d'Homère, mais il a du moins cette conformité avec le prince des poëtes grecs, que l'on ignore le lieu de sa naissance, l'époque de sa mort et le nom de sa famille. Tant la gloire humaine est fragile et périssable !

Tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui, c'est qu'à l'époque où notre théâtre conservait encore quelques restes de son antique barbarie, un comédien de l'hôtel de Bourgogne parvint, sous le nom de *Matamore*, à se faire une haute réputation[1].

C'était un de ces héros à long sabre et à grandes moustaches; un de ces

(1) Le théâtre du Marais avait aussi le sien; c'était un personnage obligé.

pourfenderus de géans qui, d'un regard, se vantent d'exterminer une armée tout entière. Le poëte Scarron lui consacra sa plume ; nous avons de ce poëte une foule de vers burlesques sur les prouesses extraordinaires et les hauts faits de l'incomparable *Matamore*. Il composa même à sa gloire une comédie en un acte, *les Boutades du Capitan Matamore*, dont tous les vers sont sur la seule rime *ment*, pour indiquer sans doute que tous les prétendus exploits du Capitan n'étaient que des forfanteries et des mensonges.

Voici de quelle manière il le fait parler (*Matamore attend sa maîtresse, il est à la porte de sa maison*) :

J'ai de l'amour infiniment
Pour un bel œil qui puissamment
Me trouble impérieusement.
Il demeure en ce logement,
Marchons-y délicatement :
Holà, qu'on m'ouvre incessamment.
Sinon, parbleu, robustement,
J'écraserai le bâtiment.

On ouvre. La belle Angélique se présente, écoute avec bonté la supplique de Matamore, et paraît disposée à se rendre à ses vœux ; mais elle a deux amants ; et son père dont elle attend les ordres, n'a point encore fixé son choix. Le bouillant Matamore se met à la poursuite de ses rivaux, les atteint, d'un regard les abat à ses pieds, et leur dit :

Allons, pour votre châtiment,
Tous deux alternativement,
Approchez-vous cagnardement
Et baisez-moi le fonde. . . .
Sinon, religieusement
Et fort dévotieusement,
Réclamez le ciel saintement
Et faites votre testament.

Les vaincus tremblants et soumis, à force de prières et de larmes, obtiennent de ne pas baiser, et Matamore emmène, à leur barbe, la belle et complaisante Dulcinée.

Qui croirait que le génie du grand Corneille s'est abaissé jusqu'à célébrer les vaines fanfaronnades de *Matamore*, et qu'il n'a pas dédaigné d'en faire le personnage d'une de ses comédies ? Dans l'*Illusion comique*, il introduit un Capitan gascon, amoureux d'Isabelle, et menaçant, comme celui de Scarron, de réduire en poudre tout ce qui s'oppose à ses feux ; mais les vers de Scarron

Galerie Théatrale



Depose a la Direction G.ale de l'Imprimerie et de la Librairie

Hôtel de Bourgogne. LE CAPITAN MATAMORE. Année 1637

Ce Capitan plein de boutades
Estalant en rodomontades
Sa grand valeur aux assistans,
A tant d'Artifice et de Grace
Qu'il vous fait en la moindre farce
Rire et trembler en même tems

sont ceux d'un saltimbanque, ceux de Corneille annoncent déjà l'auteur du *Menteur* et du *Cid*. La première scène entre Matamore et son valet porte un caractère de plaisanterie fine et ingénieuse, qu'on ne connaissait guère à cette époque.

CLINDOR.

Quoi ! monsieur, vous rêvez ! et cette âme hautaine,
Après tant de beaux faits, semble être encore en peine !
N'êtes-vous donc pas las d'abattre des guerriers,
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers ?

MATAMORE.

Il est vrai que je rêve et ne saurais résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand Sophi de Perse, ou bien du grand Mogol.

CLINDOR.

Eh ! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor !
Qu'ajouterait leur chute à votre renommée ?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée ?

MATAMORE.

Mon armée ! ah, poltron ! ah, traître ! pour leur mort
Crois-tu donc que ce bras ne soit pas assez fort ?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons et gagne des batailles.
La foudre est mon canon, les destins mes soldats,
Je couche d'un revers mille ennemis à bas ;
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée,
Et tu m'oses parler cependant d'une armée !

Comme toute gloire est périssable, celle de *Matamore* a subi le sort commun, et s'est éteinte vers le milieu du dernier siècle. On se lassa bientôt d'un personnage faux et outré, dont le langage hyperbolique n'avait rien de plaisant, et l'on comprit que plus un caractère s'éloigne de la nature, moins il est comique.

Le rôle de Matamore n'est point une création de nos siècles modernes. On en trouve le modèle dans Plaute qui l'avait emprunté des Grecs. Son *Soldat fanfaron* (*Miles gloriosus*) est un véritable Capitan. Dès la première scène, il fait des excuses à son épée de l'avoir laissée depuis deux jours dans le fourreau, sans lui donner seulement le plaisir de hacher en morceaux quelques centaines d'ennemis. Il recommande à son valet de tenir ses armes brillantes, afin que de leur seul éclat elles mettent en fuite tous les héros de la Grèce. Il

vante ses exploits avec une forfanterie fort risible, et son valet goguenard en exagère encore le récit pour le rendre plus ridicule. Le ton général de la pièce est d'un comique gai et spirituel. A la fin ce foudre de guerre, la terreur de l'Attique, est berné par une jeune fille et un esclave.

Le *Miles gloriosus* de Plaute a été traduit par un de nos anciens poëtes nommé Maréchal, et joué en 1740 sous le titre du *Véritable fanfaron.* Mais longtemps auparavant, Jean-Antoine de Baïf s'était emparé de ce sujet et l'avait fait représenter à l'hôtel de Guise, en 1567, sous le nom du *Faux Brave* ou de *Taille-Bras.* Charles IX et Marie de Médicis assistèrent à ce spectacle et en parurent très-satisfaits. Ce n'était encore qu'une copie du *Miles gloriosus* de Plaute ; mais l'auteur, pour faire sa cour, y avait entremêlé des chants à la louange de la reine mère, du roi, de ses frères et de Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV. Il est probable que ces chants contribuèrent beaucoup au succès de l'ouvrage, et furent plus utiles à la fortune du poëte, que la pièce ne servit à sa gloire.

On conserve du *Matamore français* un portrait gravé par Rousselet, d'après le dessin de Grégoire Huret, avec six vers, que nous ne rapporterions pas, s'ils n'étaient l'unique monument qui nous reste de ce célèbre personnage.

Ce Capitan plein de boutades,
Estalant en rodomontades
Sa grand'valeur aux assistans,
A tant d'artifice et de grâce,
Qu'il nous fait en la moindre farce
Rire et trembler en même temps.



GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Mme MENJAUD,

ROLE D'ÉDOUARD (DANS LES ENFANS D'ÉDOUARD).

Née à Paris, mademoiselle Devin se destina dès son enfance à la carrière dramatique; elle avait pour cet art, je ne dirai pas des dispositions, mais une vocation toute surnaturelle; aussi entra-t-elle de bonne heure au Conservatoire pour faire les études nécessaires et se préparer la voie qui devait la conduire au Théâtre-Français; elle débuta sous d'heureux auspices, car Fleury qui tenait alors le sceptre de la comédie, Fleury l'héritier de Molé, fut son professeur de déclamation, puis elle quitta Paris et fut de province en province, s'essayer sur les théâtres secondaires, avant de se hasarder sur la grande scène de la capitale. Entr'autres villes, Rouen et Nantes applaudirent à ses débuts et encouragèrent son jeune talent; enfin, en juillet 1815, mademoiselle Devin parut sur le Théâtre-Français dans la Femme Jalouse et les Deux Frères; très-favorablement accueillie par le public, elle fut cependant obligée de céder le pas aux autorités régnantes et de se retirer modestement à l'écart. Mademoiselle Mars, l'inimitable Mars, brillait de tout son éclat; au-dessous d'elle siégeaient mademoiselle Volnais et mademoiselle Bourgoin... mademoiselle Bourgoin si jolie, dont nous ne pouvons plus parler qu'avec douleur, mademoiselle Bourgoin qui ne vit plus que dans notre souvenir, et de ce tems-là, c'étaient de bien redoutables rivales que mesdames Mars, Bourgoin et Volnais; aussi mademoiselle Devin fut éclipsée; elle avait de la grâce, du talent, de la jeunesse, toutes les qualités propres à son emploi, mais cela ne suffisait

pas, il arrive presque toujours que l'on hérite des rôles de jeune première lorsqu'on n'est plus d'âge à les remplir, et bien souvent, on peut découvrir des rides sous le fard de l'ingénue. Mademoiselle Devin ne fut pas réduite à un aussi cruel noviciat, il ne lui fallut pas attendre de ses cheveux blancs un brevet de jeune fille, elle ne l'aurait pas encore mérité, elle l'obtint de la justice et sut fixer l'attention des spectateurs; en dépit de la prévention et du droit d'aînesse, elle fixa aussi l'attention d'un jeune premier du Théâtre-Français, il en résulta mariage et changement de nom pour mademoiselle Devin que nous appelons aujourd'hui madame Menjaud.

Il ne manque à madame Menjaud que le nez de madame Paradol pour être une fort jolie femme, elle a le haut de la figure superbe, remarquable, le front et les yeux de mademoiselle George; — comme actrice elle est remarquable par une grande intelligence de la scène, elle a de la grâce et du naturel, souvent de la vigueur et de l'âme. Les ouvrages où son talent a le plus brillé, sont: le Cid d'Andalousie, le Czar Demétrius de M. Léon Halevy, où elle remplissait pour la première fois un rôle de mère, tout-à-fait étranger à son emploi et à son âge, elle y eut des momens très-pathétiques; nous devons encore rappeler à son honneur les rôles qu'elle joua dans Fiesque, la Conspiration de Cellamare, Louis XI et les Enfans d'Edouard; mais un des plus beaux succès de madame Menjaud fut celui qu'elle obtint en 1826 dans Bajazet; l'indisposition d'un chef d'emploi lui permit de jouer subitement le rôle d'Atalide qui lui mérita de nombreux applaudissemens. Madame Menjaud n'est pas moins bien placée dans la comédie que dans le drame ou la tragédie: citer la Fausse Agnès, la Petite Ville et les Marionnettes, c'est le plus grand éloge qu'on puisse lui faire.

Madame Menjaud est non-seulement artiste par elle-même, elle l'est encore par sa sœur, madame Grevedon du Gymnase, femme du célèbre dessinateur; et par son mari, M. Menjaud qui occupe une des premières places au Théâtre-Français. — Cette charmante actrice que nous aimons toujours à voir, nous prive depuis trop long-tems de ce plaisir par une maladie nerveuse qui l'éloigne du théâtre; elle devait jouer dans la comédie nouvelle de M. Scribe, Bertrand et Raton, elle a été obligée d'abandonner son rôle qu'elle a confié à mademoiselle Alexandrine Noblet. Nous pouvons espérer revoir bientôt madame Menjaud, plus fraîche et mieux portante que jamais, reprendre sa place au théâtre; c'est une espérance que nous partageons avec les vrais connaisseurs, avec les admirateurs de son talent.

Galerie Théâtrale.



Théâtre Français. Mme MINJAUD. rôle d'Edouard.

Enfans d'Edouard.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise
Vers cette femme en deuil sur une pierre assise
C'était ma mère

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-QUATRIÈME.

ANCIEN THÉATRE ITALIEN.

MEZZETIN.

C'est un des plus célèbres acteurs de l'ancien Théâtre Italien. Son véritable nom était *Angelo Constantini*. Il naquit à Vérone vers 1663 ou 64. Sa vie fut une suite d'aventures bisarres et singulières. Il entra de fort bonne heure dans la carrière théâtrale, et s'y distingua dans l'emploi d'Arlequin. Il avait l'esprit vif, le cœur ardent, une grande confiance et beaucoup d'ambition. En 1682, il vint à Paris et débuta dans les rôles du célèbre Dominique Biancolelli, qu'il prétendait doubler. Il eut en effet beaucoup de succès; mais Dominique qui régnait depuis long-temps sur la scène, ne voulait point partager son trône. Angelo se vit donc réduit à se créer un empire séparé. La faveur dont le public l'honorait lui assurait un règne heureux. Il imagina un caractère mixte entre les aventuriers et les valets, et le produisit sous le nom de *Mezzetin*. Le public applaudit à son avènement, et, dès ce moment, il acquit une célébrité qu'il conserva toute sa vie. La pièce qui lui fit le plus de réputation, fut celle d'*Arlequin Protée*, comédie en trois actes, jouée en 1683 : c'est une espèce de parodie de la Bérénice de Racine, et l'un des plus anciens ouvrages de ce genre. Il était difficile de mettre dans un rôle plus de gaieté, de plaisanterie, de variété. Charmé de son nouvel empire, Mezzetin attendit paisiblement que la fortune lui en offrît un autre; elle ne tarda pas à répondre à ses vœux. Domi-

nique étant mort, on ne trouva personne de plus digne de lui succéder qu'*Angelo Constantini*. Son inauguration eut lieu dans un prologue composé à dessein, où il reçut des mains de Colombine le sceptre et le diadême, c'est-à-dire, la batte et le masque d'Arlequin. Mais le public était accoutumé à le voir jouer à visage découvert, et ses traits avaient tant d'expression et de mobilité, qu'il ne voulut pas se priver du plaisir qu'il en éprouvait.

Mezzetin régnait avec gloire depuis plusieurs années, lorsque la suppression du Théâtre Italien vint mettre fin à son empire. Il chercha d'autres états. Il passa à Brunswick où se trouvait alors une troupe italienne, et y fut reçu avec empressement; il y porta son emploi de *Mezzetin*, et s'en acquitta avec tant d'honneur, que l'Electeur de Saxe lui fit proposer de s'attacher à son service; c'était alors Auguste premier, roi de Pologne. Mezzetin accepta avec reconnaissance les offres du prince, et se rendit à sa cour. Auguste voulait avoir à Dresde une troupe assez nombreuse pour jouer alternativement la comédie et l'opéra italien. Il chargea Mezzetin de la composer. L'entreprenant acteur revint en France, et recruta si habilement que le prince charmé de son adresse, lui fit expédier un brevet qui lui conférait le titre de noble, de camerier de S. M., trésorier de ses menus plaisirs, et garde des bijoux de sa chambre. Tant d'honneurs troublèrent la tête du comédien. Il se crut réellement un grand seigneur, et ne craignit pas de se faire le rival de son maître. Auguste honorait d'une préférence particulière une dame de sa cour. Mezzetin ose lui adresser ses vœux, et joint à sa déclaration des expressions peu respectueuses pour le Roi. La belle en est indignée. Elle en parle au prince, et pour le convaincre, le place dans un cabinet de son appartement, d'où il peut entendre toutes les insolences de l'histrion. Auguste sort furieux, le sabre à la main; la tête de Mezzetin court un instant le plus grand danger; mais le Roi se remet : il sent que son bras ne doit point se souiller d'un sang aussi vil. Il fait arrêter Angelo et le fait conduire au château de Konigstein, où on le garda vingt ans. Il comprit alors qu'un comédien n'est pas tout-à-fait l'égal d'un Roi; il implora long-temps la clémence du prince, mais sans succès. Enfin, une autre dame pour laquelle Auguste avait aussi des égards, et dont le cœur était porté à la pitié, pria son gracieux souverain de la conduire à la forteresse de Konigstein. Il lui accorda cette faveur. Mezzetin vint, en suppliant, se jeter aux pieds du Roi : il avait laissé croître sa barbe depuis le moment de sa disgrâce; son maintien, ses larmes, ses prières, tout était de nature à toucher le cœur du Roi. La dame y joignit ses instances, mais le Roi fut inexorable, et le malheureux acteur se crut perdu pour jamais.

Galerie Théâtrale



Cauri del. — Déposé à la Direc.on de la Lib.e — Prud'hon Sculp.t

(Théâtre Italien) ANGELO, CONSTANTINI, MEZETIN. (Année 1669.)

Ici de Mr, d'un rare et nouveau protée
La figure est représentée
La nature l'ayant pourvu
Des dons de la métamorphose,
Qui ne le voit pas n'a rien vu,
Qui le voit a vû toute chose.

Cependant, quelques mois après il recouvra sa liberté. Auguste lui fit rendre tout ce qui lui appartenait et le congédia de ses états.

Ce n'est point en prison que les talens s'accroissent. Vingt ans de captivité avaient affaibli la tête de Mezzetin; il revint d'abord à Vérone où il s'ennuya. Il crut que Paris lui offrirait de nouveaux moyens de succès. Il désirait vivement reparaître sur ce théâtre où il avait recueilli tant d'applaudissemens; il s'y présenta en 1728. La nouvelle troupe le reçut avec enthousiasme, et le traita en frère. Il proposa de jouer avec elle cinq à six pièces pour une somme de 3000 francs. Le marché fut accepté et la somme comptée, il y eut une foule extraordinaire. On fut obligé de doubler le prix des places pour diminuer le nombre des curieux. La précaution devint inutile, tant étaient vifs les souvenirs qu'avait laissés Mezzetin. Il choisit pour sa pièce de rentrée *La Foire Saint-Germain.* On y joignit un prologue où il chantait le couplet suivant :

Mezzetin, par d'heureux talens,
Voudrait vous satisfaire.
Quoiqu'il soit depuis quelque tems
Presque sexagénaire,
Il rajeunira de trente ans
S'il peut encor vous plaire.

Il ne plût que médiocrement; ce n'était ni le même enjouement, ni la même souplesse, ni la même voix. Il acheva son engagement, fit beaucoup de dettes et retourna à Véronne où il mourut l'année suivante, pleurant, mais trop tard, la sotte vanité qui l'avait aveuglé. On a conservé son portrait, au-dessous duquel on lit les six vers suivans, qu'on attribue à La Fontaine.

Ici de Mezzetin, rare et nouveau Protée,
La figure est représentée,
La nature l'ayant pourvu
Du talent des métamorphoses,
Qui ne le voit pas n'a rien vu,
Qui le voit a vu toutes choses.

GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE FRANÇAIS.

MICHELOT,

ROLE DE D. CARLOS (DANS HERNANI).

Michelot naquit à Paris d'une famille aisée; dès sa plus tendre enfance, il montra de grandes dispositions pour l'art dramatique, et les développa en jouant la comédie bourgeoise sur des théâtres de société; et cependant il était alors bien loin de penser à se faire un jour acteur de profession, quand arriva l'époque de prendre un parti décisif. Tout en jouant la comédie, il s'était fait grand garçon; son père voulut le livrer au commerce et le faire entrer dans une maison anglaise; tous les arrangemens étaient prêts, toutes les conventions étaient faites, les malles étaient remplies, ficelées, prêtes à partir, et le lendemain Michelot devait quitter Paris. Heureusement pour lui, il était fils unique : sa mère l'adorait, sa mère pleura; elle fut se jeter aux genoux de son mari, elle pria, supplia, et le lendemain, quand l'heure du départ fut arrivée, on déficelait les malles, on rentrait le trousseau du jeune commerçant; la diligence s'éloigna et Michelot ne partit pas!....

On en revient toujours
A ses premières amours.

Michelot ne tarda pas à reprendre son ancien train de vie; il reparut sur les scènes bourgeoises, y joua comme de plus belle, et recueillit les suf-

frages les plus flatteurs. Dans ce tems, le gouvernement, studieux de protéger les arts et de veiller à leur conservation, avait des agens secrets chargés d'examiner les jeunes acteurs de salons et de faire des recrues pour les théâtres parmi ceux qui montraient quelques dispositions. Un de ces embaucheurs vit Michelot, le comprit, et voulut se l'approprier. Dès-lors il le porta aux nues, l'accabla de complimens, le flatta des plus brillantes espérances, et fit si bien, qu'il triompha de son excessive timidité et le fit entrer au Conservatoire. Michelot prit ensuite des leçons de Talma pour la tragédie et de Michot pour la comédie; Talma lui donna des soins tout particuliers, et, après deux ans d'étude, il l'engagea à débuter à la Comédie Française, qui était alors dans toute sa splendeur.

Au mois de mars 1805 Michelot parut, pour la première fois, au Théâtre-Français, dans Britannicus et Dormilly des Fausses Infidélités : l'accueil que lui fit le public alla presque jusqu'à l'enthousiasme, les dames surtout enviaient à Junie son jeune soupirant et injuriaient la cruauté de Néron assez féroce pour empoisonner un frère si intéressant; il avait plu aux femmes, son succès était assuré. Il fut couvert d'applaudissemens et ne fut pas écrasé par le talent de Talma qui jouait Néron, par celui de Monvel qui jouait Burrhus.

Aujourd'hui le meilleur débutant passe inaperçu comme un nouveau comparse, il n'en était pas ainsi de ce tems-là; les débuts de Michelot fixèrent l'attention générale, on exploita, au profit du théâtre, la faveur dont le public l'entourait; on lui fit faire vingt-un débuts qui tous furent aussi brillans que le premier.

Après ces épreuves Michelot fut reçu dans l'emploi des jeunes premiers, emploi dans lequel il déployait une grâce et une agilité charmante. Il créa une foule de rôles dans la comédie et la tragédie; on remarque entr'autres ceux de Rosambert, de l'Éducation des deux Cousines, par Casimir Bonjour; du colonel, dans le Mari et l'Amant; du Mari à bonnes Fortunes; du Jeune Mari; de Faustus, dans Sylla, de M. de Jouy; de Clovis, dans Ebroïn, de M. Ancelot; de Mortimer, dans Marie-Stuart, de Lebrun; du Roi dans le Cid d'Andalousie, tragédie du même auteur, dans laquelle, pour la première fois, mademoiselle Mars osa chausser le brodequin tragique, et dans laquelle Talma était admirable. Cette pièce, quoique assez faible, renfermait de grandes beautés d'un genre neuf alors et inconnu, des beautés romantiques. On n'y était pas encore habitué, et les oreilles des

Galerie Théâtrale.



Théâtre Français. **Mr. MICHELOT.** rôle de Don Carlos.
(Hernani.)

Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pen...
Que l'Europe ainsi faite, et comme il l'a lai...!

spectateurs étaient choquées souvent par des expressions un peu hasardées ; on se récriait en entendant ces deux vers :

> . . . . Elle est belle,
> On voit dans ses yeux noirs une noire étincelle qui.....

On préférait encore, à cette époque, les beaux yeux des princesses grecques aux yeux noirs des filles andalouses.

Une des créations qui fit le plus d'honneur à Michelot fut celle de Louis XI dans le drame de Mely-Janin; il saisit parfaitement toutes les nuances du caractère souple, faux et rusé du prisonnier de Péronne; pour l'extérieur il avait calqué un portrait bien connu, il s'était appropriée son teint hâve, ses gros sourcils noirs et arqués; il avait orné son chapeau de bonnes vierges en plomb; il avait la cape de gros drap; la voix pateline, le regard humble tantôt, et tantôt perçant; enfin c'était Louis XI, le vrai Louis XI, avant qu'il n'ait été perfectionné par Ligier. Après ce rôle on peut encore citer celui de Henri III dans le drame de Dumas, et celui de Charles-Quint dans Hernani. Ce rôle lui valut des applaudissemens de la part des spectateurs et mille désagrémens dans l'intérieur du théâtre, c'est ce qui le décida à s'éloigner de la scène, et après avoir vécu vingt-cinq ans pour les plaisirs du public, il pensa à vivre pour lui et rentra dans la vie privée.

Depuis, quand il s'est agi de réorganisation pour le Théâtre-Français, on lui a fait de nouvelles propositions, on l'a rappelé, mais il s'y est refusé ; c'est à nous de nous en plaindre et de nous consoler avec les bons souvenirs qu'il nous a laissés.



THÉATRE FRANÇAIS.

M. MICHOT,

ROLE DU CAPITAINE COPP (JEUNESSE DE HENRI V, *Com. de M. Duval*).

Il est des dispositions naturelles qui se développent chez certaines personnes dès l'âge le plus tendre; quelquefois elles s'évanouissent dès leur naissance :

La montagne en travail enfante une souris.

Combien n'avons-nous pas vu de petits prodiges devenir avec l'âge des talents moins qu'ordinaires; d'autres fois aussi nous avons vu ces mêmes

prodiges tenir tout ce qu'ils avaient promis. L'acteur dont j'ai à parler ne sera pas, durant le cours de cet ouvrage, le seul exemple en faveur de cette assertion.

Antoine Michot débuta en 1783 sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, (Audinot en fut le fondateur[1]). Il n'était alors âgé que de treize ans; il y fut reçu comme danseur et pour jouer quelques accessoires. Peu content de son sort, au bout de quelques mois il voulut, comme presque tous ceux qui exercent sa profession, faire ce qu'on appelle son tour de France; mais, en voyageur habile, le jeune Michot sut éviter tous les écueils qui se rencontrent si fréquemment dans ce périlleux voyage. Bientôt il revint à Paris, ce fut en 1786, et reparut au théâtre des Variétés-Amusantes (Palais-Royal). Ce spectacle ne démentait pas son titre; il était en effet fort amusant. On y jouait beaucoup de folies, qui n'étaient pas toujours d'un très-bon goût; mais le mérite des acteurs faisait tout excuser. C'est à ce théâtre que nous vîmes les *Baragos* succéder aux *Pointus*, lesquels avaient eux-mêmes succédé au mémorable *Jeannot*.

Cette troupe, dont les principaux acteurs étaient MM. Bordier, Michot, Beaulieu, Volange, Baroto, attirait beaucoup de monde, malgré tout le soin que les grands théâtres mettaient à l'opprimer. Ces derniers exerçaient sur elle une censure très-sévère, et laissaient rarement passer de bonnes pièces. Cependant celle intitulée *Guerre ouverte* échappa à leur clairvoyance; cet ouvrage bien conduit eut un grand succès. Dans cette comédie, le rôle de Frontin, créé par M. Michot, lui fit beaucoup d'honneur. Dès lors le public apprécia ses talents à leur juste valeur; le rôle du valet Picard dans l'*Orpheline*, celui de Figaro dans *les Deux Figaros*, comédie en cinq actes de M. Richaud Martelli, qui eut une grande vogue momentanée, vogue que l'on peut attribuer au jeu des acteurs; enfin, plusieurs autres rôles qu'il créa d'une manière originale et toujours avec cette franchise qui caractérise son talent, achevèrent sa réputation; il devint un des acteurs favoris du public.

---

(1) Audinot était comédien du Théâtre-Italien; il jouait fort bien les rôles dits : *à tablier*. On lui fit un passe-droit, il quitta la société. Pour se venger, il imagina des bamboches ou figures de bois, et leur fit jouer des comédies et des opéras.

Chaque figure imitait quelqu'acteur ou actrice du Théâtre-Italien, et Polichinelle était le gentilhomme de la chambre, en exercice, qui distribuait les grâces. Cette caricature fit courir tout Paris. Audinót fit de très-gros bénéfices (quelle douce vengeance!), et jamais comédiens ne furent aussi dociles, et portés d'aussi bonne volonté à faire la fortune du directeur, que ne l'étaient les siens. Aux bamboches inanimées Audinot substitua des enfants, et cette nouveauté ramena encore une fois la foule à son spectacle. (*Almanach des Spectacles*, *année* 1792.)

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction Roy[le]

(Théâtre Français.) **M.R MICHOT** (Role du Capit. Copp.)

Ah ça! le Prince va-t-il bientot venir, je n'ai pas le temps d'attendre moi

Les Variétés-Amusantes, qui prospéraient depuis plusieurs années, acquirent un nouvel éclat. En 1790 les directeurs de ce spectacle traitèrent avec M. Monvel; cet acteur plein d'âme, de sentiment, aidé de M. Michot et de plusieurs autres talents aussi précieux, opéra une révolution à ce spectacle. Le répertoire changea tout à coup; les scènes burlesques que l'on y avait jouées jusqu'alors furent remplacées par des comédies plus régulières; le théâtre enfin prit un genre plus élevé. On y vit représenter l'*Orpheline*, les *Défauts supposés*, la *Joueuse*, l'*Inconnu*, le *Duc de Monmouth*, le *Danger des liaisons*, etc., etc. Dès ce moment le théâtre de la rue de Richelieu devint rival du Théâtre-Français, qui avait pris le titre de celui de la Nation; ce fut un rival dangereux, car, en 1791, il attira chez lui mesdames Vestris, Desgarcins, Lange; et messieurs Dugazon, Talma et Grandmesnil. Avec un tel renfort, il s'empara du titre de Théâtre-Français, que le théâtre de la Nation avait quitté; il ne borna pas là ses conquêtes, il s'appropria tout le répertoire de ce dernier nommé. En ce temps-là chaque théâtre avait le droit de monter telle pièce qui lui plaisait cinq ans après la mort de son auteur. Avec un tel avantage, M. Michot put donner un libre essor à tout son talent; il devint un des héritiers du riche répertoire de Préville, de cet acteur inimitable dont la perte était récente encore. Il fut un de ceux qui sut le mieux nous consoler de cette perte.

Les rôles de grande livrée et de haut comique, que M. Michot jouait beaucoup jadis, et qu'il a trop négligés, pour notre plaisir, convenaient parfaitement et à son physique et à son talent. Nous ne pourrions nous empêcher de lui reprocher vivement cet abandon, si chaque jour nous n'en étions dédommagés par des rôles qui lui appartiennent entièrement, rôles auxquels il a donné un cachet tout particulier. Aussi, dans la comédie de la *Belle Fermière*, dans les *Deux Frères*, dans Cassini des *Projets de Mariage*, dans le capitaine Copp de la *Jeunesse de Henri V*, etc., cet acteur sera-t-il, comme celui dont il a hérité, impossible à remplacer.

Cet acteur abandonna trop tôt les rôles de valets; et il prouva le 15 décembre 1818, lorsqu'il joua dans la représentation de retraite de Beaupré, danseur distingué de l'Opéra, le rôle de Labranche de *Crispin rival de son maître*, que lui seul pouvait offrir aux comédiens qui remplissent les personnages comiques, un modèle qui leur fît connaître la tradition que les grands acteurs qui ont rempli cet emploi avaient léguée à leurs successeurs, et dont on n'aura bientôt plus d'idée.

Michot s'est retiré du théâtre en 1820. Il choisit le *Bourgeois-Gentilhomme* pour sa représentation de retraite. On ne jouera pas de longtemps ce rôle avec

autant de comique et autant de naturel ; et cette brillante soirée fut doublement honorable pour cet acteur, qui réunit, à la considération qui est due aux grands artistes, l'estime que l'on accorde aux citoyens recommandables. Les applaudissements unanimes qu'il reçut furent un véritable triomphe qui dut lui donner quelques regrets d'abandonner la scène, au moment où son talent était dans toute sa force, et quand les intérêts de l'art théâtral lui imposaient peut-être l'obligation d'y rester.





OPÉRA-COMIQUE.

MICHU,

ROLE DE BLAISE.

Cet acteur, né en 1753, vivait à cette brillante époque où tous les genres de talents semblaient s'être réunis pour donner au théâtre de l'Opéra-Comique un éclat presque rival de celui du Théâtre-Français. C'était alors que Grétry, Monsigny, Daleyrac, et une foule d'autres compositeurs animaient des sons

de leur lyre les ingénieuses compositions des Laujon, des Marmontel, des Favart, des Voisenon, etc.

Michu semblait destiné, par les dons que la nature lui avait prodigués, à orner la scène où brillaient déjà les Caillot, les Clairval, les Dugazon. L'élégance de sa taille, les charmes d'une figure vive, franche et enjouée, un son de voix qui pénétrait dans l'âme, un débit naturel, juste, animé, le plaçaient naturellement au rang des sujets les plus propres à servir les Muses de la scène lyrique.

Il débuta, le 16 janvier 1775, par le rôle du *Magnifique*, se montra successivement dans ceux de Colin dans la *Clochette*, et de Célicourt, dans l'*Ami de la Maison*, et les joua avec tant de grâce, de talent et de séduction, que ni l'envie, ni les rivalités, ni les intrigues, ces hôtes habituels des coulisses, ne purent retarder son triomphe. Ses camarades s'empressèrent de l'admettre, et lui accordèrent dès le premier jour des appointements honorables.

Michu répondit à ces témoignages de faveur par de nouveaux efforts et de nouveaux succès. Bientôt, sa réputation se répandit dans la capitale, et, toutes les fois qu'il jouait, la salle se remplissait d'une foule de spectateurs empressés, et choisis. C'était surtout dans les rôles de jeunes paysans qu'il brillait davantage. Lorsqu'il paraissait, ce n'était plus Michu, mais l'acteur lui-même que l'on croyait voir, tant il avait l'art de s'oublier pour s'identifier avec son rôle. Jamais les *Colins* n'avaient eu un représentant plus vrai, plus gracieux, plus habile à cacher l'art sous les apparences d'une aimable simplicité; mais le rôle de *Blaise* était surtout celui qu'il jouait avec une plus grande supériorité. A mesure qu'il avançait dans sa carrière, la nature semblait lui accorder de nouvelles faveurs, et retenir pour lui les ailes du Temps. L'âge ne lui dérobait rien de ses plus précieuses qualités; les années semblaient oublier pour lui les saisons, et ne connaître que le printemps. Avec quel charme il jouait alors le rôle de Paul dans l'opéra de *Paul et Virginie!* Madame Saint-Aubin et lui semblaient faits exclusivement pour représenter ces deux modèles accomplis de l'amour et de la pudeur. Michu était naturellement timide et modeste; jamais l'ambition n'entra dans son âme; les succès de ses camarades, loin de faire une plaie à son cœur, comme il arrive si souvent, y répandaient un baume délicieux; il s'effaçait pour faire valoir les acteurs qui jouaient avec lui, et quand les applaudissements venaient le démêler au milieu d'eux, il avait le rare talent de les partager, et ne réservait pour lui que la part qu'il ne pouvait se refuser.

Il jouissait d'autant de bonheur que peut en procurer l'état qu'il avait embrassé, lorsqu'un acteur d'une jeunesse séduisante, d'une beauté mâle, d'une

Galerie Théatrale



Dépose a la Direction de la Lib.ie

(Opera Comique) MICHU. (Rôle de Blaise dans Blaise et Babet)

Dès l'point du jour j'viens tout courant
Pour t'apporter ce biau Ruban

voix juste et belle, parut sur la scène. Michu pouvait lutter encore avec succès; mais son âme n'était pas faite pour les combats. Sa voix avait perdu une partie de sa fraîcheur. Il s'éloigna d'un séjour où les vicissitudes sont si fréquentes ; il craignit les infidélités d'un parterre ingrat et volage, et se condamna de lui-même à l'exil : exemple bien rare de sagesse et de modestie! Il emporta avec lui les regrets de tous ceux qui l'avaient vu et entendu. Le public ne fut point injuste; mais la fortune qui lui devait le repos et le bonheur, lui envia l'un et l'autre. L'âme sensible de cet aimable acteur se laissa abattre par le malheur. Une mort funeste termina ses jours.

On rapporte qu'une étrangère de haute considération, se trouvant au théâtre de l'Opéra-Comique, ne put retenir l'expression du plaisir qu'elle éprouvait en voyant jouer Michu, et s'écria tout haut : « *Oh! la charmante créature!* Beaucoup de dames françaises en pensaient probablement autant; mais elles étaient plus discrètes. Le seul rival que Michu trouva sur la scène fut Clairval, mais dans un genre différent et opposé. Personne ne jouait mieux les marquis que Clairval, personne mieux les jeunes paysans amoureux que Michu.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE VINGT-NEUVIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

MOLÉ,

ROLE DU SÉDUCTEUR (COMÉDIE DU MÊME NOM).

François-René Molé est l'un des plus célèbres acteurs qui aient brillé sur la Scène Française, dans le siècle dernier. Il étoit né en 1734, d'une famille pauvre mais honnête. Son père était graveur et se nommait, non *Molé*, mais *Molet*. La vanité inspira au comédien français de retrancher une lettre, pour donner à son nom plus de dignité.

Dès qu'il fut en état d'écrire passablement, on le plaça chez un notaire comme expéditionnaire. Mais son esprit vif, actif, indépendant, s'accommodait peu de ce genre de travail. Il passa, au bout de quelques années, dans les bureaux de M. Blondel de Gagny, intendant des finances. Il s'y trouva aussi déplacé que chez son notaire. Il quittait son poste pour suivre les théâtres; et, lorsqu'il était seul, il employait la meilleure partie de son temps à réciter des tirades de tragédies et de comédies, à étudier le débit, le geste, la manière des plus célèbres acteurs. Souvent même il se faisait acteur lui-même, rangeait les chaises devant lui pour se composer un auditoire, montait sur son bureau, s'enveloppait d'un tapis pour imiter le costume et la dignité tragiques. Ces folies amusaient M. de Gagny, qui vit bien qu'il ferait de son élève un fort mauvais financier.

Il le dispensa d'une partie de ses travaux sans rien diminuer de ses appointemens, lui permit de suivre les spectacles, et de se destiner à la carrière dramatique. Molé profita avec empressement de la faveur de l'intendant, parut dans des sociétés d'amateurs, et s'y fit en peu de temps une si brillante réputation, que les gentilshommes de la chambre le jugèrent digne de la Scène Française, et lui permirent de débuter en 1754.

Il choisit les rôles de Britannicus, de Seïde, de Nérestan, et s'y montra avec quelque avantage, quoique la nature de son talent le destinât plutôt à la comédie qu'à la tragédie. Il avait une jolie figure, débitait avec beaucoup d'intelligence et de naturel; mais sa voix avait peu d'étendue, et il la forçait pour en dissimuler la faiblesse. Les comédiens l'engagèrent à passer quelque temps en province avant de se fixer à Paris.

La plupart de nos grandes villes étaient alors d'assez bonnes écoles où l'on savait apprécier les chefs-d'œuvres du théâtre Français.

Molé se soumit volontiers à cette épreuve, joua avec le plus brillant succès à Lyon, à Toulouse, à Marseille, et revint en 1760 cueillir de nouvelles palmes à Paris. Il joua les rôles d'Andronic, de D. Pèdre dans Inès, d'Egysthe dans Mérope, y déploya la plus rare intelligence; mais son jeu manquait de chaleur, et il le gâtait lui-même par l'affectation et la manière. Cependant il fut reçu l'année suivante, et chargé de l'emploi des amoureux dans la comédie, et des jeunes princes dans la tragédie. Il fut alors facile de reconnaître que c'était surtout dans la comédie qu'il devait illustrer la Scène Française. Rochon de Chabanes venait de mettre au théâtre une petite pièce intitulée *Heureusement*; le principal rôle était celui d'un jeune officier, d'une vivacité, d'une grâce, d'une légèreté qui semblait ne devoir appartenir qu'à une femme. Molé s'en chargea et le remplit avec tant de bonheur, que dès lors il prit rang parmi les premiers sujets dont la Scène se fût enrichie.

Bientôt les petits maîtres n'eurent pas de plus fidèle interprète. Il les avait soigneusement étudiés dans leurs brillantes réunions. Il les surpassa tous dans la jolie comédie du *Cercle*; et ce furent les petits maîtres qui vinrent à leur tour étudier Molé.

Chaque jour l'ivresse du public pour cet acteur prenait un nouvel accroissement. Il tomba malade en 1765. Cette nouvelle fut reçue avec le même intérêt, que s'il eût été question de la tête la plus chère à la France. Cent carrosses s'arrêtoient à sa porte pour apprendre des nouvelles de sa santé. On en distribuait tous les jours le bulletin imprimé; les acteurs le lisaient au théâtre. Le roi lui-même lui envoya cent louis de gratification. Enfin une heureuse convalescence rendit l'espoir et le calme à tous les esprits. Mais Molé était faible, et les médecins lui avaient conseillé l'usage du vin généreux. En un seul jour, deux mille bouteilles arrivèrent chez lui. Tout ce que Paris et Versailles possédaient de grands seigneurs ne parut occupé que de fournir la cave du comédien. Le jour de sa rentrée fut une fête publique; les personnes les plus distinguées de la cour y assistèrent, et Molé crut ne pouvoir se dispenser de faire une courte harangue au public, et de lui exprimer sa reconnaissance. Il écrivait mal, et il parla fort bas. Personne n'entendit, mais les applaudissemens furent

Galerie Théâtrale



Favart del. — Déposé à la Direct.^on de la Librairie — Prud'hon Sculp.

(Théâtre français) **MOLÉ.** (Rôle du Séducteur, Comédie du même nom)

universels. L'enthousiasme fut bien plus grand encore, lorsque quelque temps après on proposa une représentation à son bénéfice, sur un théâtre particulier ; les billets étaient d'un louis. En quelques jours la souscription fut remplie. Les princes du sang, les maréchaux de France, des évêques (1) même se disputèrent l'honneur d'offrir les premiers leur tribut. Le produit de la représentation monta à une somme considérable, dont l'acteur acheta des bijoux qu'il donna à sa maîtresse. Quelques épigrammes firent néanmoins justice de ces extravagances, et le marquis de Bièvre s'en égaya par des calembourgs. *Quelle fat-alité!* s'écria-t-il, en apprenant que Molé était malade. Cependant il fut bien aise de le trouver, quelques années après, pour jouer son *Séducteur*. Molé contribua beaucoup au succès de cette pièce.

Telle était la faveur dont il jouissait, que les comédiens ne manquaient guère de le choisir pour orateur dans les grandes occasions. Ce fut lui qui, à la clôture du théâtre en 1778, fut chargé de complimenter Voltaire, qui assistait au spectacle dans une loge grillée. On a conservé ce discours, et l'on est forcé d'avouer qu'il serait difficile de renfermer plus de verbiage, de galimatias, de phrases mal construites, de fautes contre la langue, et de prétentions ridicules dans un si court espace.

« Qu'il vive, dit-il en parlant de Voltaire! ah! qu'il vive! que » les lauriers dont le public l'a couvert lui servent d'égide contre les » attaques du temps, et que, revenu au sein de ses concitoyens heureux » d'exister avec lui, Paris s'enorgueillisse, aux yeux de l'avenir jaloux, du » pouvoir d'embellir le couchant de sa vie! Au milieu des acclamations » de joie que son retour inspire, laissez, Messieurs, percer nos voix; et » que notre reconnaissance, proportionnée aux dons accumulés de son génie, » nous paraisse un sentiment légitime en contemplant les titres immortels » qu'il nous a donnés au bonheur de vous plaire!

Le Kain venait de mourir. Son héritage fut partagé entre Molé, La Rive et Monvel. Mais les deux derniers étaient seuls habiles à succéder. Tout ce qui réussissait à Molé dans la comédie, se trouvait déplacé dans le genre tragique : aussi ne parvint-il jamais à s'y faire une réputation. Il avait cinquante-cinq ans lorsque les orages révolutionnaires commencèrent à gronder sur la France; ce fut l'époque des plus grandes discordes au théâtre comme dans la France. Molé, comblé des faveurs des grands, se jeta dans le parti populaire; et bientôt, entraîné par la force des événemens, il se vit réduit à jouer le rôle de Marat dans une pièce intitulée *les Catilina*

---

(1) Ces prélats étaient, l'archevêque de Lyon, le prince Louis de Rohan, l'évêque de Blois, et celui de Saint Brieux.

modernes. Cependant on n'eut point à lui reprocher de coupables délations. Il se montra faible et pusillanime, jamais proscripteur. Après la chute de Robespierre, il se réunit au théâtre de Feydeau à quelques-uns de ses camarades, et par son talent fit valoir plusieurs rôles nouveaux.

Enfin il reparut avec toute l'ancienne troupe sur la Scène Française, au mois de mai 1799 : il avait soixante-cinq ans. Il ne négligea rien pour conserver ou reconquérir la faveur publique. Jamais jeune débutant ne déploya plus de zèle, d'empressement et d'activité. A ses cheveux blancs près, et aux rides qui commençaient à sillonner son visage, le public le trouva aussi jeune, aussi aimable qu'il l'avait vu autrefois. Cependant il sentit lui-même l'inconvénient de jouer, à son âge, le petit-maître amoureux, et il eut le bon esprit de se rejeter sur des rôles plus conformes à sa gravité. Le reste de sa carrière dramatique fut de peu de durée. Le plaisir en accéléra le terme. Habitué à parler le langage de l'amour, il se crut encore jeune; et, ranimé par le riche produit d'une représentation à son bénéfice, il employa auprès des femmes des momens qu'il eût mieux fait de consacrer à sa santé. Vers le milieu de 1802 il éprouva une défaillance extraordinaire après avoir joué le rôle du vieux célibataire. Il tomba, dès ce moment, dans une langueur extrême, et mourut à Paris le onze décembre de la même année. Ses obsèques furent célébrées avec beaucoup de pompe.

Il était membre de l'Institut et du Lycée des Arts, et appartenait ainsi à la littérature et au théâtre ; mais il était plus digne de l'un que de l'autre.

On a de lui un éloge de M.[e] Dangeville, plus estimable sous le rapport du raisonnement que sous celui du style. Il donna aussi, sous son nom, en 1781, une petite pièce intitulée *le Quiproquo*. Elle eut quelques représentations, et servit à prouver que Molé était plus fait pour jouer les pièces des autres que pour en composer.

On l'accusa néanmoins d'être fier et dédaigneux avec les auteurs. Collin d'Harleville eut beaucoup à se plaindre de ses hauteurs; et tout le monde sait qu'un jeune homme, lui ayant remis un cahier de papier blanc noué d'un ruban, il le garda plusieurs mois, et finit par le rendre, en disant qu'il avait lu la pièce attentivement, que le fond en était trop léger, le dialogue diffus, le dénoûment sans intérêt. Mais ces défauts étaient rachetés par un talent si parfait, des manières si séduisantes, qu'on était disposé à tout oublier dès qu'il parlait. Ses qualités éminentes étaient la finesse, la grâce, l'élégance, et cette fleur d'urbanité qu'on ne trouve que dans les plus hautes classes de la société. Dorat, dans son poëme de la Déclamation, lui a consacré un éloge particulier.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-HUITIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

MOLIÈRE.

Son véritable nom est *Poquelin.* Il naquit à Paris en 1620, dans une maison qu'on voit encore sous les piliers des halles, et qu'on a récemment décorée d'une inscription.

Son père était valet de chambre - tapissier du Roi, ce qui ne l'empêchait pas de travailler dans sa boutique, et de joindre à sa profession celle de fripier. Le jeune Poquelin travaillait avec lui, et jusqu'à quatorze ans il n'apprit qu'un peu à lire et à écrire. Ses parens qui n'avaient d'autre but que de le faire tapissier comme eux, obtinrent pour lui la survivance de leur charge; mais la nature l'appelait à une plus belle fortune.

Le petit Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, et le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit dès lors une répugnance invincible pour sa profession, et pressa son grand-père de le faire étudier. On l'envoya comme externe au collége des Jésuites. Les princes ne croyaient pas alors au-dessous d'eux de partager les avantages de l'éducation publique. Molière eut pour compagnon d'études le jeune Armand de Bourbon premier prince de Conti qui, depuis, devint son protecteur.

Une heureuse circonstance lui procura le bonheur d'étudier sous le célèbre Gassendi. Ce savant donnait alors des soins particuliers à Chapelle, connu depuis par ses vers pleins de naturel et de facilité, et au jeune Bernier, dont les voyages sont encore dans toutes les bibliothèques. Frappé des heureuses dispositions de Molière, Gassendi l'associa à ses deux élèves, et lui enseigna, outre la philosophie, les principes d'une excellente morale dont il s'écarta rarement dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme, il se vit obligé de lui succéder, et suivit Louis XIII dans son voyage de Nantes à Paris en 1641. Sa passion pour la comédie se réveilla avec force. Le Théâtre commençait à fleurir. Pierre Corneille l'avait tiré de la barbarie et de l'avilissement. Le cardinal de Richelieu acheva son ouvrage, et le goût de la comédie se répandit si promptement, qu'il y avait à peine quelques sociétés particulières où on ne la jouât pas.

Poquelin rassembla quelques jeunes gens qui savaient déclamer, et forma une troupe au faubourg Saint-Germain; elle eut tant de succès que son Théâtre ne tarda pas à être désigné sous le nom d'*Illustre Théâtre*. Poquelin pressé par son génie et ses goûts, s'y livra tout entier, changea de nom et se fit acteur et auteur.

Les guerres civiles retardèrent ses succès. Il fit pour la province de petites pièces tirées des comédies italiennes, et fort au-dessous de ce qu'il pouvait faire lui-même.

La première pièce régulière, en cinq actes, qu'il composa, fut l'*Etourdi*, il la fit représenter à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut. Quelques acteurs de cette troupe se joignirent à lui, et, avec ce renfort il partit de Lyon pour les Etats de Languedoc. C'était le prince de Conti qui les tenait à Beziers. Il se souvint de Molière, le protégea, et fit jouer devant lui l'*Etourdi*, le *Dépit Amoureux* et les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce, pleine de saillies et de traits ingénieux, n'a presque rien perdu aujourd'hui de son premier mérite. Lorsqu'elle fut jouée à Paris pour la première fois, Ménage dit à Chapelain : nous avions pourtant admiré toutes ces sottises. Il nous faudra brûler ce que nous avions adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. On prétend, dit Voltaire, que le prince de Conti voulut alors faire de Molière son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du Théâtre-Français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Je suis, dit-il, un auteur passable, je serai peut-être un fort mauvais secrétaire.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il revint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conti le présenta à Monsieur; Monsieur, au Roi et à la Reine-mère. On éleva dans la salle des gardes un théâtre, et Molière y joua avec sa troupe la belle tragédie de *Nicomède*.

Après la représentation, Molière s'avança sur le bord du théâtre, prit la liberté d'adresser au Roi un remerciement, et finit en demandant la permission de donner une pièce en un acte qu'il avait jouée en province. Le Roi agréa l'offre de Molière, et l'on joua le *Docteur Amoureux*.

Galerie Théatrale.



Depose a la Direct.on de la Lib.ie

(Théâtre français.) **MOLIÈRE.** (Année 1658.)

Messieurs ! nous n'aurons pas l'honneur de vous représenter le Tartufe comme nous vous l'avions annoncé ; Monsieur le premier président ne veut pas qu'on le jou

Depuis ce temps l'usage a toujours continué de donner une de ces petites pièces après les pièces en cinq actes.

Molière s'était essayé à Bordeaux dans la tragédie, mais le peu de succès qu'il y obtint le détourna de cette carrière. Il préféra jouer les tragédies de Corneille. Racine lui présenta celle de *Théagène* et *Chariclée*, il y entrevit le germe d'un beau talent, montra au jeune Racine les défauts de sa pièce, et lui indiqua le sujet des Frères ennemis. C'était celui qu'il avait traité à Bordeaux. Depuis ce temps ces deux poètes célèbres se lièrent d'une amitié intime qui, malheureusement ne dura pas assez long-temps.

Molière obtint facilement la permission de jouer à Paris. Monsieur se fit son protecteur, et consentit à donner son nom à la troupe qu'il dirigeait. En 1660, il lui accorda la salle du Palais-Royal, enceinte gothique que le feu a ensuite dévorée, et que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir pour jouer la tragédie de *Mirame* dont il avait composé lui-même la plus grande partie.

En quinze années de temps, Molière donna toutes ses pièces qui sont au nombre de trente. Il jouait la comédie fort bien, la tragédie fort mal. Il se fit dans Paris beaucoup de partisans et beaucoup d'ennemis. On ne joue pas impunément les ridicules des hommes, surtout quand ils sont puissans et qu'ils peuveut se reconnaître. l'*Avare*, le *Misantrope*, les *Femmes Savantes*, l'*Ecole des Femmes*, n'eurent d'abord aucun succès; il fallut l'esprit et le goût naturel de Louis XIV, pour faire apprécier ces chefs-d'œuvres. Le *Tartuffe* suscita contre lui les dévots; on l'accusa d'avoir composé des libelles et des livres scandaleux, et peut-être eût-il succombé sous le poids de ces accusations, si le Roi ne l'eût soutenu.

Cependant il n'avait qu'une pension de mille francs, somme bien audessous de celle qu'on donne aujourd'hui aux acteurs ou aux auteurs qui ont quelque talent, mais le succès de ses ouvrages lui assurait une fortune honnête.

Il faisait de son bien, dit encore Voltaire, un usage noble et sage. Il recevait chez lui les hommes de la meilleure compagnie. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit et son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Molière, et vivait avec lui comme Lelius avec Térence. Le grand Condé exigeait qu'il vînt le voir souvent, et disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités. Il encourageait souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui annonçaient du talent. Il fit présent de cent louis à Racine, en lui donnant le plan des *Frères Ennemis* Il ne se contentait pas d'encourager les auteurs, il prodiguait aussi ses soins aux jeunes acteurs dans lesquels il reconnaissait des

talens. Il éleva Baron comme son propre fils, et contribua à cette extraordinaire réputation à laquelle parvint cet acteur.

Souvent Louis XIV prenait soin de lui indiquer des sujets ; ce prince apercevant le comte de Soyecourt, chasseur très-ennuyeux : Voilà , dit-il à Molière , un original que tu n'as pas encore copié. En vingt-quatre heures la scène du *Chasseur Fâcheux* fut faite , et comme Molière ignorait les termes de chasse, ce fut au comte de Soyecourt lui-même qu'il s'adressa. On sait que c'était à la cour qu'il choisissait le plus souvent ses modèles.

Molière heureux par ses succès , la potection et l'amitié du Roi , le nombre et le choix de ses amis, ne le fut pas chez lui , il avait épousé la fille de la Béjart comédienne de sa troupe, et fille d'un gentilhomme nommé Modène

Il éprouva dans son intérieur les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules qu'il avait si souvent joués sur le théâtre.

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade Imaginaire* , farce pleine de génie, et de laquelle il ne faudrait retrancher que quelques bouffonneries pour en faire une pièce excellente.

Depuis quelque temps Molière avait la poitrine attaquée et crachait quelquefois du sang. A la troisième représentation , il se sentit plus incommodé qu'à l'ordinaire; ses amis lui conseillaient de ne pas jouer; il voulut faire un effort sur lui-même , et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion violente au moment où il prononçait *juro* , dans le divertissement de la réception du médecin. On l'emporta chez lui , et il mourut étouffé par le sang , à l'âge de cinquante trois ans. Il était alors désigné pour occuper une place à l'Académie française , à condition qu'il ne jouerait que dans le haut comique. On sait que depuis on lui éleva un buste dans le sein de cette Compagnie , avec cette inscription.

Rien ne manque à sa gloire , il manquait à la nôtre.

Le malheur qu'il avait eu , dit Voltaire , de mourir sans les secours de la religion , détermina l'archevêque de Paris à lui refuser la sépulture. Le Roi fut obligé d'intervenir pour éviter le scandale. Sa femme disait à ce sujet : On refuse un tombeau à celui à qui la Grèce eût élevé des autels.

La postérité plus juste, la vengé de cet affront. Sa cendre repose aujourd'hui au cimetière du Père-la-Chaise , à côté de celle de La Fontaine , sous un monument digne de son génie.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-SEPTIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

MONROSE,

ROLE DE MASCARILLE.

Cet acteur, que le Théâtre français compte au nombre des sujets les plus distingués de la scène, est né à Besançon en 1784.

Après ses premières études, et fort jeune encore, il vint à Paris, et débuta au théâtre des jeunes artistes; c'était une école utile, établie dans la rue Dauphine, où l'on recevait, au sortir de l'enfance, les sujets que leurs parens destinaient à la carrière théâtrale.

La nature avait doué le jeune Monrose des qualités les plus propres à briller dans la profession qu'il embrassait; elle lui avait donné de la pénétration, de l'esprit, de la finesse, et surtout un ton de gaieté aimable, vive et naturelle. Il joua avec un succès remarquable dans la plupart des pièces qui composaient le répertoire.

Bientôt on le distingua de ses camarades. Les directeurs de spectacles qui recherchaient les bons sujets, s'empressèrent de se l'attacher: il passa d'abord au théâtre de Montansier; c'était celui qu'on appelle aujourd'hui *Théâtre des variétés*. Il ne fut pas long-temps confondu dans la foule; le directeur du théâtre de Bordeaux lui proposa un engagement qu'il accepta. Il passa deux ans dans cette ville, augmentant chaque jour la réputation

qu'il avait commencé à se faire à Paris. Les Bordelais qui avaient vu Dugazon, le comparaient à cet acteur pour le naturel et la verve comique.

Le théâtre de Nantes le leur envia bientôt. Monrose y passa, et le quitta peu de temps après, tant il était destiné à mener une vie active et ambulante.

Le trône de Naples, renversé des mains de Napoléon, était alors occupé par un de ses généraux. Le roi Joachim voulut avoir un théâtre français, et mademoiselle Raucourt fut chargée d'en composer la troupe; elle n'oublia point Monrose : elle l'appela des bords de l'Océan aux rives de la Méditerranée, et lui confia l'emploi des premiers comiques. Mais le théâtre et le trône étaient également destinés à tomber. Après six ans de séjour à Naples, Monrose revint en France, s'arrêta à Lyon et y donna, dans le cours de 1814, plusieurs représentations qui fixèrent sur lui les yeux des connaisseurs. On s'étonnait que le théâtre de la capitale n'eût pu donner de successeur aux trois excellens comiques qu'il avait perdus, tandis que la province en possédait un d'un talent si distingué.

Monrose porté, non par l'intrigue et la faveur, mais par ses talens et sa réputation, fut appelé à Paris et reçut un ordre de début: il n'en usa qu'en 1815, et parut successivement dans les rôles de *Mascarille* de l'*Etourdi*, de *Sganarelle* du *Festin de Pierre*, de *Crispin* dans le *Légataire*, etc.

Ces débuts furent très-brillans; ceux qui l'avaient vu la première fois voulurent le voir de nouveau. Un jeu franc, naturel et varié, des saillies animées par l'esprit, et cette verve comique que l'on croyait perdue depuis Préville et Dugazon, lui assurèrent un triomphe complet.

On vit qu'il tenait tout, non d'une imitation servile, mais de son propre fonds et des dons de la nature; qu'il composait son jeu, non des traditions toujours trompeuses, mais de ses observations, de ses études et de sa pénétration.

Cet acteur a tout ce qu'il faut pour remplir heureusement l'emploi dont il est chargé. Sa taille est d'une hauteur moyenne; ses attitudes sont faciles, vives et animées; son geste a de l'intelligence et de l'expression, et sa figure une rare mobilité. Son œil vif, brillant et spirituel, fait deviner sa pensée avant même qu'il l'exprime. Il est, dans l'ordre du tableau, le dernier des pages de Thalie; dans l'ordre du talent, il peut réclamer une meilleure place. Les comédiens français l'ont admis comme sociétaire en 1816. Le public l'avait adopté dès ses premiers débuts.

Galerie Théâtrale



(Théâtre Français) **MONROSE.** (Rôle de Mascarille)

Et qu'au bas du portrait, on lise en lettres d'or,
Vivat Mascarillus fourbum Imperator!

GALERIE THEATRALE.

OPÉRA.

Mme MONTESSU,

ROLE DE LA SOMNAMBULE (BALLET DE CE NOM).

La réalité a suppléé à la fiction, le dix-neuvième siècle a corrigé et augmenté le dictionnaire de la fable; l'Opéra a donné une nouvelle Déité à l'Olympe d'Homère; en un mot, Zéphyr a une sœur, depuis que Paul est frère de madame Montessu.

Il y a quelques années que le frère Aérien et la sœur Aérienne voltigeaient à qui mieux mieux dans l'atmosphère du théâtre Lepelletier; maintenant, Zéphyr s'est fait homme, il a quitté le ciel pour se reposer sur la terre; mais il n'est pas mort tout entier... Il a légué ses ailes à Perrot, et sa sœur aux Parisiens. Madame Montessu est la légèreté même, c'est un papillon, c'est une mouche; elle saute, saute encore, saute toujours; mais son genre commence à moins être de mode, depuis que la danse suave et gracieuse, la danse Taglionienne enfin, est entrée au grand Théâtre sur les pas d'une ravissante jeune femme, depuis que mademoiselle Taglioni danse, depuis que dansent mesdames Noblet, Alexis et Duvernay; depuis ce tems, madame Montessu saute moins heureusement; quelques roses se sont fanées à sa couronne, ce qui ne l'empêche pas d'être toujours vive et folle, toujours bondissante, toujours ailée. Mettant d'un côté madame Montessu, de l'autre, mesdames Taglioni et Noblet, nous pouvons répéter le compliment de Voltaire à la Sallé et à la Camargo :

Les nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elles!

Madame Montessu est née à Marseille en 1807, elle s'appelait alors Pauline Paul; à peine pouvait-elle marcher qu'elle dansait déjà et révélait les plus heureuses dispositions. Ses parens lui donnèrent les leçons des premiers maîtres de la ville, et les progrès remarquables qu'elle fit en peu de tems les décidèrent à la lancer dans la carrière où Paul s'avançait à tire-d'ailes. Paul, en suivant la route vers la capitale, s'était arrêté à Lyon, sur le théâtre des Célestins; ce fut là que sa petite sœur âgée de huit ans, vint le rejoindre; elle fit ses premiers bonds à l'ombre de son frère, et la faveur du public l'encouragea. Après ce premier succès, Zéphyr et sa sœur s'envolèrent de Lyon et descendirent à l'Opéra. Paul prit rang de suite parmi les grands hommes du théâtre, mademoiselle Paul se cacha modestement dans la foule des petits enfans; puis ils quittèrent Paris, et s'en allèrent de ville en ville, de Bordeaux à Montpellier, de Montpellier à Nismes, Avignon et Lyon, dansant partout, partout applaudis. Enfin mademoiselle Paul revint à Paris, elle perfectionna les leçons de son frère par celles de Coulon, et débuta en 1822 en dansant avec Paul un pas de deux ajouté à l'Opéra d'Aspasie et Périclès; son succès fut très brillant, sa danse était toute neuve alors, elle était toute jeune, toute gentille, elle fut accueillie avec un véritable enthousiasme; elle avait quinze ans, c'était un miracle qu'un talent aussi précoce. Un an après ses débuts, elle épousa M. Montessu et à peu-près à la même époque elle reçut le titre de premier remplacement.

Madame Montessu n'était encore qu'une fort agréable danseuse, mais M. Aumer, maître de ballets de l'Académie Royale, s'aperçut qu'elle avait autre chose que son agilité; dans la petite danseuse il découvrit une mime pleine de talent. Pour développer ses dispositions, il lui confia le rôle de Fanchette dans le Page Inconstant; elle s'en acquitta d'une manière si surprenante que, par reconnaissance, il fit pour elle Jeannette de Joconde, Flore des Filets de Vulcain et la Somnambule. Dans ce rôle dramatique, madame Montessu se fit une très grande réputation, elle y était vraiment comédienne. Elle fut encore très remarquable dans la Fée Nabotte de la Belle au Bois Dormant: ce rôle mérite une mention toute particulière; il sortait totalement du genre de madame Montessu, elle y excella: tous les genres conviennent également au talent. Elle en donna la preuve en jouant successivement dans Manon Lescaut, la Fille mal Gardée qu'on remit à

Galerie Théâtrale.



Académie Rle. de Musique. Mme. MONTESSU. Ballet de la Somnambule.

l'Opéra pour elle, Flore et Zéphyr, Paul et Virginie, l'Amour du Carnaval de Venise, Lise de l'Epreuve, et Nathalie.

A chaque rôle, un succès... Comptez !..

Madame Montessu ne se contenta pas des lauriers de la capitale, elle en fut demander à la province, et jusqu'à l'Angleterre. Londres l'a possédée après Nantes et Bruxelles, et de toutes ces villes elle est revenue chargée de couronnes et d'applaudissemens.

Chez madame Montessu il n'y a pas que les petits pieds d'une danseuse; il y a aussi le bon cœur d'une femme aimable : chaque fois que le malheur frappe à sa porte, la porte s'ouvre: madame Montessu se présente, affectueuse et charitable; elle fait l'aumône à l'indigence en dansant pour elle; est-ce en son honneur que notre grand Béranger a composé son admirable chanson des Deux Sœur de Charité :

Dans le palais et sous le chaume,
Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
Distillé le miel et le baume
Sur les souffrances des humains.
— Moi qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois.

— Aux bons cœurs, ajoute la nonne,
Quand mes prières s'adressaient,
Du riche je portais l'aumône
Aux pauvres qui me bénissaient.
— Moi, dit l'autre, par la détresse
Voyant l'honnête homme abattu,
Avec le prix d'une caresse,
Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime,
Je vous le dis en vérité :
Sauvez-vous par la charité.



THÉATRE FRANÇAIS.

MONTFLEURY.

Zacharie Jacob, dit Montfleury, auteur et acteur, était un des meilleurs comédiens de son temps.

Avant lui l'art théâtral était encore dans son enfance, si l'on en excepte cependant deux ou trois de ses devanciers et contemporains, tels que Bellerose, Mondori et Floridor, qui jouissaient déjà d'une certaine réputation. Nous regrettons de ne pouvoir donner leurs portraits dans cette Collection ; malgré tous

les soins que nous avons pris, toutes les peines que nous nous sommes données pour nous les procurer, il nous a été impossible d'y parvenir.

Scarron, dans son *Roman Comique*, en parlant de ces trois acteurs, fait dire à la Rancune : que Bellerose est trop affecté, Floridor trop froid, et Mondori trop rude.

Par un heureux hasard, un amateur qui a ramassé un grand nombre de portraits d'hommes célèbres a dans sa collection celui de Montfleury, que nous donnons ici ; il a été peint sur vélin par Abraham Bosse, plus connu comme architecte que comme peintre. Il a cependant fait plusieurs vignettes assez passables en tête de diverses tragi-comédies ; mais le véritable ouvrage qui a fait vivre le nom de Bosse jusqu'à nous est un volume d'architecture dans le goût de Palladio, fort estimé des artistes.

Le portrait de Montfleury, dessiné par Bosse, a beaucoup de ressemblance avec un autre portrait de cet acteur qui se trouve fort rarement en tête de la tragédie d'*Asdrubal*, imprimée in-4° en 1647. Cette tragédie est le seul ouvrage dramatique de Montfleury, c'est-à-dire de celui dont nous donnons le portrait ; car son fils a composé un grand nombre de comédies, dont quelques-unes sont restées au répertoire du Théâtre-Français. Il existe une édition complète des œuvres de ces deux auteurs, qui a pour titre : Théâtre de Messieurs Montfleury, père et fils, imprimé à Paris, en 1739, par la compagnie des libraires.

Il est probable qu'à l'époque où le Théâtre-Français commençait à prendre quelque accroissement, messieurs les acteurs eurent le bon esprit de consulter divers artistes pour le choix de leurs ajustements. En effet, le peu de portraits que nous avons de ces acteurs dans différents rôles, ou dans des vignettes du temps, nous offrent quelques légères intentions de suivre le costume. Celui de Montfleury, par exemple, tout ridicule qu'il puisse paraître pour *Asdrubal*, prince carthaginois, mérite cependant des éloges en comparaison de la manière dont s'affublèrent les comédiens sur la fin du règne de Louis XIV, sous la Régence et sous Louis XV. Alors l'extravagance fut poussée à son comble ; les héros portaient de grandes perruques ; les princesses grecques, des paniers, des toupets poudrés, etc., etc. Tout semblait concourir à la honte du goût, tout annonçait la décadence des arts. Mais revenons à Montfleury, sans oublier cependant de payer quelque tribut d'éloge à Mlle Clairon, qui, la première, quitta les paniers et traça la route à suivre, et à M. Talma, qui, habile à profiter, ne nous laisse plus rien à désirer de ce côté.

Montfleury, gentilhomme du pays d'Anjou, fit de bonnes études, ensuite il entra page chez M. le duc de Guise ; son goût pour le spectacle lui inspira le

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction Roy[le]

ZACHARIE JACOB
dit
MONT-FLEURY.

Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Année 1639.
Rôle d'Asdrubal.
Tragédie de même nom

Oui, le destin de Rome emporte l'avantage,
Un démon a vaincu le démon de Carthage,
Elle lui cède enfin après tant de travaux
[illegible]

désir de se faire comédien ; ce fut alors que, pour déguiser son nom de famille, il prit celui de Montfleury. Bientôt les talents du nouvel acteur le firent appeler à Paris pour entrer dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne, où il fut reçu avec applaudissement. Ce doit être avant 1737. — Il joua d'original dans le *Cid* et dans les *Horaces*. Chappureau, qui nous indique ces faits, le cite comme un comédien achevé dès ce temps-là.

Il épousa Jeanne de la Chalpe, veuve de Pierre Rousseau , écuyer, sieur Du Clos, comédien du Roi. Le cardinal de Richelieu, qui était protecteur de Montfleury, voulut que la noce se fît dans sa maison de Ruel; notre acteur était si fort entêté de la comédie, qu'il exigea dans son contrat qu'on joignît à son nom de famille celui de Montfleury, et qu'on n'y mît point d'autre qualité que celle de comédien du Roi.

Après plus de trente années de travail, Montfleury mourut en 1667, les uns disent d'une veine qu'il s'était cassée ; les autres, de son ventre qui s'était ouvert (cet acteur étant fort gros, on prétend qu'il portait un cercle de fer pour soutenir cette partie). Ce qui doit passer pour constant, c'est que Montfleury, après avoir joué le rôle d'Oreste, revint chez lui avec une fièvre qui, en peu de jours, le mit au tombeau.

Ce fut une perte pour le public ; c'en fut une pour ses camarades, c'en fut même une pour Racine, si l'on en croit M. de Saint-Évremond dans sa lettre adressée à M. de Lyonne, en 1669. Voici ses propres expressions :

« Vous avez raison de dire que cette pièce (*Andromaque*) est déchue par la « mort de Montfleury ; car elle avait besoin de grands comédiens pour remplir, « par l'action, ce qui lui manque. Atila, au contraire, a dû gagner quelque « chose à la mort de cet acteur; un grand comédien eût trop poussé un rôle « assez plein de lui-même, et eût fait faire trop d'impression à sa férocité sur « les âmes tendres. »

La gazette de du Loret, du 17 décembre 1667, annonce ainsi la mort de notre acteur :

Mais naguère, en un seul moment,
Elle mit dans le monument,
D'un coup de sa flèche mortelle,
Tant elle est barbare et cruelle
Envers tous ceux du genre humain,
Un Grec, un Sarmate, un Romain,
Un Ottoman, un Perse, un Scythe,
Un Espagnol, un Moscovite,
Un Capitaine, un Empereur;
Et voyez quelle est sa fureur?
Un Villageois, un Secrétaire,
Un Satrape, un homme d'Affaire,
Un Berger, et maint autre encor;
Et cette madame la Mort,
L'intendante des parricides,
Fit un grand nombre d'homicides,
Et de tout un beau pot-pourri,
En assassinant Montfleury,
Qui, d'une façon sans égale,
Jouant dans la troupe royale,

Non les rôles tendres et doux,
Mais de transport et de courroux,
Et lequel a, jouant Oreste,
Hélas! joué de tout son reste!
O rôle tragique et mortel!
Combien tu fais perdre à l'hôtel
En cet acteur inimitable!
C'est une perte irréparable.
O vous! qu'il a tant ébaudits,
Dites pour lui : *De profundis.*

Ce double éloge de deux contemporains, qui d'ordinaire ne sont pas louangeurs, aurait suffi pour laisser la réputation de Montfleury sans tache, si Molière n'y eût porté atteinte dans son *Impromptu de Versailles*, Il faut dire aussi que notre inimitable comique, comme chef de troupe, avait quelque intérêt à tourner en ridicule les principaux acteurs de l'hôtel de Bourgogne. Il leur en voulait surtout de ce qu'ils avaient représenté le *Portrait du Peintre*, comédie de Boursault, dans laquelle et l'auteur et la comédie de l'*École des Femmes* n'étaient pas épargnés. Baron, que l'on peut regarder aussi comme un juge compétent, était loin d'être aussi sévère que Molière, son ami; il ne parlait jamais de Montfleury sans le nommer son maître. Ce titre, donné par Baron, est certes le titre le plus flatteur que puisse recevoir un comédien.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

M.LLE MORE (M.ME PRADHER),

ROLE DE CLAIRE.

Cette jeune, jolie et spirituelle actrice, est née à Carcassonne. Son père était directeur des théâtres de Nîmes, Bayonne, Montpellier, etc. Il s'était acquis de la réputation comme musicien, et les provinces le regardaient comme une des plus belles basses-tailles qu'elles eussent entendues; la nature avait tout fait pour M.lle More; les grâces semblaient avoir entouré son berceau. Son père ne tarda pas à s'apercevoir des dispositions brillantes de sa fille; à peine pouvait-elle articuler quelques sons, qu'il l'appliqua à l'étude de la musique et du chant; ses succès tenaient du prodige. Elle avait cinq ans et demi lorsqu'on lui fit jouer le rôle de Jeannette, dans le *Déserteur*. Elle charma tous ceux qui l'entendirent. La satisfaction de ses parens fut extrême: ils virent dans cet aimable enfant l'espoir du plus rare talent. Ils redoublèrent de soins et d'ardeur; la jeune personne redoubla de zèle et répondit si bien à l'heureuse opinion qu'on avait conçue d'elle, qu'à l'âge de dix ans, elle fut admise avec empressement dans l'*Athénée* de Montpellier.

C'était une société libre de jeunes gens, qui faisaient leurs premières études dans l'art dramatique, et qui, après s'être exercés quelques années, passaient dans les troupes de province. Le talent de M.lle More, y jeta une lumière si vive, que le théâtre de Montpellier se hâta d'en faire la conquête. Elle n'avait pas quinze ans lorsqu'on la fit débuter. Ce premier essai fut un

triomphe, et la jeune actrice y fut si sensible, qu'elle se sentit pénétrée d'une nouvelle ardeur, et se livra, dès ce jour, sans réserve, à l'étude d'un art qui lui présentait la plus douce et la plus brillante perspective. Sa réputation croissait avec les grâces dont la nature l'avait douée. En 1815, elle reçut l'ordre de venir débuter à Paris. C'était une tentation bien propre à la séduire; son bon esprit et sa modestie l'en préservèrent : persuadée que son talent n'était pas encore digne d'un théâtre aussi périlleux que celui de la capitale, elle refusa, et préféra l'engagement qu'on lui proposait à Rouen. Elle y débuta en 1816, dans le *Calife de Bagdade* et le rôle d'Élise d'*Une heure de Mariage*. Son succès surpassa son attente : le plaisir de l'entendre tenait de l'enthousiasme.

Le théâtre de Rouen est depuis long-tems en possession de fournir des sujets distingués à la scène française. A peine M.lle More avait-elle joué quatre à cinq fois, qu'elle reçut un nouvel ordre de venir débuter au théâtre Feydeau. C'était une distinction trop flatteuse pour n'y pas céder; elle se rendit aux instances de l'autorité et quitta la ville de Rouen, qui fut désolée de n'avoir joui que si peu de tems d'un talent aussi remarquable.

M.lle More arriva à Paris le jour du mariage de monseigneur le duc de Berry; elle regarda cette circonstance comme d'un heureux présage, et ces pressentimens ne la trompèrent pas.

Son premier début eut lieu le 21 juin; elle joua dans le *Calife* et la *Fausse Magie*. Elle était mal secondée, mais son talent triompha de toutes les difficultés : on lui trouva un jeu spirituel, fin, variée, une voix juste mais un peu faible. Un second début fixa les suffrages du public de la manière la plus flatteuse. Quelques jours après, elle fut admise à la pension; et au 1.er avril 1820, elle fut reçue sociétaire : c'était une année heureuse pour elle. Le neuf du mois de novembre suivant, elle a épousé M. Pradher, l'un des plus brillans, des plus spirituels et des plus aimables compositeurs et pianistes de Paris. M. Pradher est professeur à l'École royale de Musique, compositeur pianiste du roi, et des enfans de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans. On lui doit la musique de plusieurs opéras, et entr'autres celle du *Philosophe en voyage*. M.me Pradher a créé plusieurs rôles tels que celui de Lubin dans les *Oies du frère Philippe*, ceux d'Éléonore et de Félix; mais c'est surtout dans Lubin et la *Maison Isolée*, qu'elle a fait preuve du talent le plus aimable et le plus digne des suffrages du public.

La réputation de M.lle More ne peut que s'accroître. Animée par les exemples, les conseils et les instructions d'un époux si habile, comment ne pourrait-elle pas se promettre de nouveaux succès ?

Galerie Théâtrale.



Dessiné par Lécure — Déposé à la Direction de la Lib.ie — *Gravé par [illegible]*

(Opéra Comique.) **Mlle MORE**, (Rôle de Claire dans la M… [illegible])

Mais Ce n'est pas pour aujourd'hui,
Non Ce n'est pas pour aujourd'hui

GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Mlle ALEXANDRINE NOBLET,

ROLE DE PAULA (DANS STOCKHOLM, FONTAINEBLEAU ET ROME).

Mademoiselle Alexandrine Noblet est née à Paris; à peine âgée de vingt ans, elle jouit déjà d'une des premières réputations de la capitale; — il y a de cela quatre ans: elle avait seize ans alors, mais elle était plus grande par son talent que par son âge; au mois de juin 1829, elle fit son premier pas dans la carrière théâtrale: son nom seul était une espérance de succès; sœur de mademoiselle Lise Noblet et de madame Alexis Dupont, elle marchait protégée par une gloire de famille, qu'il lui fallait soutenir et continuer... Elle ne se contenta pas de ce rôle, et fit mieux en l'augmentant.

Mademoiselle Alexandrine Noblet fit son début au Théâtre-Français, dans la Femme jalouse, et les Jeux de l'amour et du hasard. Dans la première pièce, elle se contenta modestement du très-petit rôle d'Eugénie; dans la seconde, elle brilla plus dans le rôle plus brillant de Sylvia; il semblait à cette époque que la famille Noblet fût de droit sous l'empire de Terpsychore, et que chacun de ses membres dût relever de cette divinité; mais elle avait épuisé tous ses trésors sur les deux aînées, elle céda la troisième à Thalie qui l'adopta avec amour, et la dota généreusement; le public de l'Opéra fut étonné et se plaignit du vol, le public des Français fut étonné et applaudit à l'emprunt.

Quelle est cette jeune beauté ?
— Un emprunt que Thalie a fait à Terpsychore.
— Un emprunt!.. Eh vraiment, quoique novice encore,
Elle n'a pas l'air emprunté!...

Ce n'est pas le *Figaro* de 1833 qui dit cela, c'est la *France Nouvelle* du 12 juin 1829.

Après un pareil début, son engagement ne devait-il pas être signé le soir même, tandis que l'écho des coulisses frémissait encore au bruit des applaudissemens. — Eh bien, mademoiselle Noblet fit un second début dans l'Intrigue épistolaire, et la Fausse Agnès; elle joua avec le même talent et le même succès; elle joua encore dans Nanine, et dans la Fille d'honneur; elle joua le rôle de Palmyre, dans Mahomet, et toujours avec un bonheur égal, avec trop de bonheur, car elle éveilla la jalousie haineuse; elle était toute jeune, toute jolie, toute pleine de talent : ces trois qualités furent trois défauts à certains yeux, et mademoiselle Noblet, adoptée par le public, ne le fut pas par la société administrative du théâtre. Non découragée par cette disgrâce arbitraire, elle fut à l'Odéon, appeler de la sentence du théâtre Richelieu. Là, elle gagna sa cause, parce que sa cause était imperdable : — à l'Odéon, il n'y avait pas de rivale, et pas d'intrigue, le public seul avait voix au chapitre; il n'y eut donc pas d'hésitation. — On fit justice.

Mademoiselle Noblet ne fut pas un enfant prodigue; elle ne joua pas dédaigneusement avec la faveur du public; elle lui paya ses applaudissemens en en méritant de nouveaux. Tout le monde l'aimait, tout le monde l'admirait; et pourtant, dans cette jeune fille innocente et ingénue, on ne connaissait pas encore Paula. — Paula ne se fit pas attendre.

Au mois de mars 1830, Alexandre Dumas donna au théâtre de l'Odéon sa grande trilogie de Stockholm, Fontainebleau et Rome. Tous les acteurs y rivalisèrent de zèle et de talent; mais mademoiselle Georges, mais Lockroi, mais Ligier, furent obligés de céder le pas à la jeune fille italienne, aux yeux noirs, à l'âme ardente et passionnée, à Paula malheureuse et résignée, pauvre enfant qui, dans son beau pays d'Italie, a vu Monaldeschi, l'homme infâme; qui l'a aimé, qui s'est attachée à lui corps et âme, qui, pour lui, a quitté sa patrie, pour lui a quitté sa mère, pour lui a dépouillé les vêtemens de son sexe, a caché son amour et sa pudeur de femme, sous la livrée d'un page; qui, pour lui, a sacrifié ses croyances et son honneur, qui l'a suivi partout pas à pas, ainsi qu'une ombre, qui a vécu pour lui, et qui meurt pour lui! — C'était un rôle admirable, et mademoiselle Noblet l'a rendu admirablement: elle a compris toute la profondeur de son personnage; aucun trait de dévouement, de courage, de dignité, ne lui a





Théatre Français. **M.[elle] NOBLET** Rolé de Pauia

échappé ; elle fut dans cet ouvrage au-dessus de tout éloge ; elle y mit au jour un talent entièrement neuf.

Après Paula, mademoiselle Noblet ne s'endormit pas sous son laurier ; il ne suffisait pas d'un triomphe à son ambition, d'une couronne à sa tête. — Elle joua dans la Mère et la fille ; elle joua dans Roméo et Juliette ; elle joua Isabella, dans la Maréchale d'Ancre ; Adalgise, dans Norma ; Agnès Sorel dans Charles VII ; elle joua surtout Rosario, le démon-moine, dans le drame de Fontan ; et, de chacun de ces rôles, elle se fit un nouveau succès : de jour en jour, elle réalisait davantage les espérances qu'elle avait fait concevoir, — lorsque la mauvaise fortune de l'Odéon condamna pour la dernière fois ce théâtre infortuné.

M. Harel quitta le Faubourg Saint-Germain, et se réfugia au boulevard, emportant le mobilier et le personnel du théâtre défunt ; il n'oublia pas dans les ruines son plus précieux diamant, — et mademoiselle Noblet s'en fut à la Porte Saint-Martin, jouer le rôle de Jenny, dans Richard Darlington : elle fut alors ce qu'elle avait été dans Paula, dans Juliette, dans le Moine ; — elle fut admirable et profondément dramatique. Puis elle sembla se reposer, ou plutôt on la condamna au repos, on nous condamna à ne plus la voir que de loin en loin : sans doute la même jalousie qui nous a enlevé madame Dorval, voulait nous enlever mademoiselle Noblet : on la demandait, on l'espérait en vain ; et tout souvenir d'elle était un regret. Enfin, son nom disparut tout-à-fait des affiches de la Porte Saint-Martin, et cette fois, nous n'en fûmes pas affligés ; car l'affiche du Théâtre-Français nous offrait une consolation, en nous annonçant ses prochains débuts.

Le 16 mai 1833, mademoiselle Noblet reparut à la Comédie-Française, dans Emma, de la Fille d'honneur ; et Sylvia, des Jeux de l'amour et du hasard, deux pièces qu'elle avait déjà jouées lors de ses premiers débuts. — Elle fut naïve et touchante dans la première, fine et piquante dans la seconde, charmante dans les deux : son triomphe fut complet. — Vivement redemandée à la fin du spectacle, il lui fallut se présenter aux applaudissemens du public.

Mademoiselle Noblet était assez bien cautionnée par son passé, pour que l'administration des Français l'ait reçue d'avance, comme depuis longtemps le public l'avait reçue. — Le mot début n'était donc qu'une simple formalité ; mais l'usage le voulait, il fallait s'y soumettre. Le 26 mai, elle fit un second début aussi heureux que le premier, dans l'Ecole des Vieillards,

et l'Ecole des Maris; et le 7 juin, elle termina dans les Jeux de l'amour et du hasard, et Valérie. Depuis cette époque, mademoiselle Noblet est attachée à la Comédie-Française, dont elle est le plus jeune et le plus bel ornement; elle joue également bien dans la comédie et la tragédie. — Dans la Fille d'honneur, et les Deux gendres; dans les Vêpres siciliennes, et Adélaïde Duguesclin.

Maintenant que mademoiselle Alexandrine Noblet s'est assise au premier rang, nous avons assez de confiance en elle, pour être sûrs que son talent ira toujours *crescendo*. — Elle ne doit pas oublier combien d'espérances reposent sur sa tête; elle ne doit pas oublier de continuer la gloire héréditaire de son nom. — Nous avons déjà dit qu'elle était sœur des deux premières danseuses de l'Opéra.

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

MLLE LISE NOBLET,

ROLE DE LA FOLIE (DANS GUSTAVE III).

« On voit bien que l'Opéra est l'ébauche d'un grand spectacle, il en donne » l'idée. » Il y a long-tems, bien long-tems, que Labruyère disait cela dans son premier chapitre des Ouvrages de l'Esprit,... et quel serait aujourd'hui son étonnement si, du sommeil de sa tombe, il pouvait s'éveiller au premier balcon de l'Opéra, de ce même Opéra qui n'était alors qu'un tout petit enfant et qui depuis a tant grandi!... Pourrait-il reconnaître son théâtre du dix-septième siècle, merveille en enfance, ébauche imparfaite, idée d'un grand spectacle, dans ce temple magique où la baguette d'une fée semble avoir transporté l'Olympe émigré; comme il resterait ébahi devant ces miracles à la Vaucanson qui chaque soir réalisent à nos yeux les beautés de la terre et les rêves du ciel; comme il changerait de langage dans sa juste admiration s'il lui était donné d'entendre les harmonieux concerts du théâtre Lepelletier, d'y voir la nature pittoresque et variée, la nature artificielle à la fois et véritable, avec ses franches couleurs, ses montagnes arides et escarpées, ses forêts ombreuses, son horizon lointain, avec son ciel azuré, ses nuages gris, sa lune mobile et argentée; comme il changerait de langage si, du milieu des arbres, des buissons, des rosiers, il voyait s'élancer, folles et pétulantes, de sveltes jeunes filles, fraîches comme des roses, ailées comme des oiseaux, vaporeuses comme une écharpe de gaze; s'il voyait d'un côté voltiger la légère Taglioni, la Terpsychore de Suède à la cour de France; s'il voyait de l'autre, toute belle et toute gracieuse, notre danseuse à nous, notre Taglioni,

notre Terpsychore, s'il voyait notre grande demoiselle Noblet!.. oh, alors d'un seul trait de sa plume il rayerait sa sentence d'autrefois; car l'Opéra maintenant est devenu le roi des théâtres, et mademoiselle Noblet est sa Reine!...

Mademoiselle Lise Noblet est née à Paris, et si je vous disais qu'à peine déposée sur son berceau elle se prit à danser, vous seriez tentés de le croire, tant il y a de légèreté dans cette charmante jeune femme. Eh bien, non, mademoiselle Lise Noblet ne fit ni bouffantes ni pirouettes sur son berceau; mais à peine l'eut-elle quitté, qu'âgée seulement de 6 ans, elle révéla les dispositions les plus heureuses, les plus dansantes. Pour les développer ses parens lui firent suivre les leçons de l'école de l'Académie Royale, pépinière du grand théâtre, confiée aux soins habiles de M. Maze; au milieu de cette foule d'enfans qui se pressaient à ses cours, M. Maze remarqua une jeune fille plus légère que les plus légères, plus gracieuse que les plus gracieuses, une jeune fille toujours papillonnant, dans laquelle il crut découvrir la danse innée : joyeux de sa découverte, il s'attacha à cette enfant, l'affectionna particulièrement, lui fit faire plus de battemens qu'à ses émules, en un mot il en fit son œuvre de prédilection, et après cela, sans attendre qu'elle eût entièrement atteint sa seizième année, il en fit hommage au public, certain par avance d'un succès qui ne fut pas un moment contesté. Mademoiselle Noblet débuta dans la Caravane par un pas de deux avec Albert; la petite danseuse brilla à côté du grand danseur, elle fut couverte d'applaudissemens, et jamais peut-être triomphe ne fut aussi éclatant.

Voici ce que disait le Journal des Débats lors de ses débuts :

« Dès son entrée, elle a charmé par les grâces de sa figure, par l'élé-
» gance de sa taille, par la régularité de toutes ses proportions; un mur-
» mure flatteur, plus doux et plus significatif que des applaudissemens,
» dont la valeur intrinsèque n'est pas toujours bien constatée, a circulé
» dans l'assemblée. A peine a-t-elle fait quelques pas, que la légèreté, la
» précision de ses mouvemens, la noblesse pittoresque de ses poses, et
» l'agilité de ses jolis pieds, ont redoublé l'étonnement et l'admiration.
» Comment en eût-il été autrement? On retrouvait dans une élève de
» seize ans, avec toute la fraîcheur de la jeunesse, la perfection d'un ta-
» lent consommé. »

La faveur qui avait accueilli les débuts de mademoiselle Noblet, ne se ralentit pas lorsqu'elle eut été engagée au théâtre; les applaudissemens la

Galerie Théâtrale.



Dessiné par [illegible] — Gravé par [illegible]

Acc.ie Rle de Musique. — Melle NOBLET. — rôle de Folie

Dans Gustave III ou le Bal masqué

suivaient pas à pas ; chaque soir c'était un nouvel enthousiasme, et pourtant mademoiselle Bigottini régnait encore, et l'on croyait à cette époque qu'après mademoiselle Bigottini il n'y avait plus rien à espérer. Mademoiselle Bigottini avait vaincu le passé ; reine du présent, elle ne pouvait être vaincue par l'avenir, voilà ce que l'on disait ; on l'avait surnommée l'inimitable ; et pourtant mademoiselle Bigottini avait pâli au bruit des bravos mérités par mademoiselle Noblet, bravos furieux dont elle croyait avoir le monopole ; mademoiselle Bigottini tremblait, et les lauriers de sa rivale l'empêchaient de dormir.

De son côté, mademoiselle Noblet ne s'endormait pas ; non aveuglée par un si beau succès, elle travaillait à l'augmenter et à parvenir au titre de premier sujet ; elle l'avait mérité, mais ce n'était pas assez ; ayant obtenu un congé, elle quitta la capitale et s'en fut rafraîchir sa jeune couronne dans les eaux de la Tamise : l'accueil enthousiaste qu'elle avait reçu de la France n'était rien encore auprès de celui que lui fit l'Angleterre : les expressions nous manquent pour l'exprimer ; enfin, elle s'en revint, emportant avec elle l'amour des lords et leurs couronnes, et surtout une ample moisson de bonnes guinées qui ne furent pas interceptées par la douane, vu qu'elles n'étaient pas de contrebande, et qu'elles provenaient d'une très-honorable origine : c'était le prix du talent.

Mademoiselle Noblet arrivait à tems, car mademoiselle Bigottini songeait à faire retraite ; l'heure était venue pour elle de se délasser de sa gloire ; elle rentrait dans la vie privée laissant un trône vacant ; elle pouvait dire comme Sylla :

J'ai gouverné sans peur et j'abdique sans crainte.

Elle abdiquait sans crainte dans la certitude de remettre son sceptre en de bonnes mains. Mademoiselle Noblet était là ; héritière présomptive du brillant héritage, elle accepta ce legs universel dont elle fut envoyée en possession par la justice du directeur et la ratification du public. Tout le monde a vu mademoiselle Noblet dans Cendrillon, tout le monde l'a vue dans Clari, dans le Page inconstant ; elle réunit en elle les qualités de fort agréable danseuse et de mime fort agréable. Sa danse est voluptueuse et pleine de grâce, son jeu est naturel et plein d'expression ; depuis, nous l'avons vue, nous l'avons admirée dans les Filets de Vulcain ; mademoiselle Bigottini n'eût pas fait une plus adorable Vénus ; enfin, nous avons vu ma-

demoiselle Noblet dans son triomphe, dans ce que l'on pourrait appeler sa grande œuvre, dans Fenella de la Muette de Portici; elle était parlante dans ce rôle muet; ses gestes et ses regards se faisaient entendre aussi haut que le chant harmonieux et passionné de Nourrit et de madame Damoreau; Mademoiselle Noblet s'y est montrée profonde comédienne, et dans l'enivrement de son triomphe, elle n'a pas oublié qu'elle était la première danseuse pour rester la première mime.

Mademoiselle Noblet a de plus le bonheur d'être sœur de deux de nos actrices les plus aimées : de madame Alexis Dupont, qui partage avec sa sœur aînée la première place de l'Opéra, et de mademoiselle Alexandrine Noblet, jeune fille de 20 ans, adorable comme femme, admirable comme actrice, qui ne partage avec personne la première place d'ingénue au Théâtre-Français.



Halle inv. — Cl Duflos Sculp

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

M. NOURRIT.

ROLE D'ORPHÉE (*Opéra d'Orphée*).

Il est des peuples chez lesquels la musique semble un talent inné ; les Italiens, les Allemands sont tous organisés pour la musique, tous naissent musiciens. En France, quelques-unes de nos provinces seulement jouissent de cette faveur ; mais plus nous nous rapprochons du nord, et moins les habitants de ces contrées semblent doués de *ce je ne sais quoi*, sans lequel les arts n'ont point de charme. Les Anglais, les Hollandais, les Danois sont vraiment barbares en fait de musique ; chez eux l'on ne remarque nulle harmonie, leur chant est monotone et sans couleur nationale, les Écossais exceptés, et surtout les Russes. Ces derniers, au dire de plusieurs musiciens qui ont voyagé dans leur pays, entre autres l'aimable compositeur des charmants opéras-comiques de *Jean de Paris*, du *Nouveau Seigneur*, etc. ; ces derniers, dis-je, sont mélo-

manes, ils sentent la musique et peuvent espérer de rivaliser un jour avec l'Allemagne.

C'est au midi de la France que nous devons la plupart de nos acteurs lyriques; les Provençaux, les Languedociens et les Gascons, de tout temps fournirent des chanteurs à presque tous nos théâtres: aujourd'hui encore, MM. Lays, Dérivis, Nourrit et Lavigne sont tous nés sous le beau ciel du midi. Garrat, ce chanteur divin, n'est-il pas Gascon? L'air pur de ce beau pays donne probablement aux hommes un organe plus sonore que dans les climats brumeux, et le voisinage de l'Italie ne contribue pas peu à former leur goût.

Avant de suivre la carrière théâtrale, M. Nourrit exerçait une profession bien différente : il était négociant à Montpellier, sa patrie. Il n'eût jamais songé, sans doute, à quitter le commerce, sans un hasard que nous pouvons appeler un hasard heureux. Dans un voyage que fit M. le comte Chaptal, à Montpellier (il était alors ministre de l'Intérieur), il entendit chanter M. Nourrit à un concert d'amateurs, appelé l'Athénée: sa voix lui parut fraîche, agréable et fort étendue; il engagea le jeune négociant à venir débuter sur le théâtre du grand Opéra; un engagement d'un ministre vaut un ordre. Cette proposition s'alliait parfaitement au goût de M. Nourrit pour la musique; il n'hésita pas à quitter le caducée de Mercure pour la lyre d'Apollon, et vint solliciter un ordre de début qui lui était promis d'avance.

Ce fut en 1802 que le négociant, devenu comédien (beaucoup d'acteurs devraient faire tout le contraire), débuta par le rôle de Renaud dans *Armide*. Ce rôle, un des plus brillants, mais aussi un des plus difficiles à jouer du répertoire, fut un triomphe pour M. Nourrit. S'il laissait beaucoup à désirer comme acteur, il ne lui restait que fort peu à faire comme chanteur; dès son début il fit espérer aux spectateurs un successeur au célèbre Rousseau.

Le second rôle dans lequel débuta M. Nourrit, fut *Dardanus*. Notre plaisir fut double; car, au plaisir de l'entendre se joignait celui de revoir un opéra dont les représentations avaient été longtemps suspendues.

Oreste, d'*Iphigénie en Tauride*, fut le troisième et dernier début de M. Nourrit. Cette épreuve dangereuse passée, MM. de l'Académie royale de Musique, ainsi que les dames, à l'exemple des docteurs du *Malade imaginaire*, lui chantèrent tous en chœur:

Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

Depuis qu'il est au théâtre, les principaux opéras dans lesquels il créa des rôles sont: *Amphion;* on ne pouvait mieux choisir pour représenter ce fils de

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction Roy.le

(Academie Roy.le de Musique) M.r NOURRIT. (Rôle d'Orphée)
Opéra du même nom

Laissez vous toucher par mes pleurs,
Spectres, Larves, Ombres terribles

Jupiter, dont les accords harmonieux élevèrent les murs de Thèbes; les *Bayadères*, *Don Juan*, *Nephtali*, *Sophocle*, les *Amazones*, etc.

Orphée, que M. Nourrit a remis au théâtre, est un des rôles qui convient le mieux à son talent. Ce poëme, qui n'a pas coûté de grands efforts d'imagination à son auteur, puisqu'il l'a traduit le plus littéralement possible de l'opéra italien de Calzabigi, lequel est d'une faible conception, est un de ceux cependant que l'on entend toujours avec un nouveau plaisir. D'où cela vient-il donc? de la musique sublime de Gluck, et du talent de l'acteur chargé de jouer Orphée.

Toute cette musique est admirable; mais rien n'est comparable, à mon avis, à ce morceau plein d'âme, de sentiment, qui est au troisième acte :

J'ai perdu mon Euridice,
Rien n'égale mon malheur.

Jamais musicien ne fut mieux inspiré que ne l'était Gluck lorsqu'il écrivit cet air, et peu de chanteurs sont capables de le rendre avec autant d'expression que M. Nourrit. Au second acte, lorsqu'il cherche à toucher les démons, et qu'il leur chante :

Laissez-vous toucher par mes pleurs, etc.,

il est loin de produire autant d'effet. Est-ce la faute de l'acteur? Non. Est-ce celle du compositeur? Pas davantage. A qui donc en est la faute? A la situation. Grétry, dans son Essai sur la Musique, prétend qu'il voudrait dire aux musiciens : « *Ne faites pas chanter Apollon, ni Orphée;* les auditeurs sont « trop prévenus en faveur de ces illustres personnages de la fable. Les « prodiges que décrivent les poëtes sont un écueil infaillible pour celui qui « croira exécuter en chant ce que leur imagination brillante a décrit. Il est en « effet bien plus aisé de raconter des miracles que de les mettre en action. » Il est aussi bien plus aisé de produire de l'effet par le pathétique que par le merveilleux.

La méthode de M. Nourrit est bonne, très-bonne; on n'en sera pas étonné lorsque l'on saura que ce fut à l'école de MM. Gérard et Garrat qu'il la perfectionna. Dugazon, qui fut son maître de déclamation, avait plus à faire, aussi fit-il moins. Chaque talent a son genre; ce qui constitue l'homme de mérite est d'avoir un sentiment à soi; applaudissons et encourageons cet acteur de ne pas forcer son jeu; car, sans y mettre plus de chaleur, il pourrait y mettre plus de manière.

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

ADOLPHE NOURRIT,

ROLE DE MELCTHAL (DANS GUILLAUME TELL).

Tel père, tel fils, dit un vieux proverbe dont la vérité a été bien souvent contestée par l'expérience; il est trop souvent menteur pour qu'on y ajoute foi; — si les vices et les vertus étaient de droit héréditaires, comme la charge de bourreau, il y aurait en vérité de quoi mourir de désespoir pour les uns, de quoi mourir de joie pour les autres, et alors on aurait une grande peine de moins, celle de faire le choix d'un état; on n'aurait pas besoin de consulter sa vocation, on n'aurait pas de ces pénibles momens d'incertitude; on serait roi de naissance ou épicier de naissance, on suivrait pas-à-pas la trace paternelle, on ferait :

Comme un mouton qui passe où sa mère a passé.

S'il en était ainsi, Adolphe Nourrit, fils de Louis Nourrit, eût été chanteur en naissant; de son berceau il se fût élancé triomphant à la suite de son père et serait arrivé en droite ligne, conduit par la destinée et par l'influence du proverbe, à ce degré de gloire où nous le voyons aujourd'hui. Je ne sais si c'est en effet le proverbe qui a voulu que le fils héritât si heureusement du père, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Nourrit, au lieu de se croire chanteur né, douta un moment de sa voix et de son talent; loin de rêver le trône de l'Opéra et la lyre d'Orphée auxquels il était destiné, il entra dans une maison de commerce, il étudia la partie double et se fit généralement estimer par son exactitude.

Né le 3 mars 1802 à Montpellier, il avait étudié à Paris, au collège Sainte-Barbe et à la chapelle de ce collège il avait commencé à s'exercer dans l'art du chant; ses études terminées, il venait d'enfouir dans le commerce son admirable talent; heureusement pour les dilettanti d'aujourd'hui, il ne tarda pas à revenir de sa décision première; enthousiasmé par la réputation de son père et les applaudissemens qu'il recueillait chaque jour, il s'éveilla enfin de son sommeil, comprit les germes précieux qu'il avait en lui, et dès ce moment il s'occupa de les développer; en vain son père tâcha par ses conseils de l'éloigner du théâtre, il l'y appelait par son exemple glorieux, et Nourrit, cédant à sa propre conscience, quitta le commerce pour le théâtre. Il ne se présenta pas tout d'abord à l'Opéra; ce fut au Théâtre-Italien qu'il se destina sous les leçons de Garcia, alors premier chanteur de ce théâtre et qui depuis eut une plus grande gloire, celle d'avoir donné à la France sa fille madame Malibran. Sous ce bon maître le jeune élève fit de rapides progrès et pour se perfectionner il allait entreprendre un voyage en Italie quand le ministre de la maison du roi intervint pour conserver à la France le brillant chanteur qui menaçait de la quitter, et voulut que Nourrit se fît entendre devant l'administration de l'Opéra. Cette épreuve lui ayant été très-favorable, Nourrit abandonna ses projets d'Italie; les leçons de son père et celles de Baptiste aîné de la Comédie le façonnèrent pour le chant et la déclamation à la mode française. Après cela Nourrit couronna ses études le 10 septembre 1821 par son début à l'Académie Royale de Musique dans le rôle de Pylade d'Iphigénie en Aulide; il y obtint un succès brillant et mérité, et depuis ce tems il s'avança promptement et chacun de ses pas fut marqué par un nouveau triomphe; en 1833 il reçut la récompense dont il était parfaitement digne; l'administration lui donna place parmi les premiers sujets. Maintenant Nourrit est le premier et bien au-dessus de ses rivaux; il n'a pas seulement hérité de la voix de son père, il l'a surpassé; nous n'avons pas en lui qu'un chanteur, mais encore un très-habile comédien. Nous regretterions que Nourrit ne fût pas à la Comédie Française, s'il n'était pas à l'Opéra; il existe entre lui et Talma une ressemblance physique, nous ne serions pas étonnés qu'il en existât une entre son talent et celui du grand tragédien. Il suffit, pour acquérir cette conviction, de le voir dans le rôle de Masaniello dans la Muette de Portici, on ne peut être plus beau, plus tragédien que lui au cinquième acte, il est fou comme Talma eût été fou, il est effrayant, il est superbe.

Galerie Théâtrale



Acad.e Roy.e de Musique. M.r A. NOURRIT Rôle de Melcthal

Nourrit est un chanteur à part, car d'ordinaire un chanteur chante et puis c'est tout; quand il a chanté il se promène sur la scène avec indifférence, attendant que son moment soit venu de recommençer. Voilà ce que nous voyons tous les jours au Théâtre-Italien; mais il n'en est pas ainsi de Nourrit; profondément comédien il joue et chante tout à la fois: son jeu, son chant, sa pantomime, sont on ne peut plus dramatiques: Nourrit a joué dans le Philtre, dans Guillaume Tell, dans le Dieu et la Bayadère, dans Robert-le-Diable, dans Gustave, dans Ali-Baba: partout il a été comédien habile, chanteur délicieux, Nourrit est le grand homme de l'Opéra, honneur à Nourrit!....

GALERIE THÉATRALE.

VARIÉTÉS.

ODRY,

ROLE DE BELROSE (DANS L'AVEUGLE DE MONTMORENCY).

Ille ego qui quondam !....

Et maintenant, place à Odry ! — Place au grand homme, place à celui qu'on a surnommé le héros du calembourg, le père de la bêtise, le rival d'Homère — place à lui !...

Pardonnez-moi, grand Odry, de vous avoir laissé faire si long-tems anti-chambre, et de ne vous ouvrir la porte qu'après que tous ont passé, pardonnez-moi, ou plutôt remerciez-moi, car ce n'est pas une tache, à votre gloire, c'est une justice à votre mérite. — A vous seul appartenait de terminer cette œuvre, vous seul pouviez-être le dernier fleuron de ma couronne; et j'ai dû, comme vous le diriez sans doute et fort élégamment, vous garder pour la bonne bouche. Oui, quand bien même il m'eût été donné de chanter l'une après l'autre toutes les célébrités de l'époque, quand bien même, après avoir déroulé rose à rose, devant les yeux du lecteur, la délicieuse couronne de l'Opéra, — de l'Opéra, premier degré de l'échelle dramatique — j'eusse dû d'échellon en échellon, de gloire en gloire, descendre jusqu'aux glorieux haras, antipode du sérail de la rue Lepelletier qui, sous la raison Franconi et Compagnie, exploite avec tant de bonheur, les talens innombrables et incontestés de : La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. — Oui, M. Odry, je vous eusse séparé de la multitude comme une des grandes réputations, je vous eusse mis à part; homme à part, je vous eusse consacré mes derniers chants, mes

derniers adieux, mon dernier encens, vous, à qui le ciel devrait un chantre *ad hoc*, ce même ciel qui fit Homère pour Achille.... Jules Janin pour Debureau !..

En attendant qu'il naisse, ce poète prédestiné, permettez-moi de chasser sur ses terres, d'empiéter sur son œuvre future, permettez-moi de célébrer son idole — et surtout inspirez-moi !

Il est né à Paris ce prodigieux Jacques-Charles Odry. — Et il n'est pas né d'un calembourg, mais bien d'un cordonnier, d'un modeste cordonnier en échoppe.... il est né entre une alène et un tire-pied, il est né entre deux semelles. — Et cependant, voilà que Jacques-Charles Odry fut un enfant prodigue, il jeta le tranchant par dessus l'échoppe, déserta les tentes paternelles et n'emporta rien avec lui, que son nom, sa figure, et un grand amour pour les cuirs. — Et que devint-il ? — Cordonnier renégat, ce fut à l'Egoût Montmartre, qu'il demanda l'hospitalité... Or, dans ce tems, l'Egoût Montmartre était en haute considération... jadis étable à ânes : on en avait fait un de ces théâtres surnuméraires, où les jeunes talens vont faire leur noviciat avant de se risquer sur un grand théâtre en qualité de comparses-facteurs :

> ...... C'est une lettre
> Qu'entre vos mains, seigneur, on m'a dit de remettre.

C'était une belle chose que cet Egoût Montmartre, pour vingt centimes on s'y tenait debout au parterre ; pour cinquante centimes, on siégeait aux premières loges où l'on arrivait à l'aide d'une échelle. — Et dans les jours de représentation à bénéfice, la soirée étaient bonne, la salle et la caisse étaient pleines jusques aux combles. — On avait fait dix-huit francs !...

Telle fut l'origine d'Odry. — Il naquit dans une échoppe, et fut élevé dans une étable....... dans une étable à ânes. — O grand homme ! — Puis il quitta l'étable comme jadis il avait quitté l'échoppe ; conduit par la destinée, il traversa le boulevard tout d'une haleine, et s'en fut frapper à la Porte Saint-Martin... il y entra, en dépit de son nez si gros, si retroussé ; en dépit de ses yeux faïence ; en dépit de sa bouche ; en dépit de sa voix ; en dépit de son corps ; en dépit de son père cordonnier ; en dépit de son échoppe ; en dépit de son étable, en dépit de tout. — En dépit du présent, protégé par l'avenir ! — Et à la Porte Saint-Martin, que fit Odry ?... Odry fut si bête, mais si bête dans son métier de figurant, qu'à l'unanimité on le surnomma l'imbécille. — Et lui, de se frotter les mains : c'était là son idée

Galerie Théâtrale.



Théâtre des Variétés. **Mr. ODRY.** Rôle de Carose (L'aveugle de Montmorency.)

C'est les tailleurs de pierre qui sont des bons enfans

fixe : la bêtise et toujours la bêtise, il fit tout pour la bêtise, il était fait lui-même pour la bêtise; il fit si bien qu'il la perfectionna, qu'il la spiritualisa....

Malgré cela, lorsqu'en 1808, il quitta la Porte Saint-Martin, ce fut pour rentrer encore dans l'obscure condition de figurant, au théâtre des Variétés. —Mais enfin son talent perça, on découvrit en lui la bêtise innée, et les auteurs s'empressèrent d'exploiter ce fonds de succès; ils inventèrent pour lui, il inventa pour eux, et de cette association des auteurs et de l'acteur, de la bêtise et de l'esprit, se forma un tout quelque peu difforme, mais un tout si ridicule, si plaisant, qu'on se prit à rire... et la cause d'Odry fut gagnée. — Odry, né cordonnier, épuré par l'étamine de l'Egoût Montmartre, Odry le comparse du théâtre Saint-Martin, le comparse des Variétés, passa tout-à-coup roi de ce théâtre, roi par la volonté, par le rire des spectateurs !..

Dirai-je qu'Odry à joué dans le Chevreuil, dans l'Aveugle de Montmorency, dans Folbert, dans Tony, dans l'Ours et le Pacha, non, je nommerai Odry, et son nom seul suffira à sa gloire... Odry veut tout dire; il y a tout un homme, tout un genre, tout une réputation, tout un calembourg dans ce nom. — Odry !....

Odry n'est pas seulement acteur, il est encore faïencier pendant le jour jusqu'à six heures de relevée; et sur la façade d'une boutique dépendant d'une maison sise à Paris, rue du Faubourg Montmartre, n. 44, on pourrait lire ces deux mots : Odry faïencier !..

Odry n'est pas seulement acteur et faïencier, il cumule une troisième qualité: Odry est poète; mais poète comme il est acteur, comme il est faïencier. — il a fait le Canon des Cuisinières, il a fait des Messéniennes... lui aussi !.. Il a fait la chanson des Cornichons, il a fait le poème des Bons-Gendarmes; et dans tous ses ouvrages, il s'est peint d'après nature :

Le style, c'est l'homme, a dit M. de Buffon ...

Odry est encore fort utile à la société sous un autre rapport; il est gérant-responsable de tous les bons et mauvais mots, de toutes les bêtises de l'époque, de tous les calembourgs passés, présens et futurs. — Il a bon dos.

Je m'arrête, et n'ose continuer son panégyrique; je craindrais d'alarmer sa modestie; et je le vois déjà s'approchant de moi, médire : — Ah ! Monsieur, vous êtes un gâte-Odry...

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-HUITIÈME.

ANCIEN THÉATRE ITALIEN.

PANTALON.

PANTALON est un des anciens personnages de la comédie italienne, que les progrès des mœurs et du bon goût ont éloignés du théâtre; il était autrefois un personnage obligé de toutes les pièces italiennes. Son caractère était celui d'un vieillard, d'un état ou d'un esprit médiocre, toujours amoureux, et toujours dupe. Né à Venise, il en conservait le langage. Son costume était un long pantalon ne formant avec les bas qu'un seul vêtement, semblable à celui de nos petits-maîtres en deshabillé; une longue veste rouge formait le reste de sa parure. On l'a depuis habillé plus décemment, la veste rouge a fait place aux honneurs de la simare.

On a sous le nom de Pantalon plusieurs canevas italiens, tels que *Pantalon banqueroutier*, *Pantalon cherche-trésor*. La première de ces pièces fut jouée au mois de juillet 1716 : elle n'eut pas de succès; la seconde représentée peu de tems après, fut accueillie avec faveur.

De tous les acteurs de la scène italienne, qui se sont voués au rôle de Pantalon, aucun n'a acquis autant de célébrité qu'Antoine *Colalto*. Il avait débuté à Paris le 20 septembre 1759, et s'était annoncé dès le premier jour comme un acteur d'un talent rare, d'un naturel admirable : il était doué d'une sensibilité profonde; et quand le talent du poëte lui fournissait quelqu'une de ces scènes où l'âme de l'acteur peut se déployer avec avantage, il n'avait aucun égal; sa voix pure et flexible secondait tous les mouvemens de son cœur, toutes les

inspirations de son génie; car, dans son art, on pouvait, sans trop d'exagération, lui décerner la palme du génie. Des inflexions vives, hardies et toujours vraies révélaient toutes les passions dont il était agité. La douleur, la colère, la joie se paignaient successivement dans ses yeux avec une telle expression, qu'elles perçaient, pour ainsi dire, le masque dont il était couvert, et en faisaient oublier la difformité.

Doué d'une verve féconde et inépuisable, son talent se prêtait avec une flexibilité admirable à tous les genres; il jouait les jeunes amoureux avec autant de succès que le vieux *Pantalon.* Il était tour-à-tour galant, passionné, brusque, tendre, impétueux, timide, hautin, naïf, raisonnable, insensé. Son visage se composait et se décomposait avec une facilité admirable. On sait jusqu'à quel degré Garrick possédait ce talent; Colalto était encore pour lui un sujet d'admiration.

Aux qualités de l'esprit il joignait les qualités morales les plus nobles: richesse précieuse, la seule peut-être qui ait droit à la reconnaissance des hommes; il était simple, doux, modeste, désintéressé. Rendu à sa famille, il oubliait le théâtre pour être tout entier aux vertus domestiques; toujours fidèle à ses devoirs, il regardait une bonne conduite comme la dette sacrée de l'honnête homme. Il partageait avec sa famille le fruit de ses travaux, et ne se trouvait heureux de posséder quelque richesse, que pour la verser dans le sein des autres.

Le pauvre ne trouva jamais son cœur fermé à la pitié. Il était content quand il trouvait l'occasion d'exercer cette noble qualité; il remerciait ceux qui lui en fournissaient l'occasion. On lui a appliqué ce vers si connu.

Le pauvre allait le voir et revenait content.

Cet homme estimable, digne d'un meilleur sort, mourut jeune encore, dans les angoisses d'une longue et douloureuse maladie.

Ses enfans éplorés ne le quittèrent pas un instant. On rapporte que peu de momens avant de mourir, ses yeux se fixèrent sur l'une des estampes qui décorait sa chambre à coucher, et représentait le paralytique servi par ses enfans. On lisait au-dessous des vers, où l'on semblait douter des vertus de l'homme élevé dans les villes.

Mes amis, dit-il en se tournant vers ses enfans, *mes amis, ceux qui ont écrit ces vers ne vous connaissaient pas.*

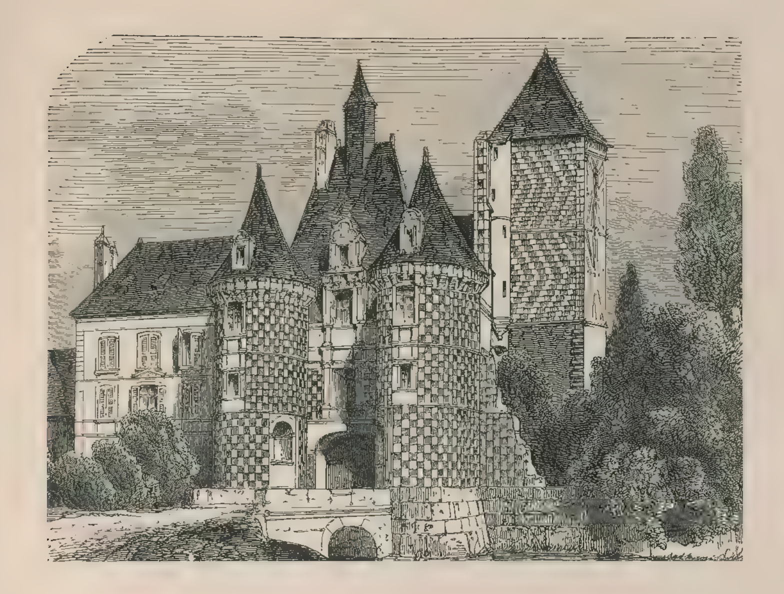
Colalto joignait au mérite d'acteur, celui d'auteur. On a de lui dix-sept comédies, dont plusieurs, telle que les *Trois jumeaux Vénitiens*, ont obtenu un succès mérité. La scène italienne le perdit le 5 août 1778.

Galerie Théâtrale



Faure del. Déposé à la Direc.on de la Lib.ie Prud'hon Sculp.t

(Ancien Théâtre Italien.) **PANTALON.** (Année 1630.)



THÉATRE FRANÇAIS.

MME PARADOL,

ROLE DE MARGUERITE (DANS LOUIS IX).

MADAME LUCINDE PARADOL est une des plus belles acquisitions que la scène française ait faites depuis longtemps. C'est une conquête sur l'Académie royale de Musique, à laquelle elle s'était d'abord destinée.

Née à Paris, de parents honnêtes, elle fut élevée à Hambourg, où sa famille s'était transportée. Ses charmes et sa beauté croissaient avec ses talents. A seize

ans, elle était parée de tous les dons que la nature prodigue à ses créatures les plus favorisées. Ses parents la destinaient au commerce; déjà même elle était sur le point de se mettre à la tête d'un de ces magasins où se tiennent en dépôt les essences et les parfums précieux destinés au culte de la beauté. Mais sur quelles destinées n'influent pas les événements politiques? L'Europe entière venait de s'ébranler pour combattre un seul homme, et recouvrer sa liberté. Des armées innombrables inondaient l'Allemagne. On mit le siége devant la ville de Hambourg, et la jeune et belle Paradol revint en France. Elle joignait à tous les charmes dont elle était parée, les avantages d'une voix pure et étendue. Soutenue de ces dons brillants, ne voyant plus de carrière ouverte devant elle, elle se présenta au Conservatoire, où elle fut bientôt reçue. Mais la guerre continuait ses invasions. Le Rhin était franchi; les provinces de France occupées par des armées étrangères. Bientôt la capitale fut en leur pouvoir. Alors plus de leçons de chant; tout céda au bruit des instruments guerriers. Trois mois s'étaient à peine écoulés depuis son entrée au Conservatoire, lorsqu'elle se vit obligée de le quitter. Mais ses talents autant que sa beauté l'avaient fait remarquer à un des professeurs de cette école. M. Plantade ne voulut pas que de si heureuses dispositions fussent perdues; il lui donna des leçons, et, satisfait des progrès, se chargea de la faire débuter à l'Opéra.

Elle n'était alors que dans sa dix-septième année, tant ses progrès avaient été rapides. Elle parut pour la première fois, en 1815, dans le bel opéra de *Didon*. En la voyant, tout le monde eut pour elle les sentiments d'Énée, mais avec moins de disposition à l'inconstance. Son succès fut complet, et ce qui mérite d'être remarqué, c'est qu'il fut moins l'ouvrage de sa beauté que de son talent. Cependant au milieu de son triomphe, un accident imprévu faillit changer ses lauriers en cyprès. Celui qui devait mettre le feu au bûcher, le fit avec si peu de précaution, que la flamme enveloppa subitement la victime, brûla sa chevelure et une partie de son manteau. La débutante, effrayée, prend la fuite; mais en fuyant, elle n'aperçoit pas une trappe ouverte derrière le bûcher : elle allait s'y précipiter, lorsqu'un bras secourable l'arrêta et lui sauva la vie. Chez les anciens, on eût tiré de cet accident un funeste présage; les événements suivants semblèrent confirmer cette sorte de pressentiment. La jeune actrice parut successivement dans *Alceste* et dans *la Vestale*, ouvrage où le talent du poëte s'est élevé au niveau de celui du compositeur. Les succès qu'elle obtint ne le cédèrent en rien à celui de *Didon;* mais les jalousies, les rivalités du fond des coulisses épiaient ces triomphes et s'en désolaient. Bientôt elles entreprirent tout pour les troubler. La jeune et belle actrice se trouva en butte à toutes les contrariétés, à tous les dégoûts qui semblent avoir fait du théâtre leur séjour habi-

Galerie Théâtrale.



Déposé à la Direction de la Libᵉ

(Théâtre Français.) Mᴹᴱ PARADOL. (Rôle de Marguerite dans Louis IX)

Dieu puissant des Chrétiens, nous abandonnez-vous!

tuel et privilégié. Les peines les plus amères empoisonnèrent les douces jouissances que lui procuraient la faveur et les suffrages du public. Sa santé en fut altérée. Elle se retira à la campagne, pour oublier dans un air plus pur et plus libre, les douleurs qu'elle avait éprouvées sous le ciel orageux de l'Opéra. Dégoûtée du théâtre, elle envoya sa démission.

Cependant sa santé se rétablit ; elle oublia une partie de ses serments, et joua successivement sur les théâtres de Marseille et de Lyon. Elle venait de contracter un engagement avec celui de Bordeaux, lorsque l'un des acteurs les plus habiles de la scène française, Michelot, appréciateur éclairé du talent, lui proposa d'abandonner la scène lyrique pour le culte de Melpomène. Le théâtre avait fait une perte irréparable dans la personne de Mlle Raucourt ; Mlle Georges s'était volontairement exilée. Mlle Duchesnois restait seule pour soutenir la gloire de la scène ; mais elle ne pouvait suffire à une tâche trop vaste. L'emploi des reines avait besoin d'un sujet propre à la seconder, Michelot crut que personne n'était plus propre à ce rôle que Mme Paradol. Il vainquit sa modestie et sa timidité, lui donna des leçons, et bientôt on la vit paraître avec éclat dans le rôle de *Sémiramis*. Elle y parut le 27 juillet 1819.

On reconnut dans ce début tout ce qui pouvait justifier les plus légitimes espérances. La vue d'une belle actrice exerce toujours une favorable influence sur un peuple sensible et galant. Mme Paradol fut accueillie avec une sorte d'enthousiasme ; sa diction d'abord timide s'anima bientôt, et la débutante s'éleva souvent à la hauteur de son rôle. Elle fut non moins heureuse dans celui d'Amélie, de *Cinna*. Le Théâtre-Français sentit toute l'importance de s'assurer un sujet si distingué. Elle fut immédiatement admise à la pension. Elle a, depuis ce temps, joué successivement les beaux rôles d'*Athalie*, de *Mérope*, de *Clytemnestre ;* elle a créé celui d'Élisabeth dans *Marie Stuart*, de Marguerite dans *Louis IX*. Elle n'a point trompé les belles espérances qu'elle avait fait concevoir, et tout annonce que bientôt elle sera admise au nombre des sociétaires.



ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

PAUL, SURNOMMÉ L'AÉRIEN,

ROLE DE ZÉPHIRE.

Ce n'est point à la capitale, c'est à la province que les arts doivent ce brillant favori de Terpsichore. Né à Marseille, en 1799, Paul n'était pas destiné à la carrière du théâtre. Ses parents avaient peu de fortune, mais beaucoup d'honnêteté : quoique chargés d'une nombreuse famille, ils résolurent de donner à leurs enfants une éducation honorable. Le jeune Paul fut envoyé chez un notaire, dans une ville de province. S'il n'eût eu d'autre occupation que l'étude et la rédaction des actes, il est probable qu'il aurait suivi modestement cette carrière; mais on lui donna en même temps un maître de danse; et la danse eut tant de charmes pour lui, qu'elle lui fit tout oublier. Il passait les jours entiers à répéter les pas qu'on lui avait montrés; il recherchait avec empressement les

occasions de montrer et de cultiver son talent. Dans les sociétés particulières, il se faisait remarquer par la grâce, la légèreté, la justesse et la précision de ses mouvements; mais son utile profession était abandonnée; et les succès de société sont une faible ressource contre les torts de la fortune. Ses jeunes camarades l'engageaient à s'attacher au théâtre : Paul se rappelait les leçons de ses parents, et s'y refusait. Le besoin fit taire les scrupules. Paul s'engagea dans la troupe de Marseille, et fit son premier début dans un pas indien de la *Mort du capitaine Cook :* il n'était alors âgé que de douze ans. On le reçut, sans appointements, pour jouer les *Amours.* Ce n'était pas le chemin de la fortune : elle ne tarda pas à se montrer moins rigoureuse. Ribier, qui autrefois avait dirigé à Paris le théâtre de la Gaîté, dirigeait, en 1809, celui des Célestins de Lyon : c'était un homme qui, dans un ordre secondaire, savait apprécier les talents. Le hasard le conduisit à Marseille; il fut frappé du talent du petit Paul, et l'engagea dans sa troupe.

Ils partirent ensemble pour Lyon, et le jeune *Amour* de Marseille y débuta avec un succès prodigieux. Le directeur lui donna 600 fr., et le destina à jouer les enfants dans les mélodrames, car les Amours se trouvent rarement dans ce genre de pièces. Ce fut sur ce modeste théâtre que ses talents commencèrent à briller d'un véritable éclat : il était l'objet constant des applaudissements du public : on recherchait les pièces où l'on savait qu'il devait danser. Paul était pour le théâtre une source de richesses. On augmenta son salaire d'une somme de trois mille francs. Quelle fortune pour un enfant habitué à la pauvreté ! Le roi de Lydie lui paraissait moins riche que lui. Malheureusement cet état ne dura pas longtemps. Ribier était entreprenant; il fit de fausses spéculations, et succomba : sa chute entraîna celle de Paul. L'Amour languissait dans l'oisiveté; le besoin se montrait à lui avec toutes ses horreurs. Paul, sobre et modeste, avait su économiser quelque chose; il vint à Paris, offrit ses talents aux théâtres des Boulevards, et fut refusé partout. On poussa même l'injustice jusqu'à le regarder comme un intrigant. Sa position l'effrayait : il y réfléchissait avec douleur, lorsqu'il se rappela qu'il avait une lettre de recommandation pour l'un des professeurs de l'École de Danse. Il s'y présenta en tremblant, et lui témoigna le désir d'être employé. M. Greillet l'accueillit avec amitié, et voulut s'assurer par lui-même si les talents du jeune candidat répondaient à l'éloge qu'on en faisait. Il en fut si content, qu'il lui promit de le faire débuter à l'Académie Royale. M. Gardel, auquel on le présenta, eut la générosité de lui faire accorder des appointements, avant même qu'il fût engagé.

Son début, qui eut lieu en 1813, répondit à l'attente de ses protecteurs. Il parut dans un pas de deux de la *Caravane*, et l'on comprit, en l'admirant, que

Galerie Théâtrale.



Déposé à la Direction de la Lib.ie

(Académie Royale de Musique) M.r PAUL, (Dans Clary Ballet Pantomime)

Terpsichore accordait aussi quelque part de ses faveurs aux théâtres de province. Sa physionomie vive et animée, sa taille élégante, que l'art et le talent faisaient valoir, la noblesse, la grâce, mais surtout la justesse et la correction de ses mouvements lui gagnèrent tous les suffrages. On s'empressa de le recevoir (mais aux modestes appointements de cent louis) pour remplir les rôles secondaires et doubler les premiers sujets. Il devait bientôt devenir premier sujet lui-même. Son application, son ardeur et surtout les ressources d'un talent riche et fécond lui aplanirent tous les obstacles. Un incident lui facilita encore les moyens de se montrer avec tous ses avantages. Il devait jouer dans le ballet de *Flore et Zéphire;* on n'avait pas osé lui confier le rôle de *Zéphire;* on le croyait au-dessus de ses forces : mais, celui qui devait le remplir étant tombé malade, on eut recours à lui. Jamais le prix proposé à Atalante n'avait excité une plus vive émulation. Paul ne fut point effrayé de la comparaison avec un des premiers sujets de l'Opéra ; il réunit tous ses moyens, et le succès surpassa son espérance. L'enthousiasme du public lui prouva que s'il n'était point parvenu à surpasser son rival, il l'avait du moins égalé. Ce fut après la représentation de cette pièce qu'on lui décerna le surnom d'*Aérien*, et qu'il fut admis au nombre des premiers sujets.

Ses succès ne diminuèrent rien de sa modestie, de son zèle et de son assiduité. Son exactitude lui mérita l'estime de l'Administration et plusieurs congés. Paul en profita pour aller revoir les lieux témoins de ses premiers succès. Il joua sur les deux premiers théâtres de Lyon ; il n'oublia pas celui de Marseille, et y fut reçu avec les témoignages les plus flatteurs de plaisir et de satisfaction. Ces représentations contribuaient également à sa réputation et à sa fortune : chaque soirée lui valait cinq cents francs. Bordeaux récompensa son talent d'une manière encore plus généreuse ; on lui accorda huit cents francs par représentation, et les honneurs de la lithographie. C'était le traiter comme Talma, Mlle Duchesnois et Mlle Mars ; mais le public lui accordait autant de faveurs. Son absence momentanée ne faisait qu'inspirer à Paris un désir plus vif de le revoir. L'Administration, pour se conserver un sujet si précieux, vient de l'engager pour six ans, avec quatorze mille francs d'appointements, et la liberté de prendre un congé de deux mois tous les deux ans : faveur sans exemple, les premiers sujets de la scène chorégraphique ne recevant qu'un traitement de dix mille francs.

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

PERROT,

DANS NATHALIE (BALLET).

Jules Joseph Perrot est né à Lyon le 18 août 1810. Fils de M. Perrot, chef-machiniste des théâtres de Lyon à qui cette ville a dû dernièrement le mécanisme de son grand théâtre, le jeune Perrot, doué d'une extrême agilité, commença modestement sa carrière, depuis si glorieuse, et entra dès l'âge de neuf ans dans la classe des élèves pour la danse. En ce tems Mazuriez fesait les délices de Lyon, tout le monde courait l'admirer dans le Polichinelle du Carnaval de Venise, on ne parlait que de Mazuriez, on le disait inimitable; c'était une espèce de défi porté à la légèreté des Lyonnais, Perrot ramasse le gant, il prit à cœur et à tâche de soutenir l'honneur de ses concitoyens, et d'imiter l'inimitable; dès-lors, il parodia les gestes, les pauses, les contorsions de Mazuriez, et quand il se crut de force à entrer en lice, il revêtit les mêmes habits de Polichinelle et parut sur le théâtre des Célestins dans une pièce intitulée le Petit-Carnaval de Venise, il y obtint beaucoup de succès, et promit pour l'avenir un mime remarquable: il a mieux fait, il est devenu un admirable danseur.

En 1823, Perrot quitta Lyon et vint à Paris, âgé seulement de treize ans; il n'avait pas encore la maturité convenable pour entrer de suite à l'Opéra, ce fut donc le théâtre de la Gaîté qui le reçut. Engagé aux modiques appointemens de douze cents francs, Perrot débuta en 1823 et fixa l'attention générale dans Polichinelle avalé par la baleine; de ce moment date sa réputation comme mime, il l'augmenta par le rôle du Singe dans Sapajou: les

singes étaient alors à la mode, Mazuriez jouait Joko à la Porte Saint-Martin, Perrot imita Mazuriez à Paris, comme il avait déjà fait à Lyon; il n'égala pas le grand singe, mais il eut assez de talent pour mériter des éloges après lui, c'était beaucoup. — Cependant, Perrot avait une idée fixe, il avait le feu sacré dans les jambes, et malgré ses succès, il voulait faire une grande révolution dans son genre et destituer les gambages en faveur des flic-flac : on avait beau entraver ses vues par des conseils sages en apparence et lui dire que son extérieur lui serait toujours préjudiciable, il persista dans sa résolution; s'il n'avait pas la gracieuse figure d'un danseur, il en avait les jambes; aussi, tout en mimant sur le théâtre, il dansait en particulier : le matin, il dansait; puis il allait au Jardin des Plantes étudier les singes, delà il revenait danser; le soir, il redevenait singe, puis danseur.... Enfin, il était infatigable, il regardait ses jambes avec amour, il y devinait un avenir glorieux, et plein d'espérance, il semblait dire comme Chenier : Il y a quelque chose là dedans. C'est ce que lui disait aussi son maître, et c'était un maître digne de foi que Vestris l'aérien !.. Aussi Perrot prit-il son grand parti; à l'âge de seize ans il quitta la Gaîté et les seize cents francs qu'on lui donnait alors, pour retomber à la Porte Saint-Martin, non plus en qualité de singe, mais de danseur : il dansa dans Faust, il dansa dans les Artistes, et s'y fit remarquer des connaisseurs; chaque jour, il croissait en souplesse et en appointemens; aussi la seconde année, il gagnait deux mille six cents francs au lieu de deux mille deux cents qu'il avait eus en débutant; la progression que suivirent les appointemens de Perrot, loin d'être un hors-d'œuvre, nous semble tout-à-fait digne d'attention : on y voit la marche que suivirent le talent et la réputation de cet homme surprenant.

Enfin son heure était venue; couvert d'applaudissemens au théâtre Saint-Martin, il fut à l'Opéra briguer une plus grande gloire; engagé au mois d'avril 1830, il y débuta en mai, dans un pas nouveau ajouté au Rossignol, puis dans la Muette, enfin il dansa un pas avec mademoiselle Taglioni dans Fernand Cortez et il balança le succès de la danseuse souveraine.

A la fin de 1830, quand M. Lubbert remit les rênes du gouvernement de l'Opéra aux mains de M. Véron, on reprit pour Perrot le ballet de Flore et Zéphir; il retrouva dans Flore, sa rivale aérienne, mademoiselle Taglioni... et cette fois, comme dans Fernand Cortez, il atteignit encore à sa hauteur, et partagea ses applaudissemens. Depuis ce tems, Perrot dansa dans l'Orgie,

Galerie Théatrale.



Acad.ie R.le de Musique. **M.r PERROT.** Ballet de Nathalie.

dans Robert-le-Diable, dans Nathalie, dans Ali-Baba, et, de bonds en bonds, il fut s'asseoir à la première place que personne n'ose lui disputer; il a écrasé tous ses émules sous le poids de sa gloire, sous la légèreté de ses pieds : il a seul survécu à la grande réforme qui vient d'élaguer les hommes de la danse, réforme nécessaire toute en faveur de nos plaisirs : rien n'est moins gracieux qu'un homme qui danse, à moins que cet homme ne soit Paul ou Perrot; félicitons l'administration d'avoir fait ce coup d'état, félicitons Perrot d'y avoir échappé.

C'est une assez bonne place que celle du dieu de la danse, elle rapporte à Perrot vingt mille francs d'appointemens par an, plus des feux, plus trois mois de congé qu'il sait fort bien exploiter...

L'Angleterre est une mine d'or pour les danseurs, pour les talens de tout genre, Perrot ne l'ignore pas, surtout à la fin de l'année, quand il se voit a la tête d'un budget de quarante mille francs, et pourtant Perrot n'est pas en possession d'un heureux physique, mais il a des jambes, des jambes à quarante mille francs par an!. — Oh qui me donnera des jambes de danseur!... C'est un balancier qui bat monnaie!...

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-SIXIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

RAYMOND-POISSON,

ANCIEN ACTEUR (DANS L'EMPLOI DES CRISPINS).

QUATRE acteurs de ce nom ont brillé successivement sur la scène française, mais le plus célèbre est celui dont il s'agit ici; il naquit Paris au commencement du dix-septième siècle. Son père était pauvre, mais instruit; il cultivait les mathématiques, dans un modeste réduit, près du Palais.

Raymond fut destiné, dans sa jeunesse, à la profession de chirurgien. Mais il avait une répugnance naturelle pour les opérations de cet art. Après la mort de son père, il quitta les écoles, et fut assez heureux, pour entrer chez M. le duc de Créqui. La nature l'avait doué d'une imagination vive, féconde, animée; l'esprit et l'enjouement se décelaient dans tous ses discours. Le théâtre avait pour lui des charmes irrésistibles : il quitta le duc de Créqui, et renonça à tous les avantages que pouvait lui offrir la protection de ce seigneur, pour entrer dans une troupe de comédiens de province. Il s'y fit bientôt remarquer, et vint à Paris chercher des auditeurs plus dignes de lui; il débuta avec succès, et fut reçu sans difficulté au théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

La nature de son talent le portait vers le genre comique, et quoiqu'il eût dans l'organe de la parole, un embarras qu'il ne surmonta jamais, son débit

avait tant de charme et d'originalité, sa figure et ses gestes tant d'expression, qu'il passa bientôt pour un excellent acteur. Le public s'accoutuma à son brédouillement, et finit même par y trouver du plaisir.

L'art théâtral était encore loin de ce goût épuré qui a banni de la scène française cette gaîté populaire et grivoise, qui s'est réfugiée sur nos boulevards. Les costumes, les caractères même de quelques rôles n'étaient point déterminés, et les acteurs pouvaient s'abandonner à leurs inspirations. Poisson imagina un nouveau genre de valets, qu'il habilla à l'Espagnole, et qu'il nomma Crispins. On le vit donc avec plaisir paraître au théâtre, le manteau sur l'épaule, le chapeau rond sur la tête, l'épée au côté, les bottines aux jambes, la ceinture de cuir autour du corps. Toute nouveauté plaît; le caractère des crispins ajouta encore à l'originalité du costume. Poisson fit de ses crispins une espèce d'intrigans qui se mêlent de tout, qui ne doutent de rien, qui vantent surtout leur esprit et leur savoir-faire. Poisson eut dans ce rôle original un succès extraordinaire. On le regarda généralement comme un des meilleurs comédiens qui eussent paru sur la scène française. On convenait généralement que pour la gaîté franche et naturelle, il n'avait point de rivaux. La Cour rechercha les occasions de l'entendre, Louis XIV daigna lui donner des encouragemens, et le grand Colbert, protecteur éclairé de tous les arts, lui fit l'honneur de tenir un de ses enfans sur les fonds de baptême. Poisson aimait le plaisir, et dépensait beaucoup. Ses besoins se renouvelaient souvent, il s'en tirait à l'aide d'une pièce de vers adressée tantôt au Roi, tantôt à son Ministre. Tout le monde connaît l'impromptu suivant qu'il adressa à Colbert, un jour que celui-ci se plaignait de ses flatteries, et paraissait peu disposé à l'entendre :

Ce grand Ministre de la paix,
Colbert, que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais,
Eh bien! tenez, c'est mon compère,
Fier d'un honneur si peu commun,
Est-on surpris si je m'étonne,
Que de deux mille emplois qu'il donne,
Mon fils n'en puisse obtenir un.

Poisson savait non-seulement tourner agréablement une pièce de vers, mais il composait pour le théâtre Français des comédies burlesques, dont la Capitale s'amusa quelque temps. La plus remarquable est celle du ***Baron de la Crasse.*** L'auteur a voulu peindre un de ces gentilshommes de campagne, joignant tout l'orgueil des titres à toute l'ignorance des usages de la ville, et

Galerie Théâtrale



[illegible] del. — Déposé à la Direct.on de la Libr.ie — Prud'hon Sculp.t

(Théâtre Français.) **POISSON,** (Dans l'emploi des Crispins.)

Ancien Acteur

toute la rusticité d'une mauvaise éducation. Son Baron est en quelque sorte le Pourceaugnac des châteaux, mais avec toute la distance qui sépare le génie de Molière, du talent de Poisson.

Au reste, ce comédien ne s'abusait point sur le mérite de ses ouvrages. Il était, à cet égard, de la meilleure composition, et prêt à rire le premier de ses disgrâces littéraires. Quelques-unes de ses préfaces sont des monumens de son bon esprit; il raconte ingénuement les méprises de son amour-propre : « Il n'est point d'auteur, dit-il, qui compte autant d'amis que moi, parmi les » libraires; ils sont tous infatués de ce que je fais, et me disent sans cesse » que mes pièces sont impayables, et je vois bien qu'ils ont raison, car » personne ne les achète; si nous n'en faisions des présens, eux et moi, elles » resteraient toutes au magasin.

En ce temps-là, il n'en allait pas tout-à-fait comme aujourd'hui. On ne trouvait point d'imprimeur qui voulût donner une grosse somme pour se procurer le manuscrit d'une tragédie ou d'une comédie nouvelle. On avait pour quelques pièces de monnaie, un chef-d'œuvre de Corneille ou de Molière. Un jour que Poisson était chez son libraire, un amateur vint demander son *Baron de la Crasse*, et lui en offrit un prix : « Je ne puis, « monsieur, vous le donner, répondit le libraire; et se retournant vers « l'auteur, tenez, voici monsieur Poisson lui-même, demandez-lui si je puis « donner sa pièce pour trois sols; elle me coûte à moi deux sols de relieure : « il m'est impossible de vous la laisser à moins de cinq sols ». L'amour-propre de Poisson était un peu humilié; « mais l'honnête homme, ajoute-t-il, en racontant cette historiette, ne manqua pas son coup; il m'accabla de politesses, et me fit tant de complimens, que je vis bien qu'il fallait lui faire présent de la pièce qu'il voulait acheter. »

Le Baron de la Crasse se soutint assez long-temps au théâtre Français. On y trouve des traces d'un vrai talent; le récit que fait le Baron de l'accident qui lui arriva chez le Roi, décèle une plume gaie, facile, originale. Dix autres pièces parurent successivement sur la scène, et en disparurent assez promptement. Son tort fut de ne peindre que des personnages pris dans les classes inférieures de la Société, et de se rapprocher du ton de la farce. L'invention de ses fables est faible, mais elle est habituellement dessinée avec intelligence; et traitée avec une facilité qui annonce une Muse exercée. L'enjouement de son style passe jusque dans les moindres détails; son dialogue est animé, sa versification facile et naturelle. Il ne manquait à Poisson que d'appliquer son talent à des objets d'un ordre plus élevé, et d'un meilleur goût.

Après plus de trente ans de service, il quitta le théâtre; mais il ne jouit pas long-temps du bonheur de la vie privée; il mourut en 1690. Louis XIV en témoigna des regrets; nul prince ne savait mieux encourager les talens. Il eut la bonté d'assister, avec toute la famille royale, au contrat de mariage d'une fille de Poisson, qui épousait Cuvilier, son valet de chambre.

Raymond Poisson fut le père d'une nombreuse famille qui illustra long-temps le théâtre Français. Paul Poisson lui succéda dans son emploi, et devint un excellent acteur. Philippe, son petit-fils, débuta en 1700, resta peu de temps au théâtre, et s'occupa de la composition de quelques pièces qui obtinrent du succès. On lui doit le *Procureur Arbitre*, la *Boîte de Pandore*, *Alcibiade*, *l'Impromptu de campagne*, le *réveil d'Epimenide*, etc. Enfin, François-Arnould Poisson débuta en 1722, et soutint honorablement la gloire de son nom. Tous jouèrent le rôle de Crispin, et tous brédouillèrent comme leur frère et leur aïeul.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-QUINZIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

PONCHARD.

ROLE D'ALAIN.

Cet acteur, dont la réputation s'accroît chaque jour, et qui fait aujourd'hui l'un des plus beaux ornemens du théâtre de l'Opéra-Comique, est né à Paris en 1788. Son père, maître de chapelle, était un très-habile musicien. Il avait donné des leçons dans diverses écoles célèbres, telles que Pont-le-Roy et Tournon; mais comme il avait vécu plus en province qu'à Paris, il était moins connu dans cette ville qu'il ne méritait de l'être. Dès que son fils eut atteint l'âge où l'intelligence et le goût commencent à se former, il prit un soin particulier de son éducation. La nature avait fait le jeune Ponchard musicien. Il profita si heureusement des leçons de son père, qu'au bout de quelques années, il fut lui-même en état d'en donner.

Il était fort jeune lorsqu'il se décida à partir pour Lyon. Il y fut reçu musicien d'orchestre et répétiteur.

Le goût et la grâce présidaient à son jeu et à ses leçons, et l'on prévit facilement que ses talens l'appeleraient bientôt à une destinée plus brillante. Les musiciens de la capitale qui eurent occasion de le voir, prirent de lui l'idée la plus avantageuse.

Mais les espérances que donnait ce jeune artiste se réaliseraient-elles? On était à l'époque où la conscription commençait à dévorer les générations

sans distinction de talent et de mérite. La population perdait chaque année son printems. Le sort ayant désigné le jeune Ponchard pour entrer dans les cadres de l'armée, on le crut perdu pour les arts. Il était sur le point de s'armer du casque et de l'épée, lorsque des protecteurs et des amis parvinrent à lui obtenir une exemption.

L'année suivante, il entra au Conservatoire, et se forma sous les plus grands maîtres, notamment sous le célèbre Garat. Cette école vraiment royale est dans l'usage de montrer ses sujets les plus distingués dans des représentations publiques, où se rassemble l'élite des personnes les plus éclairées. Le jeune Ponchard y parut plusieurs fois, et toujours avec un succès éclatant. Il débite bien; il a de l'âme, de la chaleur, et chante avec une expression vive et animée. On l'entendait avec un plaisir tout particulier. Comme le théâtre de cette école est petit, on faisait peu d'attention à ce qui pouvait lui manquer du côté des avantages extérieurs. On voyait avec plaisir se former un sujet qui soutiendrait avantageusement l'honneur de notre second théâtre lyrique.

Déjà on prévoyait la retraite prochaine d'Elleviou, et l'on ne connaissait parmi ses camarades aucun sujet propre à le remplacer. Cet acteur jouissait d'une faveur extraordinaire. L'élévation de sa taille, ses manières vives, enjouées, spirituelles, le goût avec lequel il chantait, enfin cette réunion de tant de mérites divers, faisait envisager cette retraite comme un mal irréparable.

Le jeune Ponchard parut seul propre à en dédommager le public. Il débuta le 16 juillet dans le rôle de *Cliton* de l'*Ami de la Maison*, et celui de *Pierrot* du *Tableau parlant*. C'était une épreuve redoutable. Tous les spectateurs étaient tellement préoccupés des souvenirs d'Elleviou, et s'étaient si fortement identifiés avec ses avantages et ses défauts, que la première impression ne fut pas favorable au jeune débutant. L'optique du théâtre révélait tout ce qui lui manquait. Au Conservatoire, on avait oublié les proportions de la taille, pour ne s'occuper que de son talent. Les spectateurs de l'Opéra-Comique se montrèrent plus difficiles; la comparaison avec Elleviou était une sorte d'obsession qui ne leur permettait pas de juger sainement. Néanmoins, le débutant mit dans son jeu tant de goût et d'habileté, qu'il surmonta tous les obstacles, et son début fut couronné d'un succès aussi flatteur qu'on pouvait l'attendre. Il fut également heureux dans son second début, et joua dans *Lucile* et dans *Zémir et Azor* avec un talent qui lui acquit surtout l'estime des connaisseurs. Mais telle est la force des premières impressions, qu'ayant été reçu pensionnaire, il eut

Galerie Théâtrale.



Peint par Lecœur — Deposé à la Direction de la Libʳⁱᵉ — Gravé par Prudhon

(Opéra Comique.) **Mʳ. PONCHARD.** (Rôle d'Alain dans le petit Chaperon)

Le noble éclat du Diadème
Ici n'a point séduit mon cœur.

les plus grands obstacles à surmonter pour captiver la bienveillance du public. On ne voulait point se familiariser avec la petitesse de sa stature ; on lui reprochait le peu de charme de sa figure : les femmes surtout s'attachaient de préférence à ces défauts.

Ponchard ne se laissa point décourager ; il redoubla de travail et de zèle : l''activité de son âme et l'étendue de son talent semblèrent s'accroître en proportion des résistances qu'il éprouvait, et ses efforts parvinrent à triompher de tout.

Devenu sociétaire, il créa plusieurs rôles avec une rare intelligence. On lui doit celui de l'officier *Danville* dans la *Journée aux aventures*, jolie pièce dont les poroles sont de MM. Capelle et Mézières, et la musique de Méhul. Il serait difficile de chanter avec plus de goût et de grâce le rondeau suivant :

Français et militaire
Dans l'âge des plaisirs,
Aimer, combattre et plaire,
Voilà mes seuls désirs.

On me voit à ma belle
Jurer d'être constant ;
Si Bellone m'appelle,
Je la quitte à l'instant.

Mars, après les alarmes,
Le cœur d'amour épris,
Venait poser les armes
Aux genoux de Cypris.

Et Bayard plein de gloire,
Pour devise eut toujours :
Fidèle à la Victoire,
Et fidèle aux amours.

Mais le triomphe le plus glorieux pour lui, est d'avoir joué avec le plus grand succès le rôle de *Picaros*, où il avait à combattre les souvenirs d'Elleviou, et à soutenir la comparaison avec Martin.

On l'a vu aussi jouer avec une supériorité marquée, le rôle d'*Apollon* dans le *Jugement de Midas*. Aujourd'hui, le public guéri de ses préoccupations, est redevenu juste et sensible au vrai mérite. La réputation de M. Ponchard est établie d'une manière inébranlable. L'auditoire de l'Opéra-Comique est aujourd'hui pour lui, ce qu'était autrefois celui du Conservatoire ; c'est le triomphe de l'esprit sur le corps.

GALERIE THÉATRALE.

VARIÉTÉS.

POTIER,

ROLE DE VAN-BETT (DANS LE BOURGMESTRE DE SAARDAM).

Enfant de très-bonne famille, Potier naquit à Paris en 1775; il se destina d'abord à l'état militaire, et fut camarade d'école du maréchal Macdonald, du colonel Berger, et autres grands officiers qui s'élevèrent depuis sous les aigles de Napoléon. Au milieu de ces apprentis guerriers, Potier préludait à la carrière des armes par une étude profonde des mathématiques; mais bien souvent il interrompait ses travaux arides et positifs pour rêver un autre avenir, un autre champ de bataille et d'autres lauriers; il déposait le casque de Mars pour le masque de Thalie, et son excellente éducation, loin de le détourner de la carrière théâtrale, était pour lui un nouvel encouragement. Plus éclairé, il se trouvait plus habile à comprendre ce grand art; il était profondément artiste; aussi, pour exercer son talent d'acteur, il se faisait auteur de petits proverbes qu'il jouait avec ses camarades. Ses parens voyaient avec peine ses dispositions pour le théâtre, et s'opposaient à ce qu'il les réalisât. Ils devaient lui transmettre une belle fortune, et dans ce temps où les préjugés n'étaient point encore détruits, ils voulaient que leur fortune fût confiée à de bonnes mains. Des circonstances malheureuses renversèrent l'édifice doré de la famille de Potier. Ce jeune homme, retiré de l'école militaire, partit à la réquisition comme simple soldat, et fit plusieurs campagnes, entre autres il se trouva au siége de Fréjus, et par un singulier hasard il avait alors pour sergent-major le fameux centenaire des Invalides, que depuis il représenta avec tant de succès au théâtre de

la porte Saint-Martin; Potier le comédien put s'éclairer par cette création de Potier le soldat. Après une représentation de cette pièce, le véritable centenaire, qui y avait assisté, fut conduit au foyer. Potier y vint avec son costume de théâtre, et là les deux anciens camarades vidèrent une bouteille de Bordeaux : les deux siècles trinquèrent ensemble à leur longue vie et à la mémoire de Fréjus.

Après avoir été quelque tems sous les drapeaux, Potier quitta l'armée pour se livrer à sa carrière bien-aimée, et lui, qui avait un si bel avenir, eut à souffrir les plus rudes épreuves. Ses commencemens furent très-épineux; son physique grêle, sa voix cassée, qui depuis furent deux de ses mérites, ne présentaient rien de bien séduisant pour les directeurs, et partout il fut éconduit. Le directeur du théâtre des Variétés, dont il a fait depuis la fortune, lui préféra une foule de comédiens obscurs alors, et plus obscurs encore aujourd'hui. Corsse lui-même, excellent comique, et directeur de l'Ambigu, lui conseilla de quitter le théâtre; car c'était, selon lui, un état dans lequel il ne ferait jamais grand-chose. Sans se rebuter, Potier partit pour la province; il obtint des succès mérités, prinpalement dans la haute comédie. Ce fut à Nantes et à Bordeaux qu'il fut le plus remarqué; il jouait d'une manière très-originale les rôles que Brunet créait à Paris; enfin il revint dans la capitale, et s'y fit connaître au théâtre des Victoires nationales. Il joua le rôle de Dasnières avec assez de comique pour faire plaisir dans un rôle qui était devenu si difficile par la manière dont Baptiste avait coutume de le remplir. Potier chantait alors avec beaucoup de modestie la gloire de celui qu'il imitait. Au moment du coucher, il disait :

Mon bonnet, loin d'être élégant,
N'est qu'une faible parodie
De cet acteur dont le talent
Fait aimer la moindre saillie;
Sans prétendre lui ressembler,
En vain je le suis à la piste.....
Ce chiffon peut-il égaler
Le charmant bonnet de Batiste.

Ensuite il joua aux Variétés les rôles de Pommadin et de maître André dans les pièces de ce nom, mais sans beaucoup de succès. Il créait un genre nouveau; le public ne le comprenait pas encore. Cependant peu à

Galerie Théâtrale.



Dessiné par A. Charon — Gravé par Lhuillard

Théâtre de la Pte St. Martin — **Mr. POTIER.** — Rôle de Van-Bell, Bourgmestre de Saardam

Et moi toujours relativement à l'Angleterre

peu il devint le grand Potier. Il joua le ci-devant Jeune Homme, la Chatte merveilleuse, Werther, le Petit Enfant prodigue; il eut un immense succès. Enfin son répertoire est resté.

Le talent de Potier avait grandi, mais ses appointemens étaient toujours les mêmes. Il gagnait fort peu d'argent et demanda quelque augmentation: on le lui refusa. Il menaça de quitter le théâtre. Cette menace devait décider le directeur à céder, mais Lepeintre aîné se présentait. On l'engagea pour remplacer Potier, qui s'éloigna du théâtre où on lui marchandait si injurieusement le prix de ses services, de ce théâtre peu reconnaissant qui, riche de sa nouvelle conquête, eut le courage de lui dire que l'on ne tenait pas à lui.

M. de Saint-Romain, directeur de la porte Saint-Martin, s'empressa d'accueillir le destitué des Variétés; il lui offrit un traitement superbe. Là Potier commença sa fortune; il créa les Petites Danaïdes, le Bourgmestre de Saardam, Riquet à la Houppe. Il suffit à sa gloire de nommer les pièces qu'il a jouées, à chacune c'était un nouveau triomphe; mais sa véritable place était aux Variétés, il revint l'occuper. Il retrouva encore Brunet, son public, son ancien répertoire; il retrouva de nombreux applaudissemens et mit le sceau à sa gloire dans l'Homme de Soixante ans, le Centenaire et le Bénéficiaire.

Cependant il eut le désir de quitter tout à fait le théâtre; il dit adieu à Paris, et s'en fut en province faire une dernière visite. Jamais peut-être il n'avait obtenu plus de succès, jamais pécuniairement il n'avait mieux réussi. Le directeur des Nouveautés se trouvait alors dans une position critique. Espérant relever son théâtre condamné, il fit à Potier des offres avantageuses, et l'engagea pour une année moyennant 60,000 francs que Potier gagnait dans ses tournées. Il se rendit à cette proposition et reparut à Paris. Au bout d'un an, il repassa à la Porte Saint-Martin, puis à la Gaîté. Il n'y créa rien de nouveau, mais il attira toujours le public avec son ancien répertoire. Enfin ce fut sur le théâtre du Palais-Royal qu'il termina ses représentations à Paris. Sa dernière création, l'Enfance de Louis XII, lui fit grand honneur, et prouva que l'âge n'avait pas éteint le feu sacré qui l'avait si long-tems inspiré. Maintenant il fait sa dernière tournée départementale, et comme dans ses beaux jours, il est extrêmement goûté dans les Pays-Bas. La capitale ne paraît pas destinée à revoir sur aucune scène ce grand talent, qu'elle a possédé pendant vingt-quatre ans.

Comme homme privé, Potier a d'excellentes qualités; il est bon, affable; il n'est pas précisément gai, mais sans tristesse; il est assez apathique, disant peu de mots remarquables à la ville, et en trouvant d'extraordinaires sur la scène. Tout Paris le sait.

Quoiqu'il nous ait quittés, Potier n'est pas entièrement mort pour nous; il revit dans son fils, M. Charles Potier; ce jeune homme, plein d'espérances, se destinait primitivement à la carrière du barreau; mais les lauriers paternels venaient le tenter dans son étude d'avoué. Il existait entre son père et lui une existence morale comme il en existe une physique. Il existait aussi en lui un amour invincible pour le théâtre. Donc, après avoir fait ses études et son droit, il jeta le code par la fenêtre, et d'étudiant se fit comédien. Il débuta à Paris, puis fut à Londres, où il obtint beaucoup de succès. De là il partit pour rejoindre la troupe impériale résidant à Varsovie, et après avoir fait les beaux jours de cette capitale, il allait partir pour Saint-Pétersbourg, quand éclata la révolution de Pologne. Sa conduite alors fut généreuse et digne d'un bon Français. Après l'entrée des Russes, il parvint à grand peine à s'évader et à revenir en France. Depuis il a joué sur un malheureux théâtre mort-né, qui s'appelait jadis le théâtre du Panthéon. Maintenant M. Charles Potier s'exerce sur un théâtre de la banlieue. Il est à la porte de Paris et ne fera pas long-temps anti-chambre. Son talent a beaucoup de ressemblance avec celui de son père; il est donc permis de bien espérer de lui.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTE-CINQUIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

PRÉVILLE,

ROLE DE CRISPIN.

Préville !..... ennuis fuyez, fuyez soucis affreux !
Ce nom est un signal pour rallier les jeux.
Les Muses nous ont dit qu'une douce démence,
Qu'un rire universel a fêté sa naissance.
Mille sylphes légers, soulevant le rideau,
Se jouaient et dansaient autour de son berceau.
Il reçut le grelot des mains de la Folie,
En bégayant encore, il vola vers Thalie :
Pour lui seul la nature est sans déguisement,
Comme une jeune amante aux yeux de son amant.

DORAT, Poëme de la Déclamation.

Ces éloges ne sont point des hyperboles poétiques. Le Théâtre Français n'a produit aucun acteur plus célèbre et plus parfait que Préville. Son siècle l'a regardé comme le modèle de tout ce que l'art dramatique a de plus accompli dans l'emploi où il s'exerçait ; et ce qui augmente ses droits aux souvenirs des amis des arts, c'est que les vertus sociales étaient unies chez lui aux plus rares talens.

Préville était né à Paris en 1721. Son nom était Dubus, et son père était intendant de madame la duchesse de Bourbon, abbesse du couvent de Saint-Antoine. C'était un homme d'une probité austère, d'un caractère grave et économe. Il avait cinq enfans qu'il élevait avec soin, mais avec sévérité. Le petit Préville était naturellement vif, étourdi, indocile aux remontrances et encore plus aux corrections.

Un jour que son père l'avait repris un peu plus durement qu'à l'ordinaire, sa jeune tête s'échauffa ; il s'esquiva de la maison paternelle, se cacha, et ne sachant trop quel métier faire pour vivre, il se rendit sur la place publique, se mêla parmi les ouvriers et s'engagea auprès d'un maître maçon pour porter l'*oiseau.* On appelle de ce nom la tablette portative sur laquelle on charge le mortier. Ce fut le premier déguisement de Préville, et il le soutint assez long-temps plutôt que de retourner sous le toit domestique. Le père Dubus était au désespoir ; toutes les recherches possibles n'avaient pu lui faire retrouver son enfant prodigue. Un jour qu'il passait sur un quai voisin de la place de Grève, il vit une foule de maçons occupés à regarder dans la rivière. La curiosité l'attira vers eux. Quel fut son étonnement de se trouver à côté de son fils. Il lui frappa sur l'épaule ; le fils se retourna et tressaillit à la vue de son père. Il fallut retourner aux foyers paternels : mais il n'y resta pas long-temps. Il écrivait avec élégance, il avait un fonds d'intelligence qui pouvait s'appliquer à tout. Son père le plaça chez un notaire, où il resta quelque temps. Mais sa vocation pour l'art du comédien commençait à se développer ; bientôt elle l'emporta sur toute autre considération. Il prit des leçons d'un acteur de l'Opéra-Comique, quitta l'étude de son notaire et s'engagea dans une troupe de province.

Il n'y fut pas long-temps sans s'y faire remarquer. Les directeurs de Dijon, de Strasbourg, de Rouen, lui firent successivement les propositions les plus avantageuses, et partout il était accueilli avec la même faveur ; mais il n'obtenait pas toujours les suffrages des hommes les plus éclairés et les plus difficiles. On raconte à ce sujet une anecdote assez piquante.

Lorsqu'il était à Rouen, il remarqua dans une loge un petit bossu qui ne manquait pas un jour de spectacle, et se tenait constamment dans la même place, les yeux fixés sur lui toutes les fois qu'il jouait. Son attitude, sa figure et ses gestes le frappèrent. La main droite appuyée sur la gauche, l'Esope normand ne cessait de donner, avec l'index, des marques réitérées d'improbation. Cette pantomime singulière inquiétait l'acteur ; il voulut en pénétrer le mystère. Il épia son petit bossu, et le surprit un jour sur le théâtre, distribuant des éloges à tous les acteurs, excepté à Préville. — Et moi, Monsieur, s'il vous plaît, lui dit-il. — Vous !..... vous avez d'heureuses dispositions ; mais vous n'en ferez jamais rien. En voulez-vous savoir davantage ? Venez demain déjeûner avec moi, et je vous expliquerai ma pensée.

Préville ne manqua pas au rendez-vous. La conversation fut longue et animée. Le petit bossu parla avec beaucoup d'esprit, fit comprendre au

Galerie Théâtrale.



Coeuré del. d'après [illegible] — Déposé à la Direct.on de la Lib.ie — [illegible] sculp.

(Théâtre français) **PRÉVILLE.** (Rôle de Crispin)

Instruisant la raison par des vérités folles,
Sage et fou, tour à tour j'ai rempli tous les rôles,
Et fait tant de métiers d'après le naturel
Que je puis m'appeler un homme universel

jeune acteur qu'il s'était trompé de route, et lui persuada d'en changer. Préville convaincu, joua d'une manière tout-à-fait neuve, étonna son auditoire; mais n'obtint aucun applaudissement. Le public s'était accoutumé à ses défauts et ne voulait pas qu'il changeât. Les représentations suivantes eurent la même issue. Préville avait besoin d'être applaudi. Il reprit sa première méthode, recouvra la faveur du public; mais n'oublia point les conseils de son bossu, qu'il garda pour une autre occasion. Ses talens supérieurs l'appelaient à la capitale. Il s'y rendit après avoir passé quelque temps à Lyon, où il s'était fait directeur de troupe. Poisson venait de mourir, et laissait vacant l'emploi des valets. Il s'y était fait une réputation extraordinaire, et les amateurs regardaient sa perte comme irréparable. Préville parut; ce n'était ni le même homme ni la même manière. Le jeune acteur était d'une tournure agréable, d'une mise soignée; sa prononciation était vive, facile, animée. Poisson bredouillait, et le public s'était tellement familiarisé avec ce défaut, qu'il était tenté de le regretter. Sa première exclamation, en voyant Préville, fut : *Ah! la jolie poupée!* Mais la poupée parlait, et elle parla si bien, elle joua avec tant de naturel et de gaieté, que la critique se réconcilia sur-le-champ. Préville continua ses débuts avec un succès toujours croissant. Chaque représentation ajoutait à sa réputation naissante. Les rôles où il brillait davantage, étaient ceux du Marquis dans le *Joueur*, de Crispin dans les *Folies Amoureuses*, de Crispin médecin, de Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*.

Il annonçait une si prodigieuse variété de talent, que l'on remit en scène, exprès pour lui, le *Mercure Galant*, qui dormait depuis long-temps dans les cartons. Il y joua six rôles : ceux de Boniface-Chrétien, de la Rissole, de l'abbé Beaugénie, du Marquis, de maître-Sansue et de M. Delamotée. Son succès fut si brillant que la Cour le fit venir à Fontainebleau, et qu'après la représentation, le Roi donna l'ordre de le recevoir sur-le-champ.

C'était faire au Théâtre Français le plus beau présent qu'il pût ambitionner. Pendant trente trois ans Préville y fut l'acteur le plus parfait qu'on eût encore connu. Il avait réparé par l'étude, l'imperfection de sa première éducation. Il connaissait les secrets de son art comme un homme de lettres éclairé, et comme le plus habile des comédiens. Le Roi ayant établi, en 1774, une école de déclamation, on en confia la direction à Préville. Il y donna des leçons excellentes qu'il n'a point écrites, et dont il ne nous reste que quelques fragmens informes. Préville était à la fois le meilleur comédien et le meilleur des hommes. Jamais il n'eut de querelles avec ses camarades; il ne connaissait ni les rivalités, ni l'intrigue, ni la jalousie. Sa

bourse était ouverte à ses amis. Le soin de sa fortune était sa dernière pensée quand il s'agissait d'obliger. Il aimait le Théâtre Français de cet amour de famille qu'un frère a pour ses frères, qu'un père a pour ses enfans. Il acceptait le moindre rôle, quand il croyait qu'en l'acceptant il pouvait être utile au théâtre. Jamais la vanité et le sot orgueil n'entrèrent dans son cœur. Le fils d'un magistrat respectable l'ayant consulté sur le projet de se faire comédien, il lui parla en père, et lui montra la distance qui séparait un auteur d'un acteur; et encore plus, un comédien d'un magistrat. Sa réponse à ce jeune homme est un modèle de sagesse et de modestie.

Il était entré au Théâtre Français en 1753; il sentit en 1786 le besoin du repos, et fit sa retraite le premier avril de cette année. Brisard, mademoiselle Fannier et madame Préville elle-même quittaient le théâtre en même temps. C'était une perte irréparable. La scène française s'en aperçut bientôt. Chaque jour l'empressement des spectateurs se réfroidissait; la salle devenait déserte. Cinq ans après la retraite de Préville, les comédiens effrayés de cette décadence, conçurent le projet de rappeler l'ancienne idole des amateurs les plus éclairés. Préville y consentit; sa présence excita un enthousiasme universel, il se trouvait heureux d'être encore utile à ses camarades. Mais l'excès du travail, le poids des années avaient affaibli ses facultés; il éprouvait des absences fréquentes. Un jour qu'il jouait le rôle de Larissole dans le *Mercure Galant*, et qu'il avait, dans les premières scènes, excité comme à l'ordinaire des applaudissemens universels, près d'entrer en scène il se troubla. Son neveu, Champville, lui donnait le bras. « Doublons le pas, lui dit-il, » nous voici dans la forêt; la nuit est sombre, nous aurons de la peine à » nous en tirer. » (Il se croyait dans la forêt de Senlis) — « Eh! non, mon » oncle, lui répondit Champville, c'est une toile peinte qui vous trompe. » Vous venez de jouer Larissole, vous traversez le théâtre pour aller vous » habiller en procureur et en abbé. » — Préville lui serra la main. — Tu as raison, mon cher, ne me quitte pas. Il acheva le rôle avec autant de présence d'esprit et de talent qu'à l'ordinaire. Mais rentré dans la coulisse: — « C'en est fait, dit-il, je ne dois plus reparaître sur le théâtre. »

Il le quitta en effet, et se retira à Beauvais, vécut au milieu de sa famille dont il était adoré, fit encore le charme de ceux qui pouvaient l'entendre en ses bons momens, et mourut sur la fin de décembre 1799, emportant l'estime et les regrets publics. L'Institut l'avait admis au nombre de ses membres, ainsi que Molé et Grandménil.

Le préfet du département de l'Oise fit élever un monument à sa mémoire.

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

MLLE PREVOST,

ROLE DE ZERLINE (DANS FRA DIAVOLO).

Elle aussi nous a quittés; elle s'est envolée sur l'aile des amours, ou pour mieux dire, dans la même diligence que Chollet : comme lui elle a quitté Paris, comme lui elle s'est enallée riche de nos applaudissemens et de nos regrets; comme lui elle s'est arrêtée à Bruxelles, comme lui et avec lui elle fait les délices de la capitale de la Belgique. Pourtant nous avions des droits sur cette charmante actrice, nous l'avions assez aimée, assez applaudie, pour qu'elle ne nous abandonnât pas ainsi; elle devait se souvenir que nous, les premiers, avions accueilli ses essais dramatiques; jamais aucun théâtre ne l'avait reçue quand elle apparut sur notre Opéra-Comique; jamais bravos n'avaient flatté ses oreilles; nous avons largement commencé sa carrière de succès... Pourquoi l'a-t-elle donc interrompue sitôt...

Mademoiselle Zoé Prevost est née à Paris; à l'âge de quinze ans, elle entra au Conservatoire dans la classe de Ponchard et sut mettre à profit ses heureuses dispositions et les leçons de son excellent maître; le talent avec lequel elle chanta une scène de Zémire et Azor dans un concours, lui mérita un premier prix de déclamation lyrique, puis elle vint débuter à Feydeau, en 1823, dans la Fausse Magie : quelle jeune et jolie débutante elle fesait alors! — Dès son premier pas sur la scène, sa beauté, sa grâce, sa voix toute gracieuse lui concilièrent l'amour des Parisiens, dont elle semble ne plus se souvenir aujourd'hui.

Le premier rôle brillant que Mademoiselle Prevost créa, fut celui de Marie; il avait été écrit pour elle et dans ses moyens, elle y fut charmante, chanta fort bien, fut couverte d'applaudissemens; elle joua surtout avec beaucoup de grâce et de naturel, aussi chacun répétait pour elle le joli refrain :

Et toujours la nature
Embellit la beauté.

Dès lors, sa place fut assurée; elle s'était assise au premier rang, elle a su s'y maintenir. Chacune de ses nouvelles créations a ajouté à sa gloire et à notre amour pour elle. Avec quel plaisir naus l'avons vue dans ses différens rôles, notamment dans le morceau d'ensemble, dans Zerline de Fra-Diavolo, et dans le rôle de la marquise de Brinvilliers, un des derniers qu'elle ait créés à Paris.

Le quatorze mars 1832, arriva la déconfiture du théâtre Ventadour, et par suite, mademoiselle Prevost quitta Paris; elle n'est pas restée fidèle à la mauvaise fortune de son théâtre, après y avoir brillé du tems de sa splendeur; elle a craint de se ruiner sous ses ruines, et elle s'est réfugiée en Belgique. Une ère plus heureuse est commencée pour l'Opéra-Comique; espérons que mademoiselle Prevost renaîtra de sa résurrection.

Si mademoiselle Prevost nous a oubliés, nous sommes loin de l'avoir imitée, nous avons regretté et désiré la voyageuse, nous nous sommes inquiétés d'elle et avons demandé de ses nouvelles à tous les échos, et voici ce qu'ils nous ont répondu : Mademoiselle Prevost est à Bruxelles ce qu'elle était à Paris, actrice charmante, elle s'est attaché tous les cœurs. — C'est une habitude que nous lui avions fait contracter.

Mademoiselle Prevost est née d'une grande famille; elle lui fait honneur par son talent et son extrême bon ton; également remarquable comme actrice et comme femme, à la scène et dans le monde, elle est toujours aimable. — Elle est toujours aimée.

Galerie Théâtrale.



Dessiné par A. Lacauchie — Gravé par [illegible]

Opéra Comique. **M.elle PRÉVOST.** Rôle de Zerline (Fra-Diavolo)

Lorenzo, dites-moi la vérité!
Qu'avez-vous contre moi? qu'avez-vous à me reprocher?

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE SOIXANTIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.ME RAISIN,

ROLE DE FÉE.

Cette actrice fort célèbre naquit en 1662. Son père, qui s'appelait Pitel de Longchamp, était directeur d'une troupe de comédiens. Il destina sa fille à la même carriére que lui, et la fit débuter avant quinze ans. La nature l'avait douée de toutes les qualités qui pouvaient assurer ses succès; elle était grande, belle, bien faite, brillante de grâces, et d'un esprit vif, aimable, animé.

A cette époque Charles II, remonté sur le trône de ses pères, venait de faire succéder aux mœurs sombres et farouches de la révolution, la politesse et l'enjouement d'une cour galante et voluptueuse. La cour de Londres était le séjour de l'esprit et du plaisir. Pitel y passa avec sa troupe, y fut accueilli avec empressement, et séjourna auprès du prince quinze à dix-huit mois. Le monarque encourageait souvent le spectacle de sa présence, et les charmes de la jeune Pitel ne paraissaient point avoir échappés à ses observations.

Mais la comédie française ne pouvait guère subsister long-temps chez un peuple rival et jaloux, qui n'a point encore acquis ce degré de tolérance nécessaire pour accueillir tous les arts et tous les talens, de quelque part

qu'ils viennent. Mademoiselle Pitel revint donc en France avec son père, fixa les yeux d'un comédien qui attirait déjà ceux du public sur lui, l'épousa et ne fut plus connue que sous le nom de madame Raisin.

Le théâtre de Rouen a été de tout temps une excellente pépinière pour les théâtres de Paris. Raisin et sa femme y entrèrent et s'y firent également admirer.

Raisin est un des anciens acteurs du théâtre français qui ait le plus justement mérité la réputation qu'il s'est acquise de son tems. C'était le premier des acteurs pour les petits maîtres, les valets brillans et les rôles à manteau; sa physionomie, dont le jeu tenait du prodige, le rendait propre à tous les emplois, et l'on disait de lui que c'était Protée réalisant toutes les merveilles de la fable. Il joignait à ces talens un esprit remarquable, un fonds de gaieté intarissable, et une connaissance parfaite de tous les secrets de son art; il y rapportait toutes ses études, et dès qu'il pouvait découvrir dans la société quelque travers, quelque geste, quelque impression nouvelle, il ne manquait pas, ou de les indiquer aux acteurs, ou de les transporter dans ses rôles. Il possédait au suprême degré l'art de conter, et ses récits étaient plutôt un spectacle qu'une simple histoire. Aussi était-il fort recherché dans la société.

En 1679 ils entrèrent l'un et l'autre au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, furent reçus et conservés à la réunion des deux théâtres en 1680. La jeune et belle Raisin entra dans l'emploi des jeunes princesses de la tragédie, et des premières amoureuses dans la comédie; elle y eut le plus brillant succès. Ses grâces semblaient s'être accrues sur le premier théâtre du royaume: ses larmes et ses sourires avaient le même attrait; et quoique sa bouche fût un peu grande, ce défaut se perdait dans l'expression générale de ses traits, et surtout dans l'éclat de cette bouche admirable.

Tendre et sensible, vive et gaie, elle réunissait tous les suffrages. C'était pour elle que Campistron composait la meilleure partie des grands rôles de ses pièces. Touchée de cette préférence, elle ne négligeait rien pour répondre à sa confiance. Elle fit valoir avec l'art le plus remarquable le rôle d'*Irène* dans *Adronic*, celui d'*Erinice* dans *Tiridate*.

Elle n'était pas moins brillante dans la *Lucinde* de l'*Homme à bonnes fortunes*, de *Cidalise* dans la *Coquette*, de *Clarisse* dans le *Grondeur*, de *Zaïde* du *Muet*, d'*Isabelle* du *Distrait*. Elle perdit son mari en 1693, et n'en conserva pas moins le crédit qu'elle avait acquis à la comédie française. On assure que Raisin mourut d'un excès de table. Il aimait le vin, et quoiqu'il aimât aussi beaucoup sa femme, on disait de lui communément qu'il

Galerie Théatrale



Déposé à la Directon de la Libie

(Théâtre Français) **Mlle RAISIN.** (Rôle de Fée)

y renoncerait pour une bouteille de vin de Champagne; il avait à peine quarante ans, et fut vivement regreté de la plus haute compagnie de Paris qui recherchait sa gaieté et son esprit.

On raconte de lui que se trouvant à Anet, il demanda la permission de se rendre à l'office, on ne douta pas que ce ne fût pour aller prendre ce qu'il appelait des rafraîchissemens. Comme il tardait à revenir, on le crut yvre, on se rendit à l'office, et on l'y trouva étendu sur une table couverte d'un tapis, et ronflant fortement. On se retire, il s'éveille, feint d'être yvre, et sous ce prétexte, dit mille choses plaisantes. C'était une espiéglerie qu'il s'était permise.

La mort de cet acteur célèbre ouvrit une nouvelle carrière à madame Raisin. Ses charmes inspirèrent pour elle des sentimens pleins d'intérêt au Dauphin, fils de Louis XIV; le Roi ne désapprouva pas cet attachement, mais il jugea en même temps qu'il ne convenait pas de laisser au théâtre une personne que son fils avait distinguée. Il lui fit offrir, pour abandonner sa carrière, une pension annuelle de douze mille livres, ou une somme de cent cinquante mille francs : la belle actrice préféra la pension, et fit mal; car le Dauphin mourut en 1711, et comme la France se trouvait alors fort obérée, on supprima la pension comme une dépense qui n'avait plus d'objet : injustice criante et trop fréquente dans l'histoire des finances de France; elle réclama en vain, on mit au néant tous ses placets. Le Dauphin était très-dévot, et se flattait de concilier son affection pour madame Raisin avec les devoirs de la religion. Il gardait un jeûne rigoureux, s'assujettissait avec un extrême scrupule à tous les Commandemens de l'Eglise, et pour sanctifier sa maîtresse, il la faisait jeûner avec lui.

On assure qu'il passa souvent plusieurs jours de carême avec elle, sans autre provisions que du pain, de l'eau, du fromage et des noix; car il fallait alors de hautes raisons pour manger du beurre et des œufs.

Privée de son époux, de son amant et du théâtre, réduite à une pension de mille francs, madame Raisin se trouva dans l'indigence. Le duc d'Orléans, régent, vint à son secours, lui donna une pension de deux mille francs, avec laquelle elle alla se retirer en Normandie chez madame Durieu, sa sœur, qui y jouissait d'une agréable aisance. Mais elle n'y prolongea pas long-temps sa carrière; elle mourut en 1621, d'une violente contusion à la tête. En revenant de faire une visite, sa voiture versa, elle ne se soigna pas, et paya de la vie sa négligence et son courage.

THÉATRE-FRANÇAIS.

MLLE RAUCOURT,

ROLE D'AGRIPPINE.

Ses gestes, son regard me pénètrent d'horreur,
Et son silence même ajoute à ma terreur.

Françoise-Marie-Antoinette-Saucerote Raucourt, cette reine superbe dont la Muse tragique déplorera longtemps la perte, naquit à Paris le 3 mai 1756, et y mourut le 15 janvier 1815, après avoir, pendant quarante ans, suivi la carrière du théâtre, ce qui est la plus longue occupation connue par des actrices de son genre. Son père avait paru sans succès sur la scène française, dans le rôle de *Mithridate*, en 1755. Élève du célèbre Brizard, mademoiselle Raucourt y débuta le 23 décembre 1772, par le rôle de *Didon* de la tragédie de Lefranc; elle avait néanmoins fait ses premiers essais peu de temps auparavant à Versailles, étant à peine âgée de seize ans. Dans cette ville, lorsqu'elle allait au théâtre, on la faisait entrer dans une chaise à porteurs dans laquelle était sa mère, puis le père marchait devant la chaise un pistolet à la main; nous avons été vingt fois témoins de cette scène aussi bizarre que peu connue; le lecteur pourra décider de l'utilité de cette précaution.

De mémoire d'homme on ne vit de débuts aussi brillants que ceux de la jeune Raucourt. Sa beauté fascinait tous les yeux, et l'on ne sait que trop quelle est l'influence de la beauté sur la réputation d'une actrice : on lui trouvait non les grâces enchanteresses et les charmes irrésistibles de la déesse de Cythère, mais

les mâles attraits de l'épouse de Jupiter, la taille imposante et les formes sévères de la protectrice d'Athènes; sa diction parut noble, assurée, ses intentions profondément senties, son regard vif, pénétrant, son port majestueux; elle avait un aplomb rare, surtout dans une débutante, une entente parfaite de la scène, et surtout des convenances théâtrales, qualité qu'elle a toujours conservée; fière et sage dans le simple débit, elle était terrible dans la colère, et ses emportements vous frappaient de terreur : on se rappelle avec quelle effrayante vérité elle rendait le rôle odieux de *Médée*, celui de tous peut-être qui convenait le mieux à l'intensité de ses moyens, mais où pourtant elle s'écartait le plus des grands modèles qui l'avaient précédée; enfin, l'engouement pour la nouvelle reine de théâtre devint si général, qu'il n'était pas rare, lorsqu'elle jouait, de payer un billet de parterre douze francs. On fit dans le temps, à ce sujet, le rondeau suivant :

A vous claquer quand tout Paris s'empresse,
Moi seulement n'y suis point parvenu.
Déjà trois fois, étouffé dans la presse,
J'ai vu la grille et n'ai rien obtenu.
J'entends vanter vos talents, votre grâce;
De votre jeu l'on m'a peint la chaleur;
Et, comme un autre, obtenant une place,
J'eusse employé ma main de bien bon cœur
    A vous claquer.
Je sais qu'on peut, en triplant l'honoraire,
Humaniser les traitants du parterre;
Mais payer triple enfin m'a retenu.
Eussiez-vous cru, jeune et faite pour plaire,
Qu'on regrettât d'employer un écu,
    Pour vous claquer?

Il y avait sans doute beaucoup d'exagération dans les pompeux éloges qu'on donnait à Raucourt; cependant, il faut l'avouer, si elle eut des défauts graves elle eut aussi de grands talents : douée d'une intelligence rare, elle soutenait avec beaucoup d'art les endroits faibles de ses rôles, et savait admirablement en faire ressortir les beautés; son silence même était éloquent. Elle avait une mémoire imperturbable, et c'est la première des qualités nécessaires à la scène. Quoiqu'on peut reprocher à ses gestes de la roideur, quelquefois même de la trivialité, sa pantomime était toujours vraie. Son œil scrutateur sondait l'âme des personnages avec lesquels elle se trouvait en scène, et nul ne posséda mieux qu'elle cette partie trop négligée de l'art du comédien, le talent d'écouter. Son port noble, sa taille élevée, convenaient parfaitement bien à son emploi, et ses

Galerie Théâtrale.



Déposé à la Direction Roy.le

(Théâtre Français) M.LLE RAUCOURT. (Rôle d'Agrippine)

Approchez vous Néron, et prenez votre place,

formes, masculinement prononcées, représentaient à merveille les femmes de Corneille, qu'à bon droit on appelle de petits hommes. Sa diction était toujours juste, et ses explosions du plus grand effet : les aspérités de sa voix se perdaient alors dans les cris de l'emportement, et ajoutaient encore à la vérité de l'expression. Raucourt, en un mot, excella dans les rôles de force, de magnanimité, de profondeur ; elle était belle et noble dans *Sémiramis*, véhémente dans *Cléopâtre*, terrible dans *Médée ;* aussi c'étaient ses rôles favoris, ainsi que ceux d'*Agrippine*, de *Jocaste*, d'*Athalie*, de *Léontine*, de *Cornélie*, de *Viriate*, et d'Élisabeth dans le *Comte d'Essex :* à la reprise de *Machbeth*, elle se chargea du rôle pénible de *Frédégonde ;* on y applaudit à la vigueur ainsi qu'à l'effrayante vérité de sa pantomime dans la scène du somnambulisme.

Avec tant de qualités, Raucourt manquait essentiellement de celle qui peut seule rendre un acteur précieux en l'identifiant avec son rôle, je veux dire de cette sensibilité, de cette chaleur expansive qui pénètre l'âme du spectateur, et y excite à son gré toutes les passions qu'elle veut peindre. Malgré tous ses efforts, malgré des tentatives plusieurs fois répétées, elle ne réussit jamais à rendre, d'une manière satisfaisante, le rôle de *Phèdre*, dans lequel Dumesnil fut si sublime : la tendre pitié, les transports de l'amour, les épanchements de l'amitié, les sollicitudes d'une mère, toutes les affections douces n'étaient point de son ressort ; elle ne sut point hériter du beau talent de son maître, qui fit verser de si douces larmes aux amis de Melpomène. Raucourt pensait y suppléer par des cris, par des contorsions, par les altérations forcées d'un visage devenu diapré des couleurs les plus vives ; mais quel triste équivalent ! ses gestes étaient contraints et manquaient de noblesse : elle ne savait point donner à ses bras les développements nécessaires ; sa voix, naturellement voilée, devint en peu de temps, par sa faute, rauque et désagréable, ce qui, depuis la Révolution, fit dire à un plaisant que *Raucourt* venait de *rauca*, et que cette actrice avait la voix du peuple. Lorsqu'elle n'en mesurait pas l'intensité, ce qui lui arrivait fréquemment, surtout dans les derniers temps de sa vie, il lui échappait des éclats indiscrets qui excitaient à la fois le rire et le dégoût. Il y a, disait Mlle Clairon, une éloquence des sons, et celui qui n'a que la voix de tout le monde doit s'en faire une qui lui soit propre, ainsi qu'au personnage qu'il veut remplir : cette voix doit avoir de la rondeur, du mordant ; mais, quand une expression est énergique par elle-même, c'est une exagération que de la renforcer ; on doit s'appliquer à soutenir les sens suspendus, et à changer de sons à chaque changement de sens, car la variété des intonations fait le charme de la diction. Mlle Raucourt ignorait cette partie difficile de l'art : souvent, emportée outre mesure dans les accès de fureur, elle redevenait ensuite d'une froideur, d'une monotonie, qui

glaçaient l'âme du spectateur ; rarement elle sut garder un juste milieu. Elle fut positivement sifflée en 1774 dans le rôle d'*Hermione*, où la réunion de ses défauts parut plus sensible.

Elle avait été reçue au théâtre en janvier 1773, et n'eut d'abord que 1800 fr. d'appointements, parce qu'il n'y avait point de parts vacantes. Elle quitta Paris en 1776 et se mit à courir la province; elle y revint trois ans après, et rentra le 28 août 1779, par le rôle de *Didon*.

Raucourt eut, comme la plupart des acteurs des Français, beaucoup à souffrir pendant les orages de la Révolution ; elle partagea leurs disgrâces et leurs translations successives. Lorsque Bonaparte eut conquis l'Italie, il voulut y établir plusieurs théâtres français, et en confia la direction à Raucourt. Cette fonction, qu'elle remplit pendant douze ans, la tint éloignée de la capitale, où elle ne faisait que de courts voyages à de longs intervalles ; lorsqu'elle y revint enfin, elle eut la sagesse de sentir que son âge et la détérioration de ses moyens ne lui permettaient que de rares apparitions sur la scène ; aussi y avait-il plusieurs années qu'elle ne jouait que de loin en loin, et qu'elle ne s'était chargée d'aucun rôle nouveau lorsqu'elle fut enlevée aux lettres, aux arts, à ses nombreux amis par une maladie douloureuse, dans la cinquante-neuvième année de son âge ; elle n'a laissé qu'une élève reconnue, Mlle Georges.

Raucourt, sans doute, est restée au théâtre beaucoup trop longtemps pour sa gloire ; cependant sans elle que fût devenue la scène française ? depuis Clairon, depuis Dumesnil, nous n'avons eu dans l'emploi des reines que madame Vestris et Sainval aînée, et maintenant la mauvaise santé de Mlle Duchesnois ne nous permet pas d'espérer de la posséder longtemps.

Raucourt avait de l'instruction, et s'était formé un cabinet assez curieux de productions rares et choisies ; elle voulut même essayer du rôle d'auteur. Le 1er mars 1782, elle fit représenter au Théâtre-Français un drame en trois actes et en prose intitulé *Henriette* ou *la Fille déserteur*. Cette pièce eut peu de succès ; elle parut tirée de quelque composition allemande : il y avait un appareil militaire et ce que l'on appelle du spectacle, beaucoup de romanesque dans l'action et dans les incidents. Raucourt y jouait un rôle de soldat ; elle fut demandée après la pièce et assez vivement applaudie. Son drame eut les honneurs de l'impression, et, dans la préface, elle se vante de l'avoir composé en trois semaines. Cependant la Harpe, dans sa correspondance, attribue cette pièce à Monvel ou plutôt à Durosoy ; on peut aussi consulter à ce sujet les Mémoires de Grimm.



OPÉRA-COMIQUE.

Mlle REGNAULT,

ROLE DE LISE (JUGEMENT DE MIDAS, *Opéra-Comique*).

Avant de paraître sur le théâtre de l'Opéra-Comique, Mlle Regnault avait déjà obtenu de brillants succès sur le théâtre de Rouen. Le public de cette ville est, comme l'on sait, sinon fort éclairé, du moins fort difficile. On l'a vu souvent juger, et qui pis est, siffler des acteurs qui avaient acquis quelque célébrité

dans la capitale. Il est donc, je ne dirai pas glorieux, mais flatteur d'avoir su plaire à un juge sévère. A quels Vandales Mlle Regnault pourrait-elle ne pas plaire? Elle est du petit nombre des artistes qui, plaisant à la masse générale, plaisent encore aux connaisseurs! Comment, en effet, n'être pas ravi d'entendre à la fois une voix pure et légère conduite avec une excellente méthode.

Lorsque l'on vit débuter Mlle Regnault, c'est, je crois, vers les derniers jours de 1808 : on avait fait, et l'on allait faire, à l'Opéra-Comique, des pertes qui semblaient impossibles à réparer, il ne fallait rien moins que son talent pour adoucir des pertes aussi réelles. Mlle Phylis, cette fine et séduisante actrice, était partie pour la Russie : madame Duret, après des débuts fort brillants, s'était éloignée du théâtre; on parlait vivement de la retraite de madame Saint-Aubin, dont le talent depuis vingt ans faisait les délices des amateurs de l'Opéra-Comique; et la bonne madame Gonthier sentait le besoin de se reposer de sa longue carrière théâtrale.

Il fallait donc des recrues bien heureuses pour aider à remplir un pareil vide! De toutes les personnes appelées à cette époque pour remonter la troupe, Mlle Regnault fut la seule jugée digne d'y figurer, et MM. les comédiens se montrèrent sages de s'attacher un tel sujet.

Elle parut pour la première fois dans le rôle d'Isabelle, d'*Isabelle et Gertrude*, ancien opéra-comique, que M. Martini a rajeuni depuis quelques années par une nouvelle musique, et dans celui de Lise, du *Jugement de Midas*. Ce dernier rôle, créé originairement par Mlle Billioni, loin de suivre la loi généralement reçue au théâtre, qui donne toujours l'avantage et laisse regretter l'acteur qui primitivement l'a monté, parut neuf par le jeu fin et piquant qu'elle lui donna : talent rare, qui ne se rencontre presque jamais chez nos cantatrices, qui toutes semblent dire, après avoir chanté un grand air, à ceux qui les écoutent sans les couvrir d'applaudissements : Eh bien! à quoi donc pensez-vous? N'avez-vous pas entendu de beaux élans de voix? Mes roulades ne sont-elles pas achevées? Que vous faut-il encore?... Que nous faut-il? Du jeu, de l'âme, sinon ne chantez que dans les concerts.

La foule fut peu nombreuse au premier début de Mlle Regnault, il avait été annoncé à peine sur les affiches; et nos journaux, sans lesquels il n'est plus de réputation, avaient imité cette belle discrétion. Mais on peut dire que si l'assemblée fut petite, elle était du moins choisie; on y distinguait beaucoup d'auteurs et de compositeurs, qui tous applaudirent la dernière venue. Grétry fit plus; car, après avoir applaudi comme tout le monde, surtout cet air qu'elle chanta si bien :

Toi qui fais naître dans mon âme, etc.

Galerie Théatrale



Déposé à la Direction Royale

(Opéra Comique) **Mlle REGNAULT,** (Rôle de Lise)

Toi qui fait naitre dans mon âme,
Un trouble tout nouveau pour moi
Pour triompher de ma naissante flamme
Viens me prêter des armes contre toi

il écrivit à la débutante une lettre de félicitation, dans laquelle il lui disait entre autres choses flatteuses : *Que son chant était pur comme un beau rayon de soleil !* Grétry n'était pas naturellement louangeur; pour s'en convaincre, il ne faut que lire ses *Mémoires* ou *Essai sur la Musique;* mais Grétry était connaisseur, et se plaisait à rendre hommage au talent et à l'encourager.

Dans le *Jugement de Midas*, les rôles de Lise et de Chloé ont de la gentillesse et de la coquetterie, sans doute beaucoup plus que n'en devraient avoir deux jeunes villageoises; mais on excuse cette licence Les deux jeunes paysannes ont le désir de plaire ! et à qui ? à un berger charmant, puisque ce berger n'est autre que le Dieu des Beaux-Arts ! Elles doivent donc mettre toute la séduction possible pour se faire remarquer du divin exilé. L'art de plaire est un art commun à toutes les femmes; le beau sexe semble l'étudier aussitôt que celui de la parole : il se rencontre indistinctement depuis le hameau jusqu'au palais; cependant on pourrait faire un léger reproche à Mlle Regnault, c'est de jouer le rôle de Lise plutôt en petite-maîtresse qu'en piquante villageoise; mais ce défaut, loin de nous paraître blâmable, nous charme nous autres Français ! Nous voulons que l'art embellisse encore la nature !

On a vu successivement paraître Mlle Regnault dans la belle *Arsène;* ce rôle est une espèce de pierre de touche pour une débutante; cependant, au lieu d'or que l'on cherchait, on a trouvé une perle dans la nouvelle actrice. Ensuite elle a joué le rôle de Louise, du *Déserteur;* celui de Thérèse dans *Félix;* puis, Catherine dans *Pierre le Grand*, etc., etc. Dans tous elle a mérité des applaudissements unanimes, et a vu de jour en jour le public mettre plus d'empressement à la venir voir.

Il ne manquait plus à Mlle Regnault que de créer de nouveaux rôles pour être jugée et classée en dernier ressort par les Aristarques du théâtre. Le premier qu'on lui confia fut Zisbé, de *Cendrillon.* L'on doit se rappeler le prodigieux succès qu'eut cet opéra-comique, où la foule ne cessa d'aller qu'après plus de cent représentations. Ce succès est facile à expliquer; la manière ingénieuse dont les auteurs distribuèrent les rôles doit entrer pour beaucoup dans cette étonnante vogue. C'était la première fois que l'on réunissait, dans un même ouvrage, les talents de Mlle Regnault et de madame Duret, qui venait de rentrer au théâtre; enfin, Mlle Alexandrine Saint-Aubin, chargée du rôle de Cendrillon, était à la fin de ses débuts, qui avaient été fort suivis; on la voyait avec d'autant plus de plaisir qu'elle rappelait, souvent à s'y méprendre, madame Saint-Aubin, qui venait de se retirer. Cet assemblage fut un véritable coup de fortune pour les auteurs et pour le théâtre.

La Marquise, du *Diable à quatre*, fut le second rôle confié à Mlle Regnault.

Ce charmant opéra-comique, de Sedaine, remis en scène avec toute l'adresse possible, eut aussi un brillant succès; et madame Gavaudan et Mlle Regnault en méritèrent une bonne part.

Depuis ce temps, dans presque toutes les pièces nouvelles, les auteurs s'empressèrent de lui offrir des rôles ; elle créa successivement la Princesse de Navarre dans *Jean de Paris ;* Babet, du *Nouveau Seigneur;* puis, la *Jeune femme colère* et *Félicie;* enfin, elle en créa encore plusieurs autres qui ne sont plus présents à ma mémoire, les pièces n'étant pas restées au répertoire, ou bien y paraissant rarement.

Dans la *Jeune femme colère,* jolie comédie de M. Étienne, jouée originairement sur le théâtre de l'Odéon, et qui n'a paru à l'Opéra-Comique que pour faire connaître la charmante musique qu'un de nos plus agréables compositeurs y adopta, lors de son séjour en Russie, Mlle Regnault a déployé un véritable talent comme comédienne.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE VINGT-SEPTIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

ROSIÈRES,

ROLE DU BAILLY (DANS LE DROIT DU SEIGNEUR.)

CET acteur débuta *à la Comédie italienne* le 17 mai 1778. Depuis quinze ans, ce théâtre s'était réuni à l'Opéra-Comique, et l'on y jouait alternativement des pièces françaises et des farces italiennes. C'était l'époque de sa plus haute prospérité. L'on comptait parmi ses principaux acteurs des sujets d'un talent rare et supérieur. Tels étaient le célèbre arlequin Bertinazzi, si connu sous le nom de *Carlin;* Clairval, la Ruette, Trial, Thomassin, Michu, Narbonne, etc., et mesdames Billioni, Moulinghen, Dugazon, etc.

C'était aussi l'époque où des hommes pleins d'esprit enrichissaient la scène lyrique de leurs ingénieuses productions. Les Grétry, les Monsigny, les Duni, les Philidor, les Martini, mettaient en musique les ouvrages des Favard, des Sedaine, des Marmontel, etc.

Un opéra comique était alors une production recherchée des gens de goût, qui tenait son rang parmi les compositions qui honorent les lettres et les arts, et pour laquelle on se passionnait souvent autant que pour une tragédie ou une comédie nouvelle.

Nul genre d'ouvrage dramatique n'avait fait des progrès aussi rapides. L'Opéra-Comique était né sur les trétaux de la Foire, et n'avait d'abord été destiné qu'aux amusemens de la multitude; les premières pièces se sentaient de l'obscurité de leur naissance. Mais quand les Le Sage, les Fuselier, les Piron, les Anseaume, et une foule d'autres hommes d'une gaîté fine et spirituelle se furent emparés de ce spectacle, il ne tarda pas à fixer les regards

de la société la mieux choisie de Paris. La Comédie italienne, le Théâtre français, et l'Opéra lui-même en furent allarmés, et conspirèrent contre ses succès. Ceux qui chantaient voulaient lui interdire la musique, et ceux qui parlaient voulaient qu'on les privât de la parole. On disait en vain aux plaignans, *Surpassez vos rivaux*;ils aimaient mieux les opprimer. Le pauvre Opéra-Comique eut à souffrir tout ce que l'esprit de persécution peut enfanter de vexations et de tyrannie. On intéressa Jupiter dans ce combat des rats et des grenouilles; le Gouvernement se mêla des querelles des comédiens. Tantôt on ferma le théâtre, tantôt on le réduisit aux automates et aux marionettes; tantôt on ne lui permit de s'expliquer que par écriteaux. Le Théâtre forain supportait toutes ces tribulations avec une patience exemplaire, et s'en vengeait quelquefois par des traits d'une originalité vive, piquante et satirique. Dans une pièce intitulée les *Funérailles de la Foire*, on voyait la *Foire* assise dans un de ces fauteuils dont se sert le grand Lama lorsqu'il veut faire ses distributions à ses fidèles adorateurs; elle était enveloppée d'une grande robe de chambre de malade, et toute mourante qu'elle était, elle paraissait attendre son médecin avec une grande impatience.

Le médecin arrivait, et lui demandait comment elle se portait.

La Malade. Ah! fort mal, M. Purgon; j'éprouve à chaque instant des défaillances mortelles, et je crains bien, malgré la vertu de vos remèdes, de n'en pas revenir.

Le Médecin. Voilà ce que c'est aussi de n'avoir pas suivi mes ordonnances, et d'avoir changé de régime comme vous avez fait. Tant que vous avez su vous contenter d'alimens communs et solides, vous vous êtes toujours bien portée. Mais votre goût est devenu délicat; vous avez voulu des mets friands, et vous avez altéré votre constitution. Ces substances légères et raffinées ont engendré de mauvaises humeurs, et voilà la cause de tous vos maux.

La Malade. Vous avez raison, mon cher M. Purgon. Ces humeurs-là m'ont fait bien du mal; j'en ai presque perdu la parole; et si j'en suis revenue, ce n'est, comme vous savez bien, qu'à force de larges saignées qui ont achevé de m'épuiser. Mais n'avez-vous pas quelque remède à mon mal?

Le Médedin. Non; il est inutile de vous flatter. Songez à mettre ordre à vos affaires; le temps presse : vous n'avez pas un instant à perdre.

La Malade. Allons, puisqu'il faut mourir, qu'on aille me chercher un notaire, afin que je puisse lui dicter mes dernières volontés. Qu'on fasse aussi venir mes sœurs la Comédie française et la Comédie italienne, car je veux me réconcilier avec elles. Mais qui est-ce qui entre là, sans se faire annoncer?.... Ah! c'est vous, mon cher M. *Vaudeville!* Vous venez sans doute réclamer ce que je vous dois pour vos derniers ouvrages?

Galerie Théatrale.



Déposé à la Dᵒⁿ de la Librairie

(Opéra Comique) **ROSIERES** (Rôle du Bailly)
Dans le Droit du Seigneur

Ainsi qu'Alexandre le Grand
À son entrée à Babylone,
Fit naître un doux ravissement

Devant tout l'éclat de son trône
Ainsi votre aspect, Monseigneur,
Comble en ces lieux notre bonheur

Le Vaudeville. Au contraire, Madame; je vous apportais deux nouveaux échantillons de mon travail, et j'espère.....

La Malade. Ah! vous venez trop tard, mon pauvre M. Vaudeville; je n'ai plus qu'un instant à vivre. Mais n'importe, votre travail ne sera pas perdu. Vous n'avez qu'à ajouter à l'une de vos pièces quelques pointes triviales, quelques équivoques grossières, et vous en ferez une fort bonne comédie italienne. Vous pouvez aussi charger l'autre de quelques lieux communs, de beaucoup de verbiage et de quelques airs de cabaret, et je vous promets un excellent opéra. Mais gardez-vous d'y mettre de l'esprit, de la finesse, de la malice, vous en savez les conséquences. Voyez dans quel état cela m'a mis!

(*En ce moment les notaires entraient. On dressait les tables, et la malade commençait à dicter son testament.*)

La Malade. « Je lègue aux Comédiens français, pour la bonne amitié qu'ils « m'ont toujours portée, et dont j'ai reçu tant de preuves, ceux de mes acteurs « dont on n'a pas voulu dans les troupes de campagne, bien convaincue qu'ils « vivront en bons frères et qu'ils ne dépareront pas leur théâtre.

« *Item.* Je laisse aux Comédiens italiens, pour qu'ils se souviennent de moi, « toutes les farces et parades qui sont restées dans mes cartons, pour en faire « des pièces dignes de leur répertoire, telles qu'*Arlequin statue*, *Arlequin* « *perroquet.* Je pense que ces pièces ne seront pas les plus mauvaises de leur « théâtre.

« *Item.* Attendu que je laisse après moi nombre de filles d'une sagesse « éprouvée, et que leur vertu pourrait être exposée, je prie et conjure mon « cousin l'Opéra de vouloir bien les recueillir et prendre sous sa protec- « tion, afin que leur honneur soit plus en sûreté, etc. »

Après ce burlesque testament, on voyait arriver la Comédie française et la Comédie italienne, qui consentaient à se réconcilier avec la Malade, mais à condition qu'elle n'en reviendrait pas. Elle mourait en effet, et tous les comédiens des théâtres rivaux célébraient son trépas par des chants de joie.

Cet état de guerre dura de longues années. Enfin, pressée par le besoin, la Comédie italienne consentit à se rapprocher de son frère l'Opéra comique, mais à condition que celui-ci prendrait son nom. La réunion eut lieu en 1762. On jouait alternativement des pièces françaises et italiennes; mais le public donnait la préférence aux pièces françaises. L'Opéra comique se perfectionnait tous les jours, tandis que la Comédie italienne restait à peu près au même point. Enfin, en 1779, éclipsée par son rival, elle disparut entièrement.

Ce fut à cette époque que Rosières fit ses débuts. La nature lui avait donné une figure vive et animée, une voix juste, agréable, étendue; il avait une

grande habitude du théâtre; son jeu était franc, son débit facile et naturel. Toute sa personne respirait la gaîté et l'enjouement.

Il obtint un succès complet dans le rôle du bailli de la Rosière de Salency; il obtint les suffrages unanimes d'un auditoire que l'habitude d'entendre des acteurs pleins de talens rendait nécessairement difficile.

Il ne fut pas moins heureux dans *le Tableau parlant*, et fut admis sans éprouver aucun de ces désagrémens devenus si communs depuis, parce que la médiocrité est toujours ombrageuse.

La reine, qui aimait les arts, les lettres, et tout ce qui pouvait donner du charme à une cour jeune et brillante dont elle était elle-même le plus aimable ornement, faisait quelquefois jouer à Trianon quelques-unes de ces productions légères et spirituelles qui échappaient alors à la muse abondante et féconde des Després, Piis, Barré. Rosières était habituellement de ces représentations, et l'on ne donnait guères de fêtes à Versailles, qu'il ne les animât de ses chants. Cette habitude du grand monde et ses dispositions naturelles lui donnaient dans la société un ton poli et des manières d'un homme bien élevé. Il se lia d'une amitié particulière avec MM. de Piis et Barré; et lorsqu'en 1792, M. de Piis conçut le projet de séparer le Vaudeville de l'Opéra comique, et d'en constituer un spectacle particulier, il associa Rosières à ses vues et à ses intérêts.

Cette séparation eut en effet lieu en 1792, et le théâtre s'établit dans la rue de Chartres, où il est encore aujourd'hui. Il fallait, pour soutenir cette entreprise, une grande fécondité d'invention, un fonds d'esprit inépuisable; car il y avait alors douze à quinze théâtres à Paris. Les fondateurs du Vaudeville suffirent à tout, et leur théâtre devint le séjour habituel des saillies, des bons mots et des jolies chansons. Rosières en était un des principaux appuis. Il s'était fait l'instituteur des élèves, et s'était associé des acteurs infatigables, qui soutenaient avantageusement la réputation du nouveau théâtre. On donnait souvent jusqu'à trente pièces nouvelles dans une année. Elles n'étaient pas toutes du même mérite; le malheur des temps forçait souvent les auteurs à offrir des sacrifices à Moloch. On jouait souvent des pièces qui se ressentaient trop des temps funestes où elles avaient été composées; mais lorsque les grands orages de la révolution furent passés, le Vaudeville se hâta de prendre sa revanche, et fut le premier à flétrir d'un salutaire affront les misérables qui s'étaient emparés de la puissance, et avaient ensanglanté leur patrie.

Rosières était de mœurs douces et d'un commerce agréable. Il conserva toujours ses anciens amis, et mourut en 1813, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.



OPÉRA-COMIQUE.

Mme SAINT-AUBIN,

ROLE DE LISBETH (LISBETH, *Opéra-comique*).

Voici un des noms qui ont le plus honoré la scène et qui y laisseront un plus long souvenir.

A l'âge de onze ans madame Saint-Aubin jouait déjà la comédie sur le théâtre de Versailles, et se faisait remarquer par beaucoup de naturel et de finesse. Elle alla, peu de temps après, jouer sur le grand théâtre de Bordeaux, et ensuite à Lyon, où elle épousa M. Saint-Aubin. Elle eut le plus grand succès dans ces deux villes. Appelée à Paris, en décembre 1785, par un ordre du roi, elle débuta à l'Académie

royale de Musique dans l'opéra de *Colinette à la cour*, et fut parfaitement accueillie ; mais il fallait à ses moyens un théâtre moins vaste et un répertoire plus riche. Quel malheur si cette actrice n'eût point parlé ! Elle sollicita et obtint du maréchal de Richelieu un ordre de début pour le théâtre qu'on nommait encore *Italien*, quoiqu'on n'y parlât déjà plus que français. Elle y parut pour la première fois le 29 juin 1786, et joua Marine dans la *Colonie*, et Denise dans l'*Épreuve villageoise*. Après ses débuts, qui furent brillants et durèrent quatre mois, elle fut reçue aux appointements, et en 1788 elle fut reçue sociétaire.

L'importance, quelquefois excessive, qu'on attache aujourd'hui à la musique et au chant dans l'opéra-comique, a multiplié les cantatrices à ce théâtre, qui en possède plusieurs du premier ordre. Lorsque madame Saint-Aubin y parut, c'était surtout les actrices que l'on y cherchait. Aussi, outre madame Dugazon, qu'il suffit de nommer, ce théâtre en possédait plusieurs autres pleines de grâces, d'esprit et d'agréments; entre autres la charmante Carline et la naturelle madame Gonthier. Ce fut au milieu de talents si heureux et si chers au public que madame Saint-Aubin dut chercher à attirer son attention, et parvint en peu de temps à se faire une réputation si brillante. Jouant tout ce que l'on voulait et également dans la comédie et dans l'opéra-comique, elle montra pour parvenir le zèle que témoignent toujours les nouveaux venus. Mais, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, quand elle fut parvenue, elle le montra encore. Le premier rôle qu'elle ait établi, je crois, est celui de *Bonne* dans la jolie comédie *des Arts et l'Amitié*. Je suis sûr du moins du talent plein de charmes qu'elle y fit remarquer. Bientôt après on admira sa finesse dans *Euphrosine*, sa naïveté piquante dans les *Petits Savoyards* et dans *Ambroise*, sa sensibilité noble dans *Adolphe* du *Souterrain*, et presque tout cela joint à une grâce ravissante dans *Virginie* et dans *Lisbeth*. Ces deux ouvrages, d'un auteur dont le caractère aimable se peint dans tout ce qu'il a écrit, firent le plus grand honneur à madame Saint-Aubin. Parmi beaucoup d'autres rôles qu'elle a établis, j'en citerai encore deux, parce qu'ils tiennent à deux des plus grands succès qui aient eu lieu à l'Opéra-Comique, et aussi parce que nulle part cette actrice n'en mérita elle-même davantage. Je veux parler du rôle de la jeune personne dans le *Prisonnier* et de celui de Clara dans *Adolphe et Clara*. Ces deux ouvrages charmants, qui se donnèrent à très-peu de distance l'un de l'autre, mirent le comble à la réputation de madame Saint-Aubin. Dans l'un, pour parler la langue du théâtre, elle montra au plus haut degré le talent d'une *ingénuité;* et dans Adolphe et Clara, elle poussa plus loin encore celui d'une *grande coquette*. Ce rôle charmant contient, comme on sait, plusieurs scènes de haute comédie. Il faut dire que nulle part aucune actrice n'aurait pu les mieux jouer que madame Saint-Aubin, qui, pendant deux

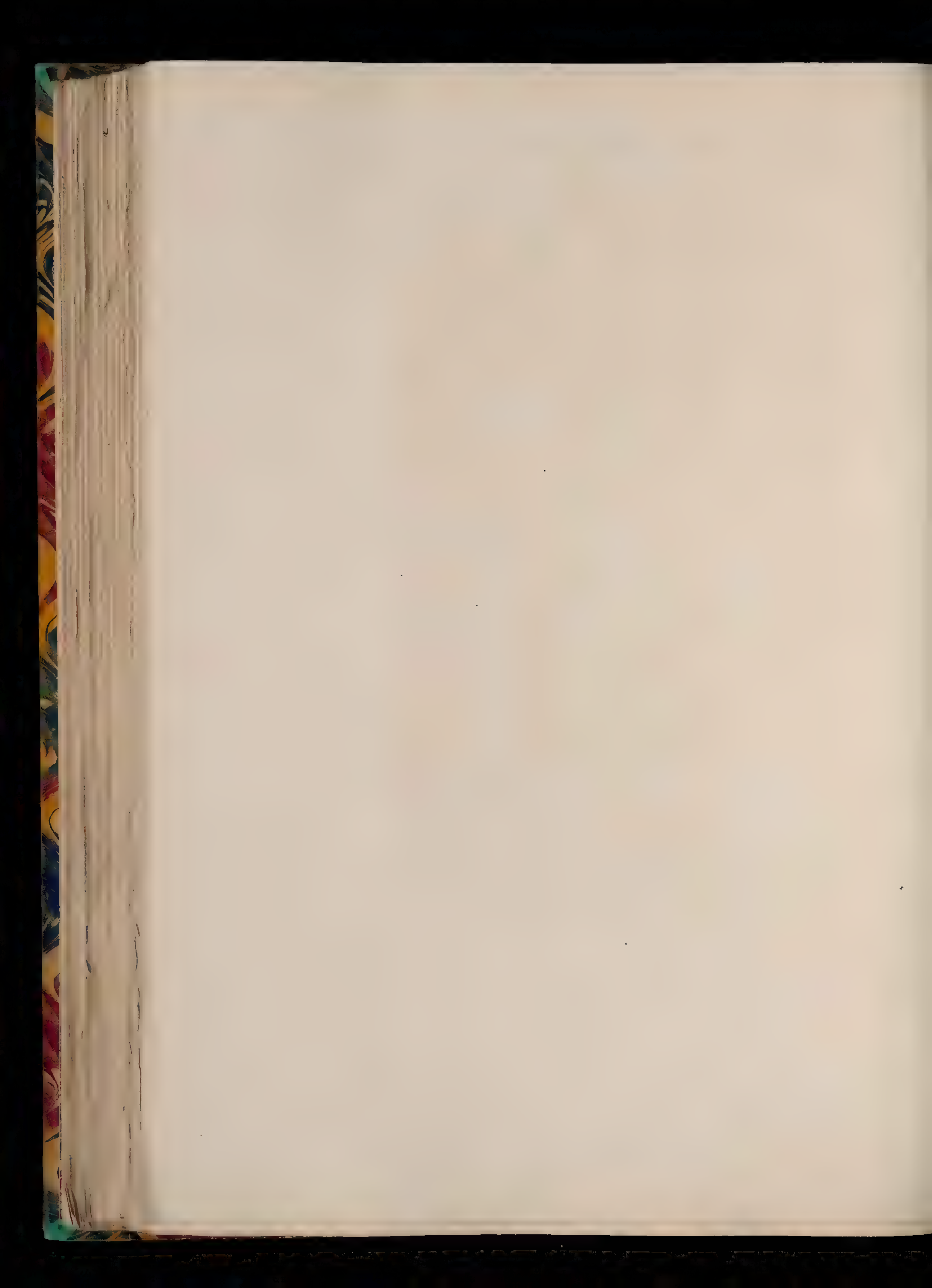
Galerie Théâtrale



Deposé à la Direction G^le de l'Imprimerie et de la Lib^rie

Opéra Comique Mme St AUBIN Rôle de Lisbeth (Opéra du même nom)

Ce que j'avais a lui apprendre étoit
si difficile !



cents représentations, déploya dans ce rôle un esprit, une grâce et une sensibilité que ne peuvent oublier ceux qui en ont été témoins. Ce n'est pas pour eux que ces éloges paraîtront exagérés, il était impossible de trop louer madame Saint-Aubin dans plusieurs rôles, surtout dans celui de *Clara*. Aussi, est-ce dans celui-là qu'elle parut, lorsqu'après vingt-deux ans de service et de succès elle se décida à se retirer du théâtre. Elle joua le même jour *Nina*, et le charmant rôle de *Suzanne* dans *Ambroise*. Cette retraite, beaucoup trop prématurée, fut pour elle un véritable triomphe, et un public nombreux témoigna à cette grande actrice des regrets qui durent encore.

Quelques jours après, elle reparut encore une fois dans une représentation donnée au bénéfice de la famille de Dozainville, excellent acteur dont elle voulait honorer la mémoire. Le public fut ému en voyant l'actrice charmante qu'il ne devait plus revoir, jouer avec ses deux filles, madame Duret, qui avait alors quitté le théâtre, et mademoiselle Alexandrine Saint-Aubin, qui y paraissait pour la première fois dans *l'Opéra-Comique*, comédie ingénieuse, que je n'aurais pas dû oublier, comme ayant fourni à madame Saint-Aubin un de ses rôles les plus fins et les plus brillants.

On sait à quels titres, très-différents l'un de l'autre, deux des filles de madame Saint-Aubin ont obtenu au théâtre de très-grands succès. Il sera sûrement question de toutes les deux dans la suite de cette collection. La dernière fille de madame Saint-Aubin a épousé un de nos plus aimables auteurs dramatiques.

Madame Saint-Aubin sera toujours comptée au petit nombre des personnes qui par leurs talents ont élevé le théâtre et le genre de l'Opéra-Comique fort au-dessus de l'importance à laquelle il semblait appelé. Sa voix et sa méthode étaient agréables, mais elle n'a jamais eu les prétentions d'une cantatrice. C'est surtout en effet comme comédienne qu'elle a pris un rang, et plus d'une fois elle s'est élevée au premier. Sa perfection dans certains rôles était telle, que, par la suite, on verra et on applaudira des actrices d'un talent fort distingué, qui seront encore loin du sien.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-SEPTIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

SAINT-PHAL,

ROLE D'ÉGISTE (TRAGÉDIE DE VOLTAIRE).

CET Acteur est né à Paris, d'une famille honnête; son véritable nom est Minier. Il débuta au Théâtre-Français en 1782, dans la tragédie de Gaston et Bayard, et s'essaya successivement dans les rôles de Saint-Albin, *du Père de Famille*, de Nerestan, d'Hyppolite, de Damis dans *la Métromanie*, de Clarendon dans *Eugénie*. C'était l'usage alors que les acteurs s'exerçassent également dans la tragédie, la comédie et le drame.

La scène française avait déjà fait des pertes sensibles; Le Kain, Grandval, mesdemoiselles Clairon, Duménil, Luzy, Dangeville, n'enrichissaient plus le théâtre du charme de leurs talens; mais il restait encore un grand nombre d'acteurs, dont les noms sont venus avec honneur jusqu'à nous. C'était parmi les hommes, Préville, Brizard, Molé, Dugazon, Desessarts, Larive, Dazincourt, Fleury; et parmi les femmes, mesdames Bellecourt, Préville, Doligny, Fannier, Dugazon, Saint-Val, Vestris, Olivier, Contat, Joly, Raucourt; école brillante, aimable réunion, dans laquelle le jeune Saint-Phal ne parut point déplacé.

Il apportait au théâtre une diction juste, une intelligence remarquable, et le ton de décence d'un homme bien élevé. Le public l'accuillit avec faveur, et après deux ans d'épreuves, il fut admis comme sociétaire. Il était l'ami de

Saint-Prix, qui débuta la même année que lui, et se recommandait par les mêmes qualités. Etrangers, l'un et l'autre, à toutes les intrigues de coulisses, ils ne s'occupèrent que de leur art, et ne se firent pas moins estimer par leurs qualités personnelles que par leurs talens.

Une prévention générale a long-tems flétri la profession de comédien; mais supposez que tous ceux qui l'exerçent ressemblent aux acteurs dont il s'agit; qu'à la connaissance des lettres, ils joignent la décence des mœurs et les vertus sociales, qui pourrait trouver rien d'avilissant dans l'art des Roscins et des Esopes? Qui jamais entendit parler, au théâtre, des débats d'ambition de Saint-Phal et de Saint-Prix; de demandes de congés, de prétentions exagérées? Ces discussions scandaleuses étaient réservées à nos jours.

Saint-Phal ne tarda pas à faire des progrès remarquables. Dans ces jours de paix, le théâtre et les lettres étaient un objet d'intérêt général. Les acteurs étaient jugés par un auditoire choisi, par un parterre éclairé; ils trouvaient, dans ce tribunal, plus d'encouragement et de justice. On venait d'introduire une utile nouveauté. Le parterre était assis, les représentations étaient plus calmes. Une salle nouvelle, d'une belle forme, et décorée avec soin, donnait plus de dignité à la scène. Saint-Phal se distingua particulièrement dans les rôles d'Hyppolite, de Gaston, etc., et dans ceux du Distrait, de l'Homme Singulier et du Somnambule. Quoique le caractère de son talent le portât à la gravité, il était d'une gaîté vive et originale dans ce dernier rôle.

La révolution qui survint quelque tems après, l'arrêta dans sa carrière, à l'époque même où son talent se développait de la manière la plus heureuse. Saint-Phal, doux, honnête, modeste, se tint éloigné de tout esprit de parti, et ne se distingua que par son attachement aux principes d'ordre, de justice et de soumission aux lois.

Proscrit par la tyrannie révolutionnaire, comme ceux de ses camarades qui étaient restés fidèles à leur devoir, il supporta sa disgrace avec courage, et quand les grands orages de 1793 furent dissipés, il résolut de se tenir loin de la scène, et se livra, avec Saint-Prix, son ami, à quelques spéculations commerciales. Cependant, tout commençait à se recomposer; plusieurs acteurs s'étaient réunis; le théâtre de la République, créé dans des tems de troubles, languissait; on sentait le besoin d'oublier et de se rapprocher. On vit renaître le Théâtre Français; mais l'absence de Saint-Prix et de Saint-Phal y laissait une lacune considérable. Ils ne purent se refuser au vœu du public, et aux pressantes sollicitations de leurs camarades. Ils reprirent le cothurne et le brodequin, et la scène française compta encore de beaux jours.

Galerie Théâtrale



Couché del. — Déposé à la Direction de la L. — Prud'hon Sculp.

(Théâtre Français) **SAINT-PHAL.** (Rôle d'Egiste dans Mérope. Trag. de Voltaire.)

O! Dieu de l'Univers!
[illegible]
[illegible]
[illegible]

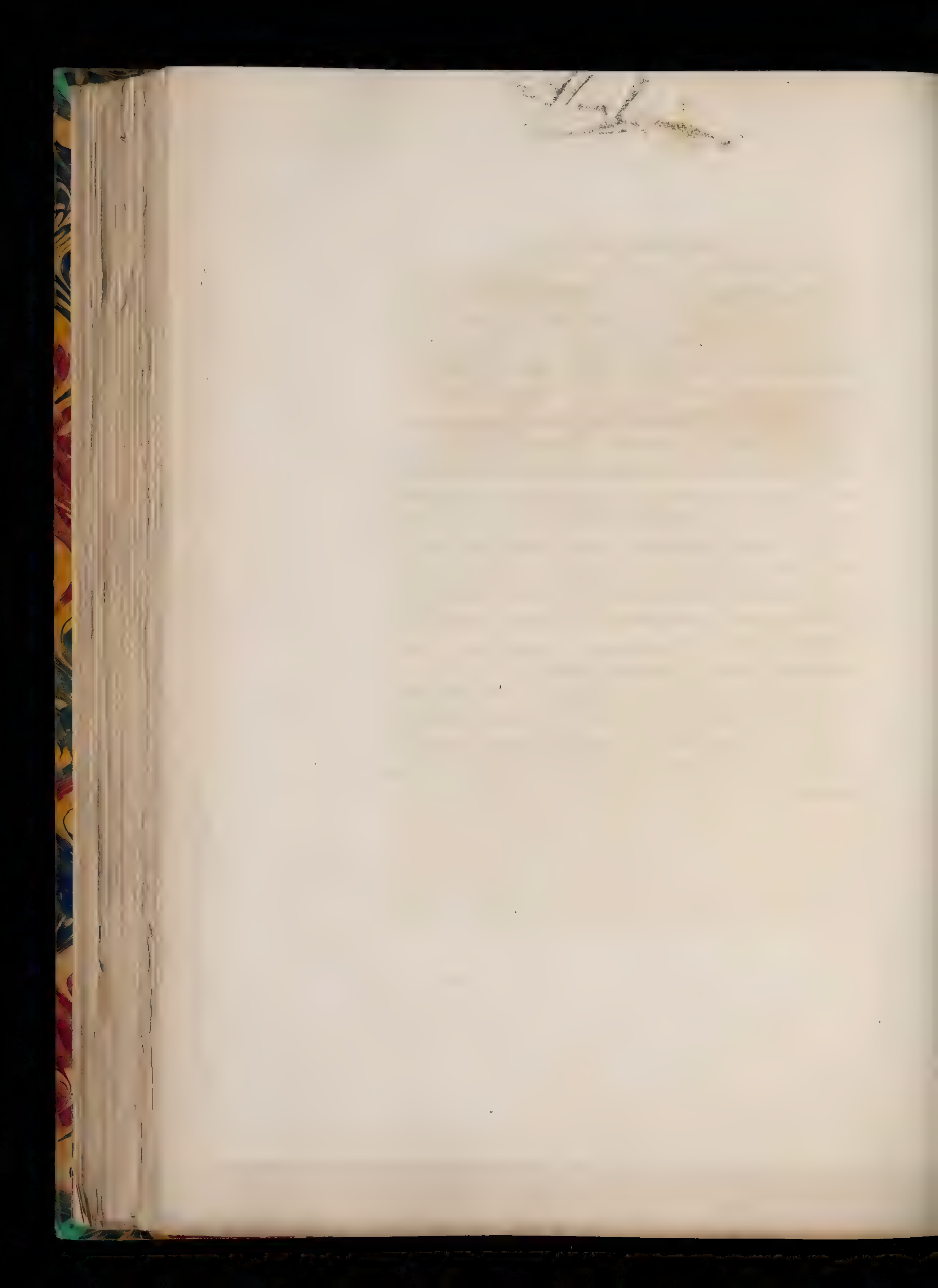
Il était assez naturel, qu'après une révolution aussi funeste, la disposition des esprits se portât vers le drame; en 1799, madame Molé traduisit de l'allemand, et adapta au Théâtre-Français le célèbre drame de *Misantropie et Repentir*. Le principal rôle fut confié à Saint-Phal, qui s'y fit une réputation extraordinaire ; la pièce eut elle-même une vogue extrême. Jamais les calamités réelles qu'on venait d'éprouver n'avaient fait verser autant de larmes, que les douleurs fictives de Ménau; on pleurait, même avant d'entrer dans la salle. Bientôt l'enthousiasme se refroidit, et ceux qui avaient pleuré le plus, furent les premiers à rire de l'excès de leur sensibilité.

Parmi les acteurs que le Théâtre - Français s'énorgueillissait de posséder encore, Molé achevait sa carrière, et, dans un âge avancé, jouait avec une perfection désespérante pour ses successeurs. C'était une opinion généralement reçue, que sa perte serait irréparable. On eut bientôt des idées différentes : en 1802, époque de sa mort, Fleury et Saint-Phal se partagèrent sa succession, et par les efforts qu'ils firent, les talens qu'ils déployèrent, parvinrent à consoler la scène française de la perte qu'on venait de faire.

Il était surtout un rôle où Molé paraissait inimitable; c'était celui du Vieux Célibataire. Saint-Phal s'y essaya, et surprit tout son auditoire par la supériorité avec laquelle il le joua. C'est un de ceux où son talent s'est montré avec le plus d'avantage. La représentation du drame d'Edouard lui valut aussi de nombreux et justes applaudissemens; il est fâcheux que dans des tems plus calmes, il ait renoncé à ce rôle.

Depuis long-tems, Saint-Phal ne joue plus la tragédie. Il joue même rarement dans la comédie. C'est une perte pour l'art.

Si cet estimable acteur eût été moins modeste ; si aux études de sa profession il eût joint celle des coulisses ; s'il eût été plus habile à se faire des prôneurs ; si comme tant d'autres acteurs, il eût payé des suffrages et des applaudissemens, on aurait beaucoup plus parlé de lui : les directeurs des théâtres de province l'eussent recherché avec empressement; il eût obtenu des congés, grossi sa fortune : on l'aurait loué plus souvent, mais on ne l'aurait jamais estimé davantage.





THÉATRE-FRANÇAIS.

5

SAINT-PRIX.

ROLE DE JOAD (ATHALIE, *Trag. de Racine*).

ON se rappelle avec quel succès cet acteur si estimé, et si digne de l'être, parut au Théâtre-Français. Ce fut par les rôles de *Manlius*, de *Mahomet II*, d'*Achille* dans *Briséis*, qu'il y fonda sa réputation. On l'y a vu souvent partager avec Larive, alors en possession de la scène, les applaudissements du public. A l'époque où les orages politiques dispersèrent tous les talents, Saint-Prix, échappé aux coups de la tempête, se réfugia dans une retraite charmante, sur les bords de la Seine : là il oublia les fumées de la gloire et les palmes de Melpomène, pour mener une vie tranquille et modeste ; toujours occupé des arts, mais les cultivant en silence, faisant du bien autour de lui, respecté et chéri des siens, et surtout cachant son bonheur afin de le conserver. Grâce au retour de l'ordre et à des volontés respectées, sa philosophie fut obligée de céder à l'intérêt de nos plaisirs. Rappelé sur la scène, il parcourut une nouvelle route, où les applaudissements le suivirent. Dans l'emploi des rois, par lequel il paraît avoir terminé

trop tôt sa carrière dramatique, il aura mérité de laisser un nom durable par la fermeté de sa diction, la noblesse de son jeu, la profondeur de ses intentions et l'énergie de ses mouvements.

Peu d'hommes furent plus favorisés de la nature, et tirèrent mieux parti de ses dons. Son port était si beau, sa démarche si imposante, qu'en le voyant paraître on cédait involontairement à ce respect qu'imprime la présence des héros; et la majesté de son organe, autre puissance qu'il exerçait dans l'âme du spectateur, achevait de le mettre sous sa dépendance. Que de rôles ou créés ou renouvelés par son talent! Qui peut oublier l'énergique simplicité d'*Acomat!* la dignité tranquille et attendrissante du *Grand-Maître des Templiers!* la sublime et féroce intrépidité du vieil *Horace!* Et ces accents éloquents et animés de la vertu qui, sous le nom de *Burrhus*, parle au cœur de Néron et cherche à l'enlever au crime, comme Saint-Prix nous en pénétrait! Comme on sentait, en l'écoutant, qu'il avait puisé à la source de ces pensées nobles et généreuses! Comme on éprouvait le double plaisir d'entendre les paroles d'un honnête homme plein de génie exprimées par la bouche d'un honnête homme plein de talent! C'est alors que la jouissance du spectateur est pure, parce qu'il n'a point d'arrière-pensée qui oppose ses souvenirs à ses émotions, et que l'acteur ne lui gâte pas le personnage.

Je me souviendrai toute ma vie du jour où *Athalie, ce chef-d'œuvre d'un écrivain qui n'a produit que des chefs-d'œuvre,* fut rendue à l'admiration des amis du plus beau des arts. Un silence religieux, un recueillement de respect régnait dans toute la salle. La toile se lève : on aperçoit le temple célébré par tant de merveilles. Le cœur palpite. L'esprit se sent transporté dans la région de Dieu . les idées vulgaires s'éloignent. Tout à coup on voit paraître deux hommes, l'un revêtu de l'habit des guerriers de la nation élue, l'autre couvert des ornements réservés au ministre de l'Éternel. Ce dernier, dans son attitude calme, dans son regard inspiré, nous révèle l'interprète de la Divinité; et avant même qu'il ait parlé, quelque chose se remue au dedans de nous, qui nous dispose à une aveugle croyance aux oracles de sa voix. Il parle, et notre émotion redouble : il foudroie les doutes, il ressuscite le zèle; il rappelle les menaces et les promesses du ciel accomplies par des prodiges; il montre Dieu armé de toute sa puissance et entouré de sa miséricorde; il relève l'âme du guerrier qui s'est offert a lui dans le découragement et le désespoir, et le renvoie avec une intrépidité nouvelle et des espérances illimitées.

Est-il auprès de son épouse Josabeth? la voit-il s'effrayer sur le sort de l'enfant royal que Dieu lui a confié? avec quelle bonté il la rassure! quelle idée consolante il donne de celui dont le regard paternel veille sur tous les êtres, de

Galerie Théatrale.

[illegible] Déposé à la Direction Royale [illegible]

(Théâtre Français.) **Mr. St. PRIX.** (Rôle de Joad dans Athalie.)

Cieux écoutez ma voix; Terre, prête l'oreille
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur Sommeille
Pécheurs, disparoissez; le Seigneur, se réveille,

celui qui aime à voiler sa justice pour laisser agir sa clémence! et à travers cette confiance sans bornes que lui inspire le sentiment de la protection suprême, avec quel plaisir on démêle dans le cœur du grand-prêtre cette émotion tendre, cette pitié touchante dont il ne peut lui-même se défendre pour la faiblesse de Joas!

Bientôt éclatent les orages. Une reine soupçonneuse et cruelle menace la liberté et les jours du jeune prince, qu'un songe lui a montré le poignard à la main. La fermeté de Joad ne l'abandonne pas. Loin de songer à cacher cet enfant, dernier et frêle rejeton de la race de David, il assemble les lévites; il leur annonce un défenseur envoyé par le ciel. Alors, son âme s'exalte, une flamme divine vient illuminer à ses yeux les profondeurs de l'avenir : ses lèvres remuées par l'esprit de Dieu, s'ouvrent, et exhalent comme un parfum céleste ces sublimes prophéties qui montrent dans le lointain, à travers leur vapeur mystérieuse, le Sauveur de la terre enfantant la Jérusalem nouvelle. Non, jamais paroles plus saintes, jamais sons plus ravissants ne remplirent le sanctuaire. J'ai vu la consternation du grand-prêtre à l'aspect de la désolation du temple; j'ai tressailli aux cris de douleur que lui ont arrachés le massacre du pontife, la dispersion des enfants et des femmes, la chute de la reine des cités : mes pleurs se sont mêlés à ses pleurs, et mes sanglots à ses sanglots : mais lorsqu'il peint le retour de la paix et la clémence qui descend de la hauteur des sphères éternelles pour rendre à Sion sa gloire et sa splendeur; lorsqu'il fait tomber à ses pieds les nations prosternées dans la poussière, quel calme, quel sérénité succèdent tout à coup à ce fracas effrayant, à ces mouvements rapides, à cette harmonie retentissante, qui tenaient mon âme entière interdite et comme suspendue entre la stupeur et l'admiration.

Cependant, pour qui ces mystérieux apprêts, ce bandeau, ce glaive, ce livre sacré qu'on apporte avec tant de respect? Voyez ce vieillard auguste s'incliner aux pieds d'un enfant placé entre le trône et la tombe, entre le sceptre et le poignard; voyez-le à côté de ce double écueil, sous l'œil de l'Éternel, en présence du livre divin, rappeler à son élève, avant de le couronner, les plus sublimes conseils que la sagesse ait donnés aux maîtres de la terre. En écoutant ces conseils mémorables qui seront à jamais le code des bons rois, et que le pontife met avec une simplicité si touchante à la portée du jeune âge; en contemplant cette tête vénérable et couronnée de vertus qui s'humilie; en voyant les larmes d'attendrissement qui coulent de ces yeux paternels, vos entrailles sont émues; ce tableau éloquent, ces instructions pathétiques, restent gravés dans votre mémoire, et cette grande leçon d'humanité, offerte aux souverains, en devient une pour tous les hommes. L'ouvrage s'accomplit; Joas, couronné par le grand-prêtre, est reconnu de tous les lévites renfermés avec lui dans le

temple ; le bras de Dieu saisit la barbare Athalie et la livre au glaive : le sang de cette reine impie est répandu à l'aspect de ses soldats muets d'épouvante. L'injustice tombe précipitée du trône, l'innocence y monte, et du fond du sanctuaire sortent ces paroles consolantes et terribles :

> Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
> Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
> L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Est-ce à un vain spectacle ou à la représentation véritable d'un des plus majestueux événements de l'histoire sainte que j'ai assisté?

Je n'ai jamais revu ce tableau; je n'ai jamais retrouvé cette impression. On a trop donné *Athalie*. Cet ouvrage admirable n'aurait dû apparaître que de loin en loin sur la scène, et à des époques solennelles.

Le rôle du grand-prêtre demande une grande noblesse, point d'emphase, point de ces effets qui rappellent le métier et qui déshonorent l'art. Même dans sa scène avec Mathan, il doit foudroyer, et non s'emporter. La force éclate la faiblesse crie. On doit voir dans tous ses mouvements, on doit reconnaître à chacun de ses accents, un homme inspiré de Dieu, et non un fou possédé du diable.

C'est une distinction que Saint-Prix établissait parfaitement dans son débit et dans son jeu. Il avait le malheur de tous les acteurs sans charlatanisme, il était froid quand son rôle ne l'échauffait pas; mais dans les personnages qui demandaient une âme, on trouvait toujours la sienne. Quelques finales négligées, quelques mots un peu traînés ne nuisent pas à la réputation et ne détruisent pas le talent.



GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE-FRANÇAIS.

SAMSON,

ROLE DE FIGARO (DANS LE BARBIER DE SÉVILLE).

Joseph-Isidore Samson est né le 2 juillet 1793 à Saint-Denis près Paris. — Après avoir terminé ses études, il entra chez un avoué à Corbeil et y resta pendant trois ans : son goût pour cet état suivant toujours une marche rétrograde, il finit par y renoncer; il quitta Corbeil et s'en revint à Paris sans vocation décidée pour une carrière quelconque. — Donc, incertain de son avenir, et toujours provisoirement, il se plaça dans un bureau de loterie à la Croix-Rouge : c'est là que naquirent, ou plutôt que se firent comprendre ses dispositions pour l'art dramatique. — La maîtresse du bureau l'envoyait souvent à la Comédie-Française; il y fut d'abord comme simple spectateur, presque avec indifférence; puis de jour en jour, son amour pour le théâtre se déclara et se changea en vocation, en passion impérieuse à laquelle il ne chercha pas à se soustraire : n'éprouvant aucun obstacle de la part de sa famille, il déserta le bureau de loterie, comme il avait jadis déserté la procédure; dès-lors, son avenir fut résolu. — Il était comédien.

En 1811 il entra au Conservatoire impérial de déclamation; outre les cours généraux, il travailla secrètement et se perfectionna par les leçons de Michelot qui fut pour lui un protecteur plein de zèle et d'affection : le maître instruisit si bien l'élève, l'élève profita si heureusement des leçons du maître, que les travaux de Samson furent couronnés par un premier prix de déclamation; malgré cela, ne pouvant encore entrer au Théâtre-Fran-

çais, il fut en province faire son noviciat : en octobre 1815, il partit pour Dijon et Bezançon, y donna des représentations, puis en avril 1816, il se rendit à Rouen, et fut très-goûté par les exigeans spectateurs de cette ville, enfin il revint à Paris : on préparait l'ouverture d'un second Théâtre-Français et les artistes qui devaient en faire partie, se trouvaient réunis momentanément à la salle Favart; c'est là que Samson débuta en 1818. — Il ne s'était pas fait en province ce qu'on appelle un talent de province; homme de beaucoup d'esprit, il avait toujours en vue une place glorieuse sur le premier théâtre de la capitale; c'est là que tendait son ambition, c'est vers ce but qu'il dirigea ses études.

Désigné pour faire partie de la nouvelle troupe, Samson entra à l'Odéon lors de son ouverture, le 30 septembre 1819 : les principaux rôles qu'il y créa furent ceux de Belrose des Comédiens, Lambert du Voyage à Dieppe, Bourdeuil des Deux Ménages, Miller dans Amour et Intrigue; il joua également avec beaucoup de succès dans le Présent du Prince. Outre ces rôles qu'il créa, il reprit tous ceux de l'ancien répertoire qui lui firent grand honneur. — Cependant le Théâtre-Français, voulant s'enrichir d'un talent de plus, fit des propositions au Figaro du faubourg Saint-Germain. — Samson les accepta.

Le jour de ses adieux au public de l'Odéon fut vraiment une solennité : il y avait foule au théâtre, et pourtant la composition matérielle du spectacle n'avait rien de bien attrayant; on jouait les Deux Anglais, les Deux Ménages et Richard Cœur de Lion. — C'est que tous les habitués s'empressaient d'acquitter leur dette envers le charmant acteur qui les abandonnait; c'est qu'ils avaient à lui payer un tribut de regrets et d'applaudissemens : à la fin du spectacle, Samson rappelé à l'unanimité parut pour la dernière fois devant ses nombreux spectateurs. L'accueil qu'ils lui firent, fut à la fois un triomphe et une justice.

Riche de ses premiers succès, Samson se présenta pour en obtenir de nouveaux au théâtre Richelieu, où il débuta en mars 1826 avec beaucoup de bonheur; ses rôles de début furent : Figaro du Barbier de Séville, Dubois des Fausses Confidences, Sosie d'Amphitrion, Figaro de la Mère Coupable, Hector du Joueur. — Quelques jours après, il obtint un nouveau et très-brillant succès sur la scène qu'il venait de quitter : l'Odéon donna sa charmante comédie de La Belle Mère et le Gendre; il ne put en faire valoir lui-même le principal rôle, ce qui n'empêcha pas la réussite de

Galerie Théâtrale.



Dessiné par Lecurieux. Gravé par Chollard

Théâtre Français. **M^R. SAMSON.** Rôle de Figaro. (Barbier de Séville.)

Figaro à Brid'Oison
C'est ce gros enflé de conseiller
Brid'Oison.
moi gros enflé.

l'ouvrage. — Il se recommandait par son propre mérite. Depuis le dernier décès de l'Odéon, cette jolie comédie a été recueillie par le Théâtre-Français où elle est toujours vue avec beaucoup de plaisir. Samson est encore l'auteur d'une petite pièce qui fut jouée à l'Odéon, et une fois aux Français, à propos de l'anniversaire de la naissance de Molière; le style en est pur, les vers gracieux et pleins d'esprit.

Un an après son entrée Samson fut reçu sociétaire de la Comédie-Française; cependant, victime de la mauvaise fortune du théâtre, il fut obligé de s'en éloigner quelque tems après la révolution de 1830, c'est un sacrifice qu'il dut faire en bon père de famille. — En mai 1831, il entra au théâtre du Palais-Royal et contribua puissamment au succès de plusieurs pièces; il fut très-bien placé dans le Philtre Champenois et prêta beaucoup d'originalité au personnage comique du Perruquier Gobergeot; mais il fut surtout remarquable dans Rabelais; il joua ce rôle de manière à faire honneur à un sociétaire du premier théâtre de Paris.

Il est avec le ciel des accommodemens.

Il n'y en eut pas avec la Comédie-Française; elle réclama le réfractaire. — C'était une preuve d'esprit de sa part. — Elle le demanda aux tribunaux qui firent droit à sa demande, et le curé de Meudon fut contraint de plier bagage et de jeter le froc aux orties.

Samson fit sa rentrée légale aux Français en février 1832 par le rôle de Scapin dans les Fourberies de Scapin et celui de l'Intimé dans les Plaideurs. Il avait perdu sa première cause la veille, il gagna sa seconde ce jour-là; Léandre n'était pas seul à dire:

Moi je suis l'assemblée...

Et tout le monde applaudit au retour du déserteur.

Depuis il créa fort bien le rôle du Cardinal Dubois dans la Conspiration de Cellamare, on ne doit pas l'accuser de l'infortune de cet ouvrage. — Mais jamais son talent n'avait paru avec autant d'éclat que dernièrement dans la charmante comédie de M. Scribe, Bertrand et Raton; il fut parfait comédien dans le rôle de Bertrand-Bantzau et y obtint un rare succès, succès quotidien qui se renouvelle à chaque représentation; redemandé par les spectateurs, il vient tous les soirs recueillir de justes et nombreux applaudis-

semens ; il y a long-tems qu'on n'avait vu pareille ovation pour l'auteur et pour le comédien.

Il est grandement question de rouvrir l'école de déclamation ; Samson y reprendrait la place de professeur qu'il a déjà occupée et dont il est assurément très-digne. — Puisse-t-il faire beaucoup d'élèves comme mademoiselle Plessie, petite fille de quatorze ans qui révèle les plus heureuses dispositions! Elle exerce son jeune talent sur le théâtre de la rue de Lancry et surprend tous les spectateurs par une maturité, une grâce, une intelligence surnaturelle. — Quelle reconnaissance on doit au professeur de cette petite merveille qui promet une grande gloire à la Comédie-Française.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUATRE-VINGT-DOUZIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

SARRAZIN,

ROLE DE MITHRIDATE.

Sarrazin succéda à Baron, précéda Brizard, et ne fut indigne ni de l'un ni de l'autre. Il a laissé au Théâtre-Français des souvenirs honorables; c'est tout ce que les acteurs peuvent y laisser. Moins heureux que le poète, le peintre, le statuaire, ils n'ont pour faire passer leur nom à la postérité, que la mémoire des hommes.

Sarrazin, né d'une famille honnête de Dijon, avait reçu une éducation distinguée; on le destinait à l'état ecclésiastique : il en porta même l'habit jusqu'à vingt ans.

Les plaisirs du spectacle étaient alors fort à la mode. La plupart des grands seigneurs en faisaient leur passe-tems le plus agréable. Ils avaient un théâtre à leur château. Les dames y jouaient habituellement la comédie, quelquefois même la tragédie; car alors le costume antique n'était pas de rigueur. Achille en chapeau à plumet, Clytemnestre en falbalas, paraissaient aussi bien un héros et une reine, qu'avec le casque, la tunique et le manteau.

Sarrazin admis dans des sociétés choisies, ne put résister au désir de partager leurs ingénieux délassemens. Bientôt il surpassa tous ses rivaux, et s'annonça comme un acteur supérieur. Il jouait souvent au château de Saint-Ouen, qui appartenait alors au duc de Gèvres. Il fréquentait habituellement le Théâtre-Français, et ne le quittait jamais sans éprouver le plus vif désir de s'y attacher. L'amour du théâtre était devenu chez lui une passion; il y céda, renonça pour toujours à l'état ecclésiastique, et obtint la permission de débuter le 3 mars 1729.

C'était un phénomène presque sans exemple dans les annales de la comédie, que le début d'un acteur qui n'avait d'autres études que celles d'un amateur. Il étonna bien d'avantage quand on le vit, dès son premier essai, se placer auprès des plus grands sujets de la scène. Il jouait le rôle d'*OEdipe*, de la tragédie de Pierre Corneille. On avait repris pour son début cette pièce qu'on ne jouait plus depuis quelque tems, mais que le nom du grand Corneille soutenait encore.

Frappés d'un talent si extraordinaire, les comédiens s'empressèrent de se l'associer, et dès le 22 du même mois, ils reçurent le jeune tragédien pour suppléer Baron. Jamais on n'avait montré plus d'âme et de sensibilité.

Sarrazin était d'une taille noble et imposante. Son geste et ses attitudes étaient d'une dignité remarquable. La nature semblait l'avoir destiné pour peindre les grandes infortunes et les plus nobles sentimens des rois. Tout ce qu'il disait paraissait sortir de son cœur; sa voix pénétrait celui de tous ceux qui l'écoutaient. Son débit était d'une pureté admirable, et quand il représentait Mithridate, on eut dit que toute la grandeur d'âme de ce prince était passée dans la sienne. Il jouait avec une égale supériorité les rôles de *Lusignan*, d'*Alvarez*, d'*Hiarbas*, de *Zopire*. Pendant trente ans, il fit l'admiration du public et la gloire du théâtre, et jamais la faveur de son auditoire ne se démentit un instant.

Cependant, son mérite était borné. Plein d'âme et de sensibilité, supérieur dans toutes les situations touchantes et pathétiques, il réussissait mal à exprimer la force, la violence, les passions hautaines et farouches. Sa bonté naturelle s'y refusait.

On raconte qu'un jour Voltaire lui faisant répéter le rôle de Brutus, fut si déconcerté de la molesse avec laquelle il récitait les vers les plus énergiques, qu'il ne put retenir un mouvement d'impatience. Il s'agissait surtout d'une invocation au dieu Mars. Voltaire voulait qu'elle fût exprimée avec toute l'inspiration et la force qu'exigeait la circonstance, et Sarrazin y portait l'expression habituelle de sa sensibilité. « Eh! morbleu, monsieur, » s'écria le poète irrité, avez-vous oublié que vous jouez Brutus, le plus » farouche des consuls de Rome; et voulez-vous parler au dieu Mars, comme » si vous parliez à la Sainte Vierge : « Bonne Sainte Vierge, faites-moi » gagner un lot de mille francs à la loterie. »

Sarrazin sentit la justesse de l'observation, et ne s'en offensa point. Il refit son jeu, se remit à la hauteur de son rôle, et bientôt ce rôle fut un de ceux qu'il joua avec le plus de perfection.

Piron lui avait confié celui de Christiern, dans Gustave. Piron déclamait assez mal; mais il sentait vivement. Le jeu de Sarrazin ne le satisfaisait

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction de la Lib.rie

(Théâtre Français.) **SARRAZIN.** (Rôle de Mithridate)

Arcas

Seigneur tout est perdu les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette place

Mithridate

Les Romains!

pas. Dans une des répétitions, emporté par son humeur caustique, il ne put s'empêcher de lui dire : « Puisque vous n'avez pas mérité d'être sacré » à vingt-quatre ans, méritez donc au moins d'être excommunié à cinquante. »

Sarrazin, aussi modeste qu'il était habile, savait supporter ces boutades sans se fâcher; il connaissait la vanité des poètes, et riait quelquefois de leur susceptibilité. Il étudia le rôle de Christiern, et parvint bientôt à se réconcilier avec Piron. Mais son goût naturel lui découvrait facilement les défauts des pièces nouvelles; il en prévoyait souvent la chûte, et son talent se réfroidissait presque toujours en raison du peu de cas qu'il en faisait.

Plein de zèle pour la prospérité du théâtre, il excitait sans cesse l'émulation de ses camarades, leur reprochait leur indifférence, stimulait leur paresse; et lorsque l'amour de la gloire ne parlait pas assez efficacement à leur cœur, il essayait de les ranimer par l'amour de l'argent. Un jour qu'on travaillait au répertoire, et que toutes les actrices refusaient successivement les pièces qu'il proposait, sous les prétextes les plus frivoles; « Eh » bien! mesdames, leur dit-il, fermons le théâtre, et résignons nous à » mourir de faim. — Eh! bon dieu, répondit l'une d'elles, êtes-vous donc, » monsieur, plus à plaindre que nous; et si vous manquez une recette, » ne la manquons-nous pas comme vous? — Fort bien, fort bien, mes- » dames, répondit Sarrazin avec humeur, mais je n'ai pas d'autres ressources, » moi! » Ce mot fit rire le comité, et l'on adopta son répertoire.

Les réparties de Sarrazin étaient vives et promptes. Les mots les plus heureux jaillissaient souvent de sa conversation, et l'on aimait à l'entendre. Voltaire qui l'avait d'abord maltraité, avait pris ensuite une affection particulière pour lui, et ne le rencontrait point sans lui donner des marques de son attachement. Un jour qu'il le rencontra dans une société, « Eh bien! » notre illustre Mithridate, lui dit-il, nous préparez-vous quelque heureuse » nouveauté pour votre rentrée? — Hélas! rien, répondit Sarrazin. — Tant » pis, reprit le poète, il faut prier Dieu de faire quelque chose pour vous. » — Ah! monsieur, dit Sarrazin, pour ceci, nous espérons moins en Dieu » qu'en vous! »

Sarrazin était entré au théâtre en 1729; il cessa de jouer en 1757. Sa santé s'était singulièrement affaiblie; sa voix avait perdu presque toute sa force; son âme était la même, son corps ne la servait plus. Il vit avec peine la fin de sa carrière, et se flatta d'abord de recouvrer les moyens qui lui manquaient. Ses espérances ne se réalisèrent point. Il fut réduit à se retirer en 1759. On lui fit une pension de 1500 francs, faible dédommagement de ses longs et honorables travaux. Il en jouit à peine trois ans, et mourut le 15 novembre 1762.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

SCARAMOUCHE,

ANCIEN ACTEUR (DANS L'EMPLOI DES BOUFFONS).

Le véritable nom de Scaramouche était *Tiberio Fiurilli*. Il était né à Naples, en 1608. Son caractère vif, enjoué, plaisant, le porta vers la carrière du Théâtre.

Il s'en fallait bien, à cette époque, que la scène eût acquit ce ton de décence qui distingue aujourd'hui les compositions dramatiques. La plupart des pièces que l'on jouait dans ce tems encore voisin de la barbarie, étaient des farces plus dignes de la multitude, que d'un auditoire éclairé et choisi. Fiurilli entra à l'âge de vingt-deux ans dans une troupe de comédiens qui venait de se former à Naples. L'usage de s'enivrer était alors fort commun dans cette classe d'artistes. Fiurilli aimait le *lacryma christi*. Un jour qu'il en avait pris un peu trop, et que son rôle d'amoureux lui permettait d'exprimer l'ardeur de sa flâmme à une jolie fille à laquelle il était censé faire sa cour, il embrassa si vivement, il prodigua les caresses avec si peu de retenue, que le public scandalisé crut qu'il avait oublié le rôle d'amant pour jouer celui d'époux.

Le magistrat se mêla de l'affaire, et Scaramouche fut obligé d'épouser, pour réparer l'outrage qu'il avait fait à la belle.

Cet évènement lui ayant donné une espèce de célébrité, il sentit la nécessité de la justifier d'une autre manière. Il se livra donc tout entier à la profession de comédien; il parcourut avec sa femme la plupart des théâtres d'Italie, se distingua par un talent original, et, sous le nom de *Scaramouche*, acquit la réputation d'un excellent mime. Sa femme se fit remarquer aussi dans les rôles de soubrettes.

En 1640, la France qui voulait naturaliser chez elle tous les arts agréables, appela Scaramouche, et lui offrit des avantages qui le décidèrent à se rendre à Paris. Sa gaîté vive, animée, son jeu piquant, ses gestes, ses grimaces même enchantèrent la cour et la ville. La Reine aimait beaucoup Scaramouche, et l'appelait souvent auprès d'elle pour s'amuser de ses pantomimes. Un jour qu'elle l'avait admis dans l'appartement du Dauphin, ce jeune prince qui avait à peine deux ans, pleurait, criait, sans que rien pût l'appaiser; Scaramouche le prend dans ses bras, et lui fait des grimaces si plaisantes que le petit prince se met à rire, et à rire si fortement, que les habits et les mains de Scaramouche se ressentirent de cette explosion de joie. Savoir amuser un prince quand il est enfant, et le flatter quand il est grand, c'est, pour un sujet, le titre de fortune le meilleur et le plus sûr. Scaramouche vint donc souvent à la cour, et y joua auprès de Louis XIV le même rôle que les fous d'office auprès de nos anciens Rois. Louis XIV l'attacha à lui, et lorsqu'il fut sur le trône, il ne dédaigna pas les hommages de Scaramouche, et se plut souvent à lui faire raconter, devant les dames de sa cour, l'anecdote de son enfance.

Fiurilli était passionnément amoureux de *Marinette*. C'était le nom que sa femme avait pris en Italie. Il quittait souvent la France pour la rejoindre, et, tant qu'elle vécut, aucune considération ne put le séparer d'elle. La mort seule rompit des liens si doux. Marinette mourut en 1670, et Scaramouche désolé vint se fixer en France.

Il avait alors 62 ans; mais il n'avait rien perdu de sa souplesse, de son originalité, de sa gentillesse. Il joua avec un succès étonnant jusqu'à l'âge de 80 ans. Qui le croirait? A cette époque, l'amour vint troubler son bonheur. Il oublia Marinette, et se prit d'une belle passion pour les beaux yeux d'une petite personne dont le père était attaché au service du président de Harlay; il la demanda en mariage, et l'épousa. Scaramouche était avare et jaloux; la nouvelle mariée était coquette et prodigue; le ménage ne fut pas long-tems heureux. Lisette demandait, et Scaramouche refusait sans cesse; c'était le calendrier des vieillards en action. Lisette parla de séparation; Fiurilli l'accusa d'infidélité. Le public s'amusa du procès. Les juges le prolongèrent. Le tems servit les intérêts de Lisette, et Fiurelli mourut avant que la procédure fût terminée.

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direct.on de la Lib.ie

(Théâtre Italien) **SCARAMOUCHE.**

Ancien Acteur

L'emploi de Scaramouche est à-peu-près perdu, dans l'état actuel de l'art dramatique. On ne le trouve plus guères que dans quelques farces que le goût d'un siècle poli a repoussé de la scène, ou que l'on joue rarement. Le seul théâtre où il soit en honneur, sont les tréteaux des boulevards.

Scaramouche avait acquis assez de réputation pour que le burin et le pinceau transmissent ses traits à la postérité. On a conservé, au-dessous d'un de ses portraits, ces quatre vers où l'on trouve plus de prétention que de justesse, et plus de mauvais goût que d'esprit.

Cet illustre comédien
Atteignit de son art l'agréable manière.
Il fut le maître de Molière,
Et la nature fut le sien.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TRENTE-NEUVIÈME.

OPÉRA-COMIQUE.

M.ME SCIO,

ROLE DE JULIETTE (OPÉRA DE ROMÉO ET JULIETTE.)

Le beau talent de cette actrice célèbre n'a été connu qu'assez tard. Elle s'était d'abord attachée à un spectacle d'un ordre inférieur dont son mari dirigeait l'orchestre; mais elle méritait d'être entendue sur un théâtre plus vaste et plus digne de ses rares talens.

L'établissement du théâtre Feydeau lui fournit l'occasion de développer les beaux moyens dont la nature l'avait pourvue. Elle réunissait deux qualités qui se trouvent rarement ensemble; elle était grande cantatrice et actrice pleine d'intelligence et de sentiment.

Elle ne tarda pas à s'acquérir une réputation brillante; nulle ne l'égalait pour la beauté, l'étendue, la pureté des sons. L'Italie, elle-même, aurait eu peu de sujets à lui opposer.

Sa carrière fut, comme celle de ses camarades, traversée par les orages de la révolution. Elle fut errante comme les autres, et ne trouva de sécurité et de repos qu'à l'époque où le théâtre auquel elle était attachée parvint à se réorganiser.

Elle reparut alors avec plus d'éclat que jamais; et lorsque les affiches portaient le nom de madame Scio, on était sûr que la salle serait remplie.

On l'admirait surtout dans les rôles de *Juliette*, de l'opéra de Roméo; de *Léonore*, dans l'Amour conjugal; de *Calypso*, dans Télémaque.

Steilbelt, à qui la scène lyrique est redevable de plusieurs belles compositions, ne se croyait sûr du succès que quand son ouvrage était appuyé du talent de madame Scio.

On rapporte qu'étant à Londres, entouré des plus célèbres cantatrices de la troupe italienne, et faisant répéter une de ses compositions, il s'écriait à chaque instant : *Ah ! si madame Scio était ici ! où donc est madame Scio ?*

Quoique le talent de cette actrice et la belle qualité de sa voix, la portassent plus particulièrement au genre grave et sérieux qu'au genre vif et léger, cependant telle était la nature de ses heureuses dispositions, qu'elles se prêtaient à tout avec une rare facilité. Ceux qui lui disputaient le mérite de l'élégance, de l'enjouement, de la grace, furent eux-mêmes étonnés de la manière aimable, fine et spirituelle dont elle joua le rôle de *Sarpejeu*, dans le *Petit matelot.*

Madame Scio n'avait pas besoin d'appui étranger pour faire valoir ses talens et s'assurer des suffrages publics. Elle ne chercha jamais, elle ne paya jamais les applaudissemens. Elle ne s'entoura d'aucun de ces hommes qui, à l'époque où les théâtres de la capitale recouvraient leur ancien éclat, se faisaient les maîtres de la renommée, soutenaient souvent la médiocrité contre le mérite supérieur, et forçaient quelquefois les premiers sujets à composer avec eux : elle ne composa point.

Elle ne céda même pas à la crainte qu'inspirait alors un célèbre critique, homme d'un esprit rare, mais satyrique et mordant, spéculant sur la fortune et les succès des auteurs, comme sur un domaine dont il s'était fait le seigneur suzerain, et forçant ceux qu'il appelait *ses sujets* à lui payer le tribut.

Elle refusa courageusement de s'abaisser devant l'usurpateur, et de payer ce qu'on doit à César, à celui qu'elle ne regardait pas comme César.

Cette honorable résistance lui attira la disgrace de l'avide Aristarque. Il affecta de méconnaître la supériorité de son talent; et lorsque le mauvais état de sa santé eut porté quelque atteinte aux beaux développemens de sa voix, il en fit le sujet des critiques les plus amères et des plus cruelles plaisanteries; il se permit même de lui reprocher sa maigreur.

Ainsi cette intéressante actrice vit les derniers jours de sa carrière dramatique s'éteindre dans l'amertume et les disgraces, et les passions haineuses s'efforcer de lui ravir ses lauriers, quand déjà les cyprès enveloppaient sa tête de leurs ombres funèbres.

Galerie Théâtrale



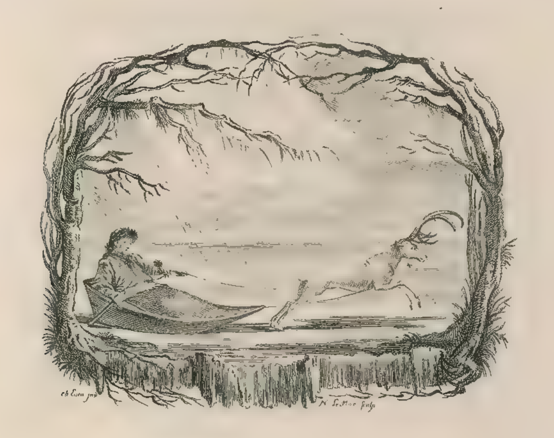
(Théâtre de l'Opéra-Comique.) M.ME SCIO. (dans Palma.)

Soit que la fatigue de ses longues études, soit qu'un exercice trop fréquent du théâtre eussent, de bonne heure, altéré chez elle le principe de vie et l'organe même d'où elle tirait de si beaux sons, elle tomba, au milieu de sa carrière, comme une fleur desséchée par un vent brûlant.

Elle mourut de la poitrine en 1807, après une longue et douloureuse maladie.

Madame Scio était grande et bien faite. Elle avait de la dignité dans les rôles sérieux, de l'élégance dans les rôles gracieux. Sa tête, sans être d'une beauté régulière, ne manquait pas de charme; sa physionomie avait du jeu et du mouvement; son œil était doué d'une expression remarquable.

Elle fut regrettée du public, qui la chérissait, et de ses camarades, dont elle avait gagné l'amitié par ses qualités personnelles.



GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE CINQUANTE-HUITIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

M.ME SIMON-CANDEILLE,

ROLE DE CATHERINE (DANS LA BELLE FERMIÈRE.)

MADAME SIMON-CANDEILLE est née à Paris; elle est fille d'un compositeur distingué, auquel la scène lyrique doit une grande partie de la musique de *Castor et Pollux*, celle de *Pizare*, opéra joué en 1785, et plusieurs beaux motets pour les concerts spirituels.

Son père lui fit de bonne heure apprendre le piano, et dans un âge très-jeune, son talent lui valut l'honneur de faire sa partie dans un concert spirituel.

La nature avait doué madame Simon-Candeille de tous les avantages de l'esprit et du corps; sa taille élevée et pleine d'élégance, sa physionomie pleine de grâces et d'expression, sa voix douce, sans manquer d'éclat et de brillant, semblaient l'appeler aux succès les plus heureux dans le monde. On la destina à jouer l'opéra; mais elle avait un éloignement extrême pour cette carrière, et la peine qu'elle éprouvait en paraissant sur le théâtre, paralysait une partie de ses moyens: on crut qu'un théâtre moins grand lui conviendrait mieux; on la destina à l'emploi des *Hermione* et des *Roxane*.

Elle était élève de Molé; mais cet acteur qui jouait avec une supériorité sans égale dans la comédie, n'avait jamais eu que de faibles succès dans la tragédie. Le public était prévenu contre son école. Madame Simon-Candeille,

extrêmement jeune, n'apportait que ses grâces et les leçons qu'elle avait reçues. Elle réussit peu dans ses débuts, et ne sachant se soutenir par aucun des moyens que les acteurs connaissent si bien, elle languit pendant quatre ans sur le théâtre qui l'avait admise. Elle était prête à renoncer à une profession dont elle n'avait connu jusqu'alors que les désagrémens, lorsqu'une circonstance imprévue la réconcilia avec le théâtre.

Madame Simon-Candeille était à Lille; Monvel qui revenait de Suède, se trouvait dans cette ville : il la vit, l'entendit et fut charmé; il lui trouva une diction pure et de belles inspirations tragiques. Il voulut savoir si elle serait également propre à la comédie; il lui fit réciter quelques belles scènes, en fut si satisfait qu'il lui conseilla de s'en tenir désormais à cette partie de son art. Madame Simon-Candeille n'avait jamais joué la comédie; à son retour à Paris elle sollicita la permission d'y débuter, et ne put l'obtenir: les règlemens s'y opposaient.

C'était l'époque où les nouveaux dons de Pandore, *la liberté et l'égalité*, répandaient sur la France tous les fléaux de l'anarchie. Les comédiens français étaient divisés et tout prêts à se séparer. Monvel conçut le projet d'établir un théâtre, et le réalisa.

Il fit à madame Simon-Candeille des propositions séduisantes; elle les écouta, prit un intérêt et un rang convenable dans cette entreprise, et fit valoir tous les talens dont la nature l'avait enrichie.

Jusqu'alors elle n'avait été que l'interprète des productions d'autrui; elle devint bientôt l'interprète de ses propres pensées. Frappée des révolutions de fortune qui s'opéraient tous les jours, elle conçut le plan de sa *Belle Fermière*, fit recevoir cet ouvrage, et se chargea elle-même du rôle principal. Elle avait d'abord intitulé cette pièce la *Fermière de qualité*; mais à cette époque la *qualité* était un crime, et l'on était proscrit dès qu'on était quelque chose. La *Belle Fermière* eut le plus brillant succès. Il était difficile en effet de trouver une plus belle actrice que madame Simon-Candeille; elle avait toutes les grâces et la dignité qui décèlent une condition honorable; la belle fermière chantait, et madame Simon-Candeille joignait au mérite d'être musicienne une voix pleine de charme, une méthode pleine de goût: c'était elle qui avait composé la musique de ces airs. Dès-lors elle prit un rang distingué parmi les femmes qui cultivaient les lettres et les arts; et la scène française s'applaudit de la posséder.

La *Belle Fermière* est restée au théâtre, et toutes les fois qu'on trouve une belle actrice, on ne manque guères de la représenter. Rien n'empêcherait aujourd'hui qu'on lui rendit son premier titre: la beauté cesserait d'être

Galerie Théâtrale.



Carré del. — Déposé à la Direct[on] de la Libr[ie] — Prudhon Sculp[t]

(Théâtre Français.) **M.[ME] SIMON CANDEILLE.** (Rôle de Catherine. Dans la Belle Fermière.)

Ah Monsieur! oui!...ah, oui, soyez mon père!..
J'avais besoin d'en retrouver un!

une qualité exclusive pour jouer le principal rôle ; car la beauté n'est pas toujours compagne du talent. Les succès de madame Simon-Candeille, de mademoiselle Contat, de mademoiselle Leverd, sont des exceptions sur lesquelles il ne serait pas sûr de compter toujours.

L'auteur de la *Belle Fermière* quitta le théâtre à vingt-huit ans : c'était l'âge où ses talens ne pouvaient que s'accroître ; mais les présens dont la nature l'avait comblée lui ouvrirent une nouvelle carrière. Devenue épouse d'un homme fortuné, elle continua de cultiver les arts pour son seul plaisir. Elle fit, en 1807, les paroles et la musique d'*Ida*, joli opéra-comique qui fut joué au théâtre Feydeau.

Elle a aussi composé les airs de la *Jeune Hôtesse*, pièce où elle se montrait avec les plus rares avantages. Les rôles qu'elle a joués avec le plus de succès, sont ceux de *la Rieuse* dans l'*Amant bourru*, de la *Comtesse* dans *les Dehors trompeurs*, de *Céliante*, dans le *Philosophe marié.*

Madame Simon-Candeille avait un cœur trop honnête, des sentimens trop élevés pour s'associer aux saturnales révolutionnaires ; elle les détesta constamment, et donna une preuve éclatante des principes dont elle était animée. On jouait sa *Belle Fermière* à l'époque où Louis XVI périt sous les coups d'une horde d'assassins législateurs. Elle aima mieux renoncer aux avantages des représentations, que de contribuer aux plaisirs du public dans un temps où son cœur était pénétré d'une douleur profonde. Elle jouit aujourd'hui du revenu d'une pension qu'elle tient de la munificence du Roi.

Madame Simon-Candeille a aussi enrichi les lettres de plusieurs productions agréables et justement estimées. Son roman de Mathilde, reine des Francs, annonce autant d'instruction que d'esprit.

Ses Souvenirs de Brighson, Londres et Paris, contiennent des anecdotes et des particularités intéressantes. L'auteur y a joint des poésies légères et quelques fragmens de littérature, où l'on trouve l'empreinte de ses talens, grâce, esprit et sensibilité.

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA.

MLLE TAGLIONI,

ROLE DE ZOLOË (DANS LE DIEU ET LA BAYADÈRE).

Mademoiselle Marie Taglioni naquit en Suède ; mais heureusement pour nous, Stockholm ne fut que son berceau, et se dépouilla bientôt de sa svelte jeune fille, en faveur de la France qui lui fut une seconde mère par adoption. — Dès qu'elle eut grandi, la sylphide suédoise déploya ses ailes, puis saluant la terre natale, elle s'envola pour son voyage aérien qui devait commencer par des applaudissemens au théâtre de Vienne, et finir par un trône à l'Opéra de Paris !

Pourtant, nous avions de bien légères, de bien admirables danseuses ; nous nous estimions riches de toute la cour de Terpsychore ; nous croyions ne rien avoir à demander de plus... et voilà que, de bien loin, à travers les glaces du Nord, Terpsychore elle-même s'élança pour retomber au milieu de sa cour qui n'avait plus besoin que d'une reine, voilà que mademoiselle Taglioni parut, et nous fit comprendre tout ce qui nous manquait avant elle, tout ce que nous ne savions pas même désirer...

ignoti nulla cupido !..

Mademoiselle Taglioni a non seulement perfectionné la danse, elle l'a refaite ; elle a dédaigné la vieille méthode, les vieilles pirouettes, les vieilles bouffantes, elle leur a substitué sa danse à elle, sa danse innée, toute fraîche, toute neuve, toute ravissante, toute poétique ; mademoiselle Taglioni ne

saute pas, elle s'enlève de terre, elle monte, monte.... et puis elle est si souple, elle est si agile !.. elle ne retombe pas, elle redescend, elle se pose à terre comme de la neige....

La voyez-vous aérienne,
Courir, sans que rien la retienne,
A travers les fleurs voltiger...
La voyez-vous, comme, en sa joie,
Elle effleure l'herbe qui ploie
A peine sous son pied léger !...

Mademoiselle Taglioni ne suivit pas la route commune des danseuses ordinaires; elle ne commença pas par le Conservatoire, pour débuter ensuite dans les chœurs de l'Opéra, et s'avancer ainsi, pas à pas, jusqu'à la place de premier sujet. Danseuse à part, elle étudia à part sous les leçons de son père, ce même M. Taglioni qui a fait Nathalie, qui a fait la Sylphide, qui a fait les ballets pour sa fille, et sa fille pour les ballets !.. Elle travailla seule, ne copia personne, ne fut copiée par personne, et ainsi se façonna, se perfectionna, dans le secret, jusqu'au jour où, confiante en ses forces, elle étonna le public de son talent imprévu. Mademoiselle Taglioni dansa pour la première fois à Vienne, en 1822, dans un petit ballet en un acte, intitulé : la Réception d'une nymphe au temple de Terpsychore ; la jeunesse et la grâce de la débutante qui remplissait le principal rôle, et la musique du grand maître Rossini, assurèrent à ce petit ouvrage un brillant succès, et préparèrent à mademoiselle Taglioni un long avenir de triomphes. Après son glorieux essai, la légère Suédoise quitta Vienne pour Munich, puis Munich pour Stuttgard, et enfin Stuttgard pour Paris, où elle débuta en 1827, dans un pas ajouté au Peintre sicilien, ballet d'Anatole. Jamais on n'avait vu plus beau talent de danseuse, jamais on ne vit de plus éclatans, de plus justes succès que ceux que mademoiselle Taglioni obtint constamment depuis ce jour; elle dansa dans la Belle au bois dormant, dans Mars et Vénus, dans Robert-le-Diable, dans Nathalie, dans le Dieu et la Bayadère, elle dansa dans la Sylphide, elle dansa dans Guillaume Tell la délicieuse Tyrolienne, et chacun de se récrier :

Toi que l'oiseau ne suivrait pas !....

Mademoiselle Taglioni a fait pâlir toutes nos danseuses qui n'ont pas cru pouvoir mieux lutter contre la nouvelle venue, qu'en lui empruntant ses

Galerie Théâtrale.



Acadie Rle de Musique. **Mlle TAGLIONI.** Rôle de Zoloé.
Dieu et la Bayadère

armes ; le personnel dansant de l'Académie Royale, a fait un retour sur lui-même ; la manière taglionienne a triomphé.... aujourd'hui, toutes nos danseuses dansent à la Taglioni. — C'est la vérité la plus flatteuse que l'on puisse dire en l'honneur de cette admirable jeune femme.

Mademoiselle Taglioni n'est pas seulement riche des applaudissemens de l'Autriche et de la France ; elle est allée demander des couronnes à la Prusse, des couronnes à l'Angleterre ; et partout elle en a fait une ample moisson ; elle est devenue la danseuse européenne ; de tous côtés on la désire, on la demande, on l'attend, on l'applaudit ; mais la France la possède plus spécialement, la France est son empire, son atmosphère !... Après avoir vu Londres et Berlin, elle est revenue à Paris !... — La reine est de retour dans ses Etats !



THÉATRE-FRANÇAIS

TALMA,

ROLE DE TITUS (Brutus, *Trag. de Voltaire.*)

« J'ai vu Baron dans ma jeunesse, dit Voltaire; il était noble et décent, » et c'était tout. » Une figure heureuse, une taille imposante, un organe sonore, suffisaient alors en effet à un acteur pour réussir. On n'en demandait pas plus dans une cour grave et majestueuse qui assujettissait les plaisirs même aux règles de l'étiquette et se divertissait en cérémonie. Un bel homme arrivait sur la scène, scandait harmonieusement des vers et se retirait au bruit des applaudissements. Il pouvait, en sûreté de conscience, laisser reposer son âme : on n'exigeait pas qu'il fît preuve d'en avoir une. C'était même un article du code théâtral qu'il ne devait jamais rompre la monotonie de sa déclamation, ni varier l'uniformité de ses gestes. Le débit était alors, comme on sait, une espèce de chant qu'on apprenait comme la musique. J'ai entendu dire que l'on avait conservé aux archives du Théâtre-Français le rôle d'*Hermione* noté de la main de Racine pour Mlle Champmêlé. D'ailleurs nulle illusion, nulle observance des costumes et des mœurs. Toute l'antiquité se trouvait vêtue à la moderne ;

et l'on était si peu révolté de cet anachronisme ridicule, que le public accourait toujours avec empressement pour voir dans *Cinna* l'entrée des courtisans d'Auguste, parce que ces messieurs arrivaient tous le poing sur le côté et le chapeau à plume pendant à la main, comme les grands seigneurs dans la Galerie de Versailles ; spectacle bien romain et qui donnait une idée fort juste de la cour des Césars ! On dit que nos aïeux se contentaient de cette fausse représentation des usages anciens, et qu'ils nous valaient bien. C'est ce que je crois ; mais l'art commençait, et nos aïeux seraient plus difficiles aujourd'hui.

A cette dynastie chantante dont Baron est regardé comme le chef, succéda une race parlante, qui nomme avec orgueil Lekain pour son fondateur. Lorsque celui-ci parut, les mœurs étaient bien changées. La licence de la cour du Régent, voisine de cette époque ; les hardiesses philosophiques, les institutions, les connaissances et l'érudition répandues plus généralement avec l'amour des spectacles dans les diverses classes de la société ; et surtout, il faut le dire, le sublime et le pathétique du jeu original et irrégulier de Mlle Dumesnil, encouragèrent Lekain à sortir avec une hardiesse plus prudente des limites de son art. Entraîné par son génie, éclairé par son goût, soutenu de la science de Mlle Clairon, son émule, il parvint à étendre le cercle étroit des habitudes dramatiques où son âme ardente et expansive se trouvait comme étouffée. Ce fut alors que tout Lekain se montra. On vit alors ce qu'on n'avait jamais vu, un turc dans *Bajazet*, un tartare dans *Gengiskan*, un prince barbare dans *Rhadamiste*, etc. ; mais il était réservé à un autre d'achever cet ouvrage, et de porter dans la partie pour ainsi dire classique de son emploi, cette vérité de mœurs, de ton et de costume au delà de laquelle il n'y a peut-être plus rien.

Talma, créateur de la troisième race, parlante et peignante, arriva au commencement d'une époque marquée par de grands événements politiques. Il fut à portée d'observer de plus près de nouvelles scènes et de saisir de nouvelles couleurs. Sparte, Athènes, Rome, Corinthe, semblèrent un moment reparaître à ses yeux pour lui présenter le tableau des formes républicaines. Il assista en spectateur aux débats du Forum, aux luttes du peuple et du sénat. L'austère simplicité de ces hommes, leur farouche énergie, leurs passions tumultueuses devinrent pour lui des sujets familiers d'études. Il fut, au milieu des modernes régénérés ou qui pensaient l'être, le contemporain de l'antiquité, se promena sur cette terre des grands hommes et des grandes choses comme sur le sol de la patrie. Ami des artistes, il emprunta d'eux les richesses de leur art, la connaissance des belles poses, le goût de ces simples draperies que nous admirons dans les tableaux ou les statues des grands maîtres. Lié avec les érudits, il fut initié

Galerie Théatrale.



Dep... Bibliothèque Royale

Théâtre Français. Mr. TALMA. Rôle de Titus (Brutus)

« Messala, songez-vous que vous parlez à moi ? »
« Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître, »
« Et qu'en vous épargnant je commence de l'être. »

par eux dans le sanctuaire de l'antiquité. Rien, parmi les habitudes et les usages publics ou particuliers des vieux temps, ne lui fut inconnu. Un voyage qu'il fit en Angleterre, où résidait sa famille, lui fournit une occasion d'acquérir de nouveaux trésors. Il en revint chargé des tributs levés par son goût et son discernement sur les talents de l'étranger, il sut marier avec art aux fruits de son propre fonds ces productions d'une terre lointaine, et les naturalisa parmi nous. Quand des jours plus heureux se sont levés sur la France, Talma a repris le sceptre des rois, longtemps déposé par force, et ses mains n'ont pas fléchi sous ce nouveau poids. En conservant au trône toute sa majesté, il l'a dépouillé d'un appareil de fausse grandeur dont on avait coutume de l'environner. Il a eu le bonheur d'avoir sous les yeux le modèle de la grandeur véritable ; et, dans sa simplicité imposante, il est parvenu à s'élever à toute la hauteur nécessaire pour représenter les maîtres du monde. Ainsi, fort de ses moyens, de sa volonté et aussi des circonstances, Talma est arrivé à pas de géant, et de conquête en conquête, au but que sa vocation lui désignait impérieusement ; il a banni de la scène les rodomontades cadencées et le récitatif obligé qui y étaient remontés ; et malgré l'autorité de certaines traditions et l'éclat de quelques talents célèbres, il a su rétablir et faire goûter au public l'art supérieur et difficile d'un débit simple, vrai, sans charlatanisme, sans bizarrerie, dont l'énergie n'est pas de l'emphase, dont la variété ne consiste pas dans des tours de gosier, qui, en s'élevant avec la passion, frappe sans étourdir et remue sans fatiguer ; et telle était la pente de son esprit naturellement juste, qu'à peine introduit au Théâtre-Français, entouré d'exemples séduisants et contagieux, il avait déjà les yeux tournés vers ce beau simple et sublime qu'il apercevait de loin, et n'aspirait qu'au moment d'ouvrir aux connaisseurs une nouvelle source de jouissances.

On dit que dans les premières années de sa carrière théâtrale, obligé de remplir dans la tragédie de *Brutus* un de ces rôles insignifiants sous lesquels on a coutume d'enterrer les débutants qui marquent des dispositions trop heureuses, Talma, prêt à paraître devant la cour assemblée, avait tenté pour son costume cette innovation qu'il a portée depuis dans la partie intellectuelle de son art. Rejetant le velours et la soie, revêtu d'une robe de laine simple, dont tout l'ornement consistait dans l'habile arrangement des plis, les cheveux coupés et rabattus sur le front, sans poudre et sans apprêt, les bras nus, les pieds couverts du brodequin antique, Talma, ou plutôt le tribun Proculus, était dans la coulisse, ou plutôt à la porte du Sénat romain, attendant le moment de son entrée. Un des acteurs arrive, le lorgne, le reconnaît, et poussant un grand éclat de rire : Comme te voilà fait ! lui dit-il ; es-tu fou? mais tu ressembles à une statue ! Et les rires de recommencer, et chacun de se moquer d'une si ridi-

cule mascarade, et de conseiller charitablement à ce pauvre Talma d'aller prendre un habit plus convenable. Ce pauvre Talma tient ferme, les laisse ricaner, paraît sur la scène, frappe les spectateurs d'une illusion jusqu'alors inconnue; et quelques vers qui composaient tout son rôle, récités d'un ton de naturel et de simplicité en harmonie complète avec la vérité de son vêtement, achevant la perfection de ce tableau animé, au lieu des huées que ses camarades lui annonçaient, voilà les applaudissements qui partent de toutes les loges, et l'obscur Proculus qui devient en un instant le personnage le plus intéressant de la pièce. Tous les courtisans s'en retournent enchantés et tous les acteurs ébahis. Le jour d'après, compliments sans nombre; c'est à qui se drapera à l'antique; c'est à qui se fera statue; et ses persifleurs de la veille devinrent ses imitateurs le lendemain.

Comme c'est de la représentation de cette tragédie de *Brutus* que date la première impulsion donnée à son art par Talma, on a cru convenable de choisir cet ouvrage pour l'y représenter, non dans le rôle trop nul de *Proculus*, mais dans celui plus important de *Titus* où il a recueilli de justes et nombreux applaudissements. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur les qualités qu'il y a manifestées au travers de quelques défauts dont l'âpreté s'est corrigée dans la maturité de son talent. La sauvage énergie des mœurs républicaines; les orageux emportements d'une âme généreuse partagée entre deux passions violentes qui en disposent tour à tour; le sombre désespoir qui accompagne la promesse qu'il fait à Tullie de servir les intérêts de Tarquin contre son pays; sa douleur noble et déchirante lorsque des genoux de son père irrité et pleurant, il va marcher au supplice; tous les grands traits d'un caractère primitif rendus avec autant de force que d'habileté, auraient suffi dès lors pour marquer la place de Talma, si des rôles plus parfaits et des combinaisons plus savantes ne l'avaient pas dans la suite élevé au-dessus de lui-même et porté de degré en degré à ce grandiose tragique où il compte si peu de rivaux.

On a établi de nombreux parallèles entre Talma et Lekain, comme on en a fait dans le temps entre Corneille et Racine. Il faut laisser aux oisifs cet inutile jeu des comparaisons, qu'il serait aussi ridicule de vouloir suivre que de vouloir empêcher. Lekain et Talma ont leurs beautés particulières. Nos pères ont joui des talents du premier : nous jouissons des talents du second. Il est assez probable que chacun aura convenu à son siècle, et qu'ils eussent perdu à changer d'époque : mais, mis à la place l'un de l'autre, qui peut déterminer lequel des deux aurait eu le plus à se plaindre de cette mutation, et quelle est la gloire qui aurait le plus souffert?

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-UNIÈME.

THÉATRE FRANÇAIS.

THENARD,

ROLE DE FIGARO (DANS LE BARBIER DE SÉVILLE.)

Louis Thenard est né à Lyon en 1780. Il est fils de l'actrice de ce nom, qui s'est fait pendant long-tems remarquer au Théâtre-Français, par la justesse de sa diction, et cette verve d'action et de débit qui décèle un fonds d'intelligence et une chaleur de sentiment qu'on ne trouve pas toujours chez des acteurs plus élevés en dignité.

La carrière du théâtre est si difficile, sujette à tant de contrariétés et d'injustices qu'il est assez rare qu'un acteur destine ses enfans à la même profession que lui.

Le jeune Thenard, après avoir fait ses études avec succès, entra dans les bureaux du ministère de la justice, et y obtint un emploi lucratif. Mais la vie monotone des bureaux s'accommodait peu avec l'activité de son esprit. Il fréquentait souvent le théâtre; et c'est en apparence une chose si agréable de jouer la comédie, qu'il ne put résister à la tentation de suivre la profession de sa mère.

Il quitta son emploi, étudia avec ardeur les rôles qui convenaient le mieux à son caractère et à ses goûts, et se livra tout entier au projet de débuter dans l'emploi des valets.

Paris était alors d'une richesse excessive en salles de spectacles. On y comptait plusieurs théâtres qui ne subsistent plus aujourd'hui. Celui de *Molière* ne manquait ni d'acteurs ni d'auditeurs : le nom de Molière semblait même devoir lui assurer une existence durable ; et c'est sans doute une chose fâcheuse, qu'on ait laissé périr le seul théâtre qui fut consacré au père de la comédie française. Ce fut là que débuta le jeune Thénard, et le succès qu'il obtint lui présageait déjà une destinée plus éclatante.

C'était alors un usage consacré par une longue expérience, que les jeunes élèves de Thalie ou de Melpomène, allassent faire leurs premières armes en province.

Thenard se rendit successivement à Dijon, à Rouen, à Brest, où il recueillit une moisson glorieuse d'applaudissemens. Quoique fort jeune, il se maria dans la dernière de ces villes. Les liens de l'hymen, si louables dans toutes les conditions, le sont encore plus dans la profession de comédien. Ils tempèrent l'ardeur de la jeunesse, et le mettent à l'abri des séductions et des dangers si fréquens dans cette carrière, et si difficiles à éviter.

Thenard était à Lyon, et s'y était acquis la réputation d'un acteur habile et spirituel, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Paris, et d'y débuter dans l'emploi des *Grandes livrées*. Il hésita long-tems ; enfin il céda. Il tenait le sceptre à Lyon. Il était roi dans cette seconde capitale de la France ; il devenait sujet dans la première.

Deux célèbres acteurs occupaient l'emploi où il se présentait, Dugazon et Dazincourt. Ce dernier passait pour le plus délié des valets, parce qu'il portait la livrée en homme du monde, et presqu'en grand seigneur. Il était loin de souffrir aucun partage, et demandait hautement que Thenard remplit les rôles de Dugazon.

Mais Dugazon, comique, plein de chaleur, portant quelquefois la gaîté jusqu'à la bouffonnerie, trouvait dans le caractère et les manières de Thenard, plus d'analogie avec le caractère et les manières de Dazincourt. Ainsi battu sur cette mer orageuse par des vents contraires et opposés, Thenard ne voyait guères le moyen de gouverner sa voile avec succès. Son humeur douce et conciliante lui fut, en cette circonstance, d'un secours précieux. Il accepta les rôles que dédaignaient ses deux rivaux, et s'y fit applaudir. Enfin, en 1807, il obtint la faveur de se montrer dans le *Dissipateur* et la *Fausse Agnès*, se tira avec succès de cette épreuve, et les comédiens français l'admirent bientôt comme pensionnaire.

Galerie Théâtrale.



Théâtre du Vaudeville. **Mlle THÉNARD.** rôle de Marguerite

Tout est fini [illegible] ma femme
ma mère est [illegible] et mon malheur [illegible]

GALERIE THÉATRALE.

OPÉRA-COMIQUE.

ÉTIENNE THÉNARD,

ROLE DE MERGY (DANS LE PRÉ AUX CLERCS).

La nationalité de l'Opéra-Comique périra-t-elle, ou ne périra-t-elle pas? me disait, il y a quelques mois, un jeune auteur avec une sollicitude toute paternelle; il tenait à la main un rouleau de papier entouré d'une faveur rose, et dans ce papier il avait renfermé toutes ses espérances. C'était un opéra-comique inédit que le jeune homme, en bon père de famille, ne voulait pas livrer aux incertitudes de l'avenir, et il me soumettait cette question de vie ou de mort, que je lui promis d'approfondir..... J'avais à peine commencé mes méditations qu'un incident imprévu vint m'en arracher; la question était changée, il ne s'agissait plus de décider la plus ou moins longue existence de l'Opéra-Comique; un athlète redoutable venait d'entrer dans la lice la plume à la main, et d'un seul trait de cette plume puissante il avait rayé la popularité de ce genre jusqu'alors si national. Le tout signé J. J. Et moi je m'inclinai devant sa sentence souveraine, sans être persuadé cependant. Je n'osai pas m'essayer corps à corps avec le géant, j'eus peur de me briser contre le pot de fer : je rentrai donc dans mon néant, je me repliai sur moi-même; mais enfin après avoir réfléchi en silence, je me réveillai plus convaincu que jamais, et je m'écriai... non la nationalité de l'Opéra-Comique ne périra pas!

Et de quel droit, enfans prodigues, irions-nous dissiper ou plutôt répudier l'héritage que nos pères nous ont transmis si florissant? Nos oreilles

se réjouissent encore aux voix ravissantes des Martin et des Elleviou dont l'écho vit toujours dans nos cœurs; nous sortons à peine des harmonieux concerts auxquels nous nous sommes pressés si long-tems et parce que l'astre a pâli, parce que nous nous trouvons dans un moment de repos, d'entr'acte pour ainsi dire, il faudrait nous décourager, il faudrait désespérer du malade... Ne nous hâtons pas de le condamner, car, à l'heure du réveil, au sortir de sa léthargie il protesterait contre l'injustice de notre arrêt. Déjà de jour en jour ne voyons-nous pas la santé lui revenir, il refleurit sous un astre plus bienfaisant, et nous pourquoi insulterions-nous à ses efforts, secondons-les bien plutôt; qu'il renaisse protégé par notre faveur et nos applaudissemens.... espérons de l'avenir et aidons-le.... l'Opéra-Comique vivra glorieux comme autrefois et toujours national.

C'est en faveur du grand Opéra qu'on a voulu découronner l'Opéra-Comique; on a cru que ce serait un beau triomphe pour le fort d'écraser le faible, et l'on n'a pas craint de sacrifier toute une victime à son autel orgueilleux. Quel serait donc désormais le sort de nos jeunes compositeurs? ils iraient timidement frapper à la porte du temple fastueux et la porte resterait fermée devant leur prière.

Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai pas.

Pour avoir ses libres entrées, il faudrait s'appeler Rossini ou Meyerbeer, Auber ou Cherubini; l'ouvrage ne protégerait pas l'auteur; il faudrait que le nom de l'auteur protégeât l'ouvrage, et ce nom où le trouver, quel moyen d'être homme avant d'avoir été enfant? Vous fermez l'entrée du concours, ouvrez donc la porte de l'école! et place aux jeunes talens!.... ne demandez pas le nom de ceux qui entrent, si vous voulez en faire un à ceux qui sortent; que le grand Opéra reste le théâtre de la France royale; mais conservez l'Opéra-Comique à la France populaire; et cela même, je vous en prie, dans l'intérêt du grand Opéra que vous entourez de votre amour exclusif.... N'oubliez pas l'avenir dans la joie, dans l'enivrement du présent, créez des successeurs à ces grands maîtres, ne tranchez pas toutes les racines pour réserver la sève à un seul arbre.... votre arbre mourrait sans rejetons. Si vous voulez des hommes pour l'Opéra, que l'Opéra-Comique soit leur berceau.



Opéra Comique — Mr THÉNARD — Rôle de Mergy.

Alors que ma voix inconnue s'élève en faveur d'un genre qui ne devrait pas avoir besoin d'être défendu, je puis appeler à mon secours des autórités bien dignes de foi, sans aller de journal en journal extraire les différens plaidoyers qui ont été faits en son honneur, je me contenterai de vous citer des noms assez puissans par eux-mêmes pour servir de loi : fermez donc si vous l'osez la carrière où se sont illustrés des hommes comme Aubert, Carafa et autres qui n'ont pas renié leur gloire passée, quand ils ont été élus à la gloire plus grande de l'Opéra; des hommes comme Boïeldieu, Fœtis, Hérold enfin, Hérold dont Paris pleure la mort, dont Paris applaudit chaque soir le dernier chef-d'œuvre; Hérold mort en léguant au théâtre son admirable Pré aux Clercs, Hérold qui s'est survécu à lui-même, et qui dernièrement vient de revivre dans M. Halevy, son honorable successeur. Tous ces noms illustres ne plaident-ils pas assez haut en faveur de l'Opéra-Comique? Mais cela ne suffit pas, direz-vous, outre les talens qui créent il faut encore les talens qui interprètent; cela est incontestable et l'on doit avouer avec douleur que le personnel chantant de l'Opéra-Comique laisse beaucoup à désirer et regretter. Il ne faut pourtant pas désespérer; si nous n'avons plus mesdames Gonthier, Gavaudan et Saint-Aubin, nous avons mesdames Ponchard et Casimir, et la sémillante mademoiselle Massy, qui tour à tour nous les rappellent et nous les font oublier; si nous n'avons plus Huet, Martin et Elleviou qui chantaient, nous avons Féréol et Vizentini qui sont fort amusans, nous avons Lemonnier qui est très bel homme, à ce que j'ai ouï dire à certaine marquise de ma connaissance; nous avons Hébert et son baryton, nous avons Boullard qui pourrait beaucoup s'il voulait un peu, enfin la vieillesse de Ponchard nous console, et la jeunesse de Thénard nous fait espérer.

Fils de Chevallier Perrin dit Thénard, ex-sociétaire de la Comédie française, M. Etienne Thénard naquit à Lyon le 21 janvier 1807; il commença de bonne heure ses études musicales sous les leçons de M. Choron, puis il les continua au Conservatoire. En 1823 il quitta Paris, suivit son père et sa mère en Lorraine, et fit ses premiers essais dramatiques sur les théâtres de Nancy, Metz et Strasbourg. Pendant huit mois il y remplit avec succès l'emploi des Elleviou, lorsque mourut son père; après cette perte il revint avec sa mère à Paris, et débuta sur le théâtre Feydeau en 1827; peu de temps après il prit un engagement sur le théâtre de Versailles. En 1828 il épousa mademoiselle Gabrielle Reine Bousigues, charmante actrice de

l'Opéra-Comique, qui depuis est venue faire, et fait encore les beaux jours du Vaudeville sous le nom de madame Thénard.

Thénard abandonna Versailles l'année même de son mariage : il vint avec sa femme débuter au Vaudeville; au bout d'un an il passa au théâtre des Nouveautés, et de là, victime heureuse de la mauvaise fortune du théatre, il rentra à l'Opéra-Comique en 1831. Cette fois ses débuts furent beaucoup plus brillans que les premiers; il joua avec succès Henri de Marie et Adolphe dans Adolphe et Clara. Aujourd'hui Thénard est en possession des rôles de jeunes premiers dits Elleviou : il a peu de voix mais beaucoup de goût et de bonne volonté, s'il n'est pas très fort chanteur il est excellent musicien; il est auteur de romances charmantes; ce n'est pas assez pour le public du théâtre de la Bourse, mais c'est pourtant quelque chose; il y aurait mauvaise grâce à être trop exigeant. Thénard a très bien créé le rôle de Mergy dans le Pré aux Clercs; prions-le, dans notre intérêt et dans le sien de travailler avec zèle et persévérance, on est tout disposé à lui tenir compte de sa bonne volonté, on saisirait avec empressement l'occasion d'applaudir à ses succès.

Galerie Théatrale



… del. — Deposé à la Direct.on de la Lib.ie — Prud'hon Sculp.

(Théâtre Français.) **THÉNARD.** (Rôle de Figaro, dans le Barbier de Séville.)

C'est Virgule Messieurs! elle y est! elle y était!...

GALERIE THÉATRALE.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

M^M_E THÉNARD,

ROLE DE MARGUERITE (DANS LA NUIT DE NOEL).

Distinguée par sa grâce et son extrême bon ton, madame Thénard partage avec madame Albert le privilége de charmer chaque soir les abonnés du Vaudeville. Il est impossible de réunir à la fois plus de moyens de séduction; la simplicité vraie de son jeu, sa parfaite décence, son intelligence des moindres détails, la douceur de sa voix, la beauté de ses yeux, voilà les principales qualités de cette jeune actrice. Si la partie inférieure de son visage était un peu moins allongée, la critique la plus ingénieuse n'aurait rien à reprocher à son physique; que reprochera-t-elle à son jeu qui, pour nous, est son moral ? Qu'elle soit petite fille innocente et rieuse, qu'elle soit jeune femme ardente et passionnée, qu'elle soit folle et coquette, elle sait avec habileté saisir chaque nuance de ces rôles contraires; son plus grand art est de n'en pas laisser paraître; son rire est un rire et non pas une grimace; ses larmes sont des larmes qui font pleurer et non pas un hocquet qui fait mal ou pitié: elles partent de l'âme et vont à l'âme; il est facile de se rendre compte de son talent, madame Thénard était actrice par amour avant de l'être par état.

Elle naquit le 3 mars 1809 à Nîmes où sa mère, madame Bousigues, remplissait alors l'emploi de jeune Dugazon qu'elle avait joué avec beau-

coup de succès à Paris, sur le théâtre des Jeunes Elèves. Mademoiselle Gabrielle-Reine Bousigues, toute petite enfant, révélait déjà d'heureuses dispositions; le soleil méridional qui avait éclairé son berceau avait insinué dans son cœur quelques rayons de feu sacré qui se développèrent promptement. En regardant sa mère, elle brûlait du désir de l'imiter; en entendant les applaudissemens flatteurs qu'elle recueillait, elle n'aspirait qu'à en obtenir sa part; et bientôt ses espérances devinrent des réalités. En 1825, elle tint à Nantes, sous la direction de M. Raymond Bousigues, son père, l'emploi dans lequel madame Bousigues, sa mère, avait justifié la faveur du public. Elle hérita à la fois des rôles et du talent de sa mère; elle est fière d'avoir été son élève; avec un peu d'orgueil, elle serait fière de l'avoir surpassée.

En 1827, M. Pixéricourt, alors directeur de l'Opéra-Comique, l'appela à Paris et la fit débuter dans le Chaperon, Virginie, les Deux Jaloux et Joconde. Si les débuts de cette jeune fille de dix-huit ans ne furent pas des plus brillans, ils furent assez entourés de la faveur publique pour obtenir, surtout pour mériter à la timide débutante une place honorable dans la troupe dont elle ferait sans doute encore partie, dont elle serait aujourd'hui un des premiers sujets, sans la circonstance de son mariage qui vint l'arracher au théâtre et à la capitale.

Le 10 avril 1827, elle épousa M. Etienne Thénard qui, à cette époque, était engagé au théâtre de Versailles; elle le suivit, et ce ne fut qu'au mois de septembre de la même année qu'elle revint à Paris: madame Thénard débuta modestement au Vaudeville; elle remplit successivement les rôles de la Somnambule, d'Isolier dans le Comte Ory, et de la Laitière de Montfermeil. Elle fut bientôt en possession de la bienveillance du public dont elle fait aujourd'hui les délices. Un des rôles où madame Thénard déploya le plus de talent fut celui de Cécile dans Madame Dubarry. Depuis, nous l'avons aimée et admirée dans le rôle de la religieuse des deux Sœurs de Charité, dans Marie de l'Escroc du Grand Monde, dans la Nuit de Noël, le Roman Nouveau, surtout dans Faublas où elle a si bien compris, si bien interprêté la séduisante madame de Lignolles, et tant d'autres rôles qu'elle a fort heureusement créés: il faudrait nommer l'un après l'autre tous ceux qu'elle a joués pour consigner ses nombreux succès. Nous ne devons pas oublier de donner une mention honorable au petit René des Jours Gras sous Charles IX. Dernièrement encore que de grâce elle a prêtée au joli

rôle de madame d'Ermanville dans le Pont-Neuf, pièce spirituelle qu'elle a spirituellement jouée! Et puis elle était si jolie, elle portait si bien la poudre et le costume de Louis XVI, qu'elle eût fait un succès à l'ouvrage, quand même il ne l'eût pas mérité.

Madame Thénard semble avoir renoncé au genre qu'elle avait adopté d'abord; elle a quitté l'Opéra-Comique pour le Vaudeville qui doit lui en être très-reconnaissant. Madame Thénard chante fort agréablement, mais je ne sais si, sans se fatiguer, elle pourrait soutenir tout un long rôle d'opéra-comique. Au surplus, je ne puis que l'engager à rester au Vaudeville; je ne veux pas, en luï conseillant de rejoindre son mari, me brouiller avec les autorités et surtout avec les spectateurs du théâtre de la rue de Chartres.

GALERIE THEATRALE.

PLANCHE VINGT-HUITIÈME.

ANCIEN THÉATRE ITALIEN.

TRIVELIN,

Il faut remonter jusqu'au seizième siècle pour trouver l'établissement de la comédie italienne en France. La première troupe que l'on ait vue en France est celle des *I Gelosi*, que Henri III fit venir de Venise en 1577. C'était au milieu des fureurs de la Ligue, et lorsqu'il s'enrôlait lui-même dans les confréries des pénitens, que ce prince fit venir des baladins.

Les protestans, alors peu disposés à rire, les interceptèrent en route, et forcèrent le roi à payer leur rançon. On tenait à cette époque les Etats de Blois; on crut les *Gelosi* propres à égayer les délibérations, et ils obtinrent la permission d'établir leur théâtre dans la salle des Etats.

Peu de tems après ils se rendirent à Paris, et ouvrirent leur théâtre à l'hôtel du Petit-Bourbon, rue des Poulies. Le prix des places était de quatre sous; on accourut de toutes parts, et les prédicateurs, qui alors étaient fort nombreux, se trouvèrent abandonnés. Le clergé se plaignit, les confrères de la Passion se joignirent au clergé, le Parlement fit cause commune avec les prédicateurs et les confrères, et firent fermer le spectacle des *Gelosi.*

Le Roi, peu touché des scrupules du Parlement, leur délivra des lettres-patentes; le Parlement refusa de les enregistrer, et défendit même aux *Gelosi* de solliciter une nouvelle permission, sous peine de 10,000 fr. d'amende applicables aux pauvres. Les *Gelosi* bravèrent le Parlement, obtinrent un ordre exprès du Roi, et il fut de nouveau permis au peuple de Paris de préférer la comédie au sermon.

Mais bientôt il fallut s'occuper d'affaires plus sérieuses : les troubles de la capitale croissaient tous les jours; le Roi n'était plus maître dans ses états, et les Italiens, sans auditeurs et sans protection, furent obligés de retourner chez eux. Une autre troupe, qui vint en 1584, ne resta pas long-tems.

Dans son expédition de Savoie, Henri eut occasion d'en connaître une, et l'emmena en France. La principale actrice de ce théâtre avait un esprit, des connaissances et un talent supérieurs; elle était de l'académie des *Intenti* de Florence, et fit pendant deux ans l'admiration des Parisiens. Les poètes célébrèrent à l'envi les grâces de son jeu, les charmes de sa conversation, et, ce qui est plus rare dans une comédienne, l'honnêteté de ses mœurs et la régularité de sa conduite. Cette virtuose se nommait *Isabelle Andreini;* son mari, homme lettré comme elle, jouait le rôle de *capitan* sous le nom de *Sparento.*

La troupe d'*Isabelle* resta deux ans en France, d'autres lui succédèrent; aucune ne put s'y établir solidement.

En 1645 le cardinal Mazarin forma, sous la protection du Roi et de la Reine-Mère, une troupe royale de comédiens italiens qui s'établirent au *Petit-Bourbon.* On dépensa pour leur entretien beaucoup d'argent, et la nouveauté du spectacle leur attira de nombreux auditeurs. Une des pièces qui eut le plus de succès fut la *Finta Pazza, la Folle Supposée :* on y voyait les dieux et les déesses de la fable, les héros des tems fabuleux mêlés aux intrigues des hommes de nos jours; les scènes étaient entremêlées de musique, de danse et de déclamation, et chaque acte terminé par un ballet bouffon.

Le programme de la *Finta Pazza* annonçait que le premier acte serait couronné par le spectacle de quatre ours et quatre singes qui exécuteraient une danse plaisante au son de petits tambours.

Des autruches dansaient au second; le troisième était terminé par un ballet d'Indiens et un vol de perroquets; la pièce achevée, tous les héros s'embarquaient pour le siége de Troye. Quand on lit ces farces bizarres, on se croit reporté au quatorzième siècle; cependant, à l'époque où elles amusaient la capitale, le génie de Corneille enrichissait la scène française des chefs-d'œuvre du Cid, des Horaces et de Cinna.

Les principaux personnages qui jouaient dans les pièces italiennes n'étaient guère moins ridicules que les pièces mêmes : c'étaient *Arlequin, Scaramouche, Matamore,* le *Capitan, Pantalon, Mezzesni, Polichinelle, Trivelin, etc.*

Le nom de Trivelin était *Dominique Locatelli :* il était venu en France en 1645, avec la troupe établie par le cardinal Mazarin; il s'était acquis depuis long-tems une grande célébrité en Italie par son jeu vif, animé, spirituel; il

Galerie Théatrale.



Déposé à la Dion de la Librairie

DOM.que LOCATELLI

(Ancien Théâtre Italien.) dit (Année 1645)

TRIVELIN

avait inventé un personnage particulier qu'il nommait *Trivelni :* c'était tantôt un valet fin et délié, tantôt un aventurier fécond en ressources et en intrigues; il jouait ce rôle sous l'habit et le masque d'Arlequin, mais sans batte.

Il eut à Paris un succès si prodigieux, qu'on ne le connut bientôt plus que sous le nom de Trivelin : il était non-seulement acteur, mais auteur, et parlait français avec une rare facilité; il composa dans cette langue l'argument d'une pièce intitulée *Rosaure, Impératrice de Constantinople.*

Sa femme, connue sous le nom de *Lucile,* jouait avec beaucoup de succès dans la même troupe. Le programme de la *Finta Pazza* porte que Flore sera représentée par *Louise-Gabrielle Locatelli,* qui, *avec sa vivacité, fera connaître qu'elle est une vraie lumière de l'harmonie.*

Trivelin jouissait exclusivement de tous les honneurs de la scène, lorsque le cardinal Mazarin fit demander de nouveaux acteurs en Italie. On lui envoya Dominique Biancolelli, qui jouait alors dans la fameuse troupe de Tabarini : il n'avait que vingt ans et s'était déjà acquis beaucoup de célébrité; il jouait le même emploi et les mêmes rôles que Trivelin. Il débuta avec succès à Paris, et, dès-lors, Locatelli eut un rival : on trouva même que le naturel de Biancolelli l'emportait souvent sur l'esprit et l'art de Trivelin; cependant il n'eut point le désagrément trop commun de survivre à sa réputation : il continua de jouir de la faveur publique pendant plusieurs années, et joua jusqu'à sa mort, qui arriva en 1671.

Trivelin méritait les honneurs d'une notice dans les ouvrages qui ont été publiés sur l'art théâtral; on a lieu de s'étonner qu'il ait été oublié dans presque tous les dictionnaires biographiques et dramatiques : les auteurs de l'Histoire universelle des Théâtres sont presque les seuls qui lui aient consacré quelques lignes; on n'a presque aucune notion sur son caractère, sa vie privée, et les services qu'il a rendus à un art qui, quoique renfermé presque toujours dans le cercle de la bouffonnerie, se distingue cependant souvent par des traits ingénieux et une agréable plaisanterie.

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE TROISIÈME (*BIS.*)

THÉATRE FRANÇAIS.

TURLUPIN.

Turlupin n'est point un nom d'homme, mais le nom d'un emploi de comédie. Ce nom vient de l'Italie, et on l'y connaissait depuis long-tems sur les théâtres, bien avant que les premiers comédiens italiens eussent été appelés en France. *Turlupin, turlupinade, turlupiner,* sont devenus des termes français. Ils ont puisé leur origine dans les mauvaises et basses plaisanteries qui faisaient le fonds des rôles spécialement nommés du Turlupin. En conséquence, cette expression est toujours prise en mauvaise part, soit qu'on l'applique à la personne, soit qu'on l'attache à ses paroles ou à ses actions.

En Italie ces sortes de rôles reçurent le nom de *Turlupin*, par les calculs d'une politique plus perfide et plus cruelle. Ceux à qui l'étude de l'histoire est familière, savent à quelles persécutions l'intolérance religieuse livra les malheureux Vandois. Les faibles débris de cette secte se réfugièrent dans les profondes vallées des Alpes. Ils furent surnommés *Turlupins*, par corruption populaire des mots *turba alpina*, *turbalpins*, et enfin *turlupins*. Pour entretenir parmi le peuple le mépris pour ces infortunés, la politique introduisit ce nom au théâtre, et le donna au personnage le plus fourbe, le plus fripon, le plus voleur d'une comédie quelconque, et dont la conduite le met sans cesse sous la coupe de la justice ou sous la canne de son maître. De la sorte, on faisait servir les plaisirs même du peuple à enraciner en

lui les préjugés qu'on lui inspirait contre ceux qui ne pensaient pas comme lui en matière de religion.

Dans les comédies de l'ancien théâtre Italien, le *Briguelle* et le *Turlupin* étaient les fourbes par excellence. Ils constrastaient avec la balourdise de l'*Arlequin* et la niaiserie du *Pierrot*. Ils servaient à *Lélio* et à *Ottavio*, à tromper des usuriers, à évincer des créanciers, à escalader les balcons de leurs belles, et recevaient souvent pour récompense des coups de bâton de *Pantalon* et du *Docteur*, et par-ci par-là des soufflets de leurs maîtres dont ils se dédommageaient en les volant.

Quand le théâtre, encore informe en France, s'avisa d'imiter les imbroglio apportés d'Italie, l'acteur alors chargé au théâtre Italien de l'emploi du *Turlupin*, s'étant brouillé avec le *Briguelle*, passa au théâtre Français, et y porta son nom, son emploi et son mauvais genre. Les Italiens n'ayant pas à Paris d'acteur pour remplacer celui qu'ils perdaient, et obligés de s'en passer, s'en tinrent au Briguelle. Ainsi l'emploi du Turlupin se perdit pour les Italiens, et on ne le voit plus rappelé dans les pièces qui parurent à ce théâtre depuis cette rupture. Quant au théâtre Français, le goût qui s'épurait insensiblement, et plus encore peut-être l'inconstance habituelle des Parisiens, eurent bientôt fait justice de ce genre de bouffonnerie ultra-montaine, et l'emploi s'éteignit à la mort de l'acteur.

L'on n'a point de particularités sur la vie de ce bouffon, dont le nom même est resté incertain. On sait seulement qu'il était ivrogne et d'un caractère difficile et quinteux. Associé avec deux autres histrions de son espèce, ils se réunissaient quelquefois dans les cabarets publics, et là improvisaient quelques scènes dans leur genre, et la collecte qu'ils faisaient servait à payer leurs orgies. Comme cela se passait toujours l'après-midi, et qu'alors on jouait la comédie à trois heures, les grands théâtres prétendirent que ces messieurs leur enlevaient du monde, et la police défendit à ces messieurs de jouer dans les cabarets.

Turlupin est ici représenté dans son costume, avec un petit masque. C'est un vestige du masque des anciens, ou, pour mieux dire, c'est l'enfance du théâtre. Les compagnons de Thespis se barbouillaient de lie, nos Thespis modernes se couvraient de farine. Après Thespis parurent Eurypide et Sophocle; après Turlupin, Corneille et Racine. Toujours même marche dans la nature.

Galerie Théâtrale



Déposé à la Direction Royale

Théâtre de l'Hôtel de Bourgoigne.

HENRY LE GRAND
dit
TURLUPIN

Année 1630

GALERIE THEATRALE.

VARIÉTÉS.

VERNET,

ROLE DE DOMINIQUE (DANS LA FAMILLE DU PORTEUR D'EAU).

Charles-Edme Vernet commença sa carrière dramatique au théâtre des Jeunes Artistes; il y jouait également l'opéra-comique et le vaudeville; puis il s'éloigna de ce théâtre pour entrer sur une scène plus élevée, mais sans trop gagner au change; son nouveau théâtre était d'un degré au-dessus de celui qu'il quittait, l'emploi qu'il y prit fut d'un degré au-dessous de celui que jusqu'alors il avait occupé; ainsi par le système des compensations, Vernet fut simple figurant aux Variétés; mais bientôt du rang modeste des utilités, il s'élança de lui-même à la place des chefs d'emploi. Doué d'un physique agréable qu'il sait défigurer à son gré, il eut le talent de s'approprier à tous les genres avec une extrême facilité; il commença par lutter sans désavantage avec Brunet dans Jocrisse Grand-Père et Jocrisse fils, ensuite il aborda avec une heureuse témérité le rôle de Pinson dans Je Fais mes Farces, rôle auquel Potier donnait une couleur si originale. C'était beaucoup de ne pas succomber à la comparaison avec d'aussi terribles rivaux. Depuis la retraite de Potier, depuis la vieillesse de Brunet, Vernet a recueilli l'héritage de ses illustres devanciers; comédien habile, observateur exercé, plein de naturel et d'esprit, il occupe le premier rang au théâtre des Variétés où la gloire d'Odry est loin de ternir la sienne, peut-être même lui prête-t-elle un nouvel éclat par l'effet du contraste; il y a entre Odry et Vernet une prodigieuse différence : Odry n'a rien d'un acteur, surtout d'un acteur de talent; il excelle à dire et à inventer de lourdes bêtises, mais jamais de fi-

nesse dans son jeu, jamais le moindre esprit, la moindre variété; Vernet au contraire est un artiste consommé; il réfléchit ses rôles, les travaille, applique à chacun sa couleur; il n'est pas toujours le même, il excite chaque jour le rire par des moyens nouveaux et non par les moyens de la veille, il ne revêt pas seulement l'habit, mais aussi la nature de son rôle, avec les différens costumes de garçon boutiquier, de ridicule fashionnable, de niais, de bossu, d'ouvrier, de conscrit, de jeune fille ou de vieille femme, il sait prendre les manières, les gestes, l'extérieur des personnages qu'il représente.

Vernet n'est pas, comme il arrive presque toujours, un acteur exclusif dans sa spécialité, tous les genres lui appartiennent, lui conviennent également, il possède une flexibilité de talent extraordinaire; peut-on être plus comique que lui dans le Portier Manique de M. Cagnard, dans Fortuné du Bossu à la Mode, dans Carlin à Rome, et surtout dans le rôle de Madame Pochet? On ne saurait pousser plus loin l'originalité; il a par ce dernier rôle écrasé son camarade Odry-Gibou de la manière la plus victorieuse; il lui a donné le plus grand soufflet comique que rival puisse jamais recevoir, il s'est placé à la hauteur d'Henri-Monnier, tout-à-fait sur la même ligne. Après cela, que l'on voie Vernet dans des rôles dramatiques, dans Etienne et Robert, dans Antoine Renaud de Madame d'Egmont, on trouvera un homme profondément dramatique, un homme très-capable de figurer honorablement sur un de nos principaux théâtres. — Vernet est sans contredit un des premiers comédiens de la capitale.

Galerie Théâtrale.



Théâtre des Variétés. **Mr. VERNET.** rôle de Dominique (Famille du porteur d'eau

On dit que ça ne se trouve pas sous le pied d'un cheval,
c'est cependant là que je les ramasse, moi

GALERIE THÉATRALE.

GYMNASE.

MLLE JENNY-VERTPRÉ,

ROLE DE NADÈJE (DANS UN TRAIT DE PAUL 1er).

Mademoiselle Jenny-Vertpré a toujours vingt ans, c'est une actrice inimitable et qui sera toujours aussi jeune, et cependant voilà tantôt vingt-deux ans qu'elle s'éloigne chaque jour de vingt-quatre heures de ce bienheureux âge de vingt ans avec lequel, sur la scène, elle semble avoir fait un bail à vie. Qui verrait mademoiselle Jenny-Vertpré et ne saurait rien de son âge, jurerait qu'elle commence son cinquième lustre et rirait de pitié à celui qui retournerait la médaille. On ne peut rien voir de plus grâcieux, de plus svelte, de plus léger que cette charmante actrice, c'est un véritable petit bijou, c'est un des plus précieux diamans du théâtre Bonne-Nouvelle.

Mademoiselle Jenny-Vertpré débuta au Vaudeville à l'âge de neuf ans; elle était déjà pleine de grâce et de gentillesse; elle fit deviner son talent futur dans la Petite Gouvernante, Berquin, et la Rosière; ces pièces furent pour elle de petits triomphes; ce furent les premières fleurs de la couronne dont aujourd'hui sa tête est parée, couronne glorieuse qui lui a été décernée par l'amour de tout Paris..... Dans sa reconnaissance, mademoiselle Jenny-Vertpré ne travaille qu'à l'augmenter, et heureusement pour nos plaisirs, ne songe pas à se reposer à l'ombre de ses lauriers.

Elle a droit encore à réclamer d'autres lauriers qui sont dus à son courage. Lorsqu'en 1811 la grande armée partit pleine d'espérances pour cette malheureuse campagne de Russie qui devait finir par l'incendie de Moscou

et les désastres de tant de milliers d'hommes, une troupe de comédiens français entra avec elle sur le territoire étranger que l'on regardait d'avance comme un pays conquis. Napoléon, pour se délasser de sa gloire, emmenait le plaisir à la suite de ses aigles; Melpomène et Thalie marchaient protégées par le bouclier de Mars. Mademoiselle Jenny-Vertpré fit partie de cette troupe et joua la comédie au Kremlin. Il y avait du courage à une toute jeune femme de s'exposer ainsi à la rigueur de ces froides contrées et aux dangers des combats. Les glaces du nord qui nous furent si cruelles, qui s'ouvrirent sans pitié sous les pas de nos vieux soldats et se refermèrent sur leurs cadavres, respectèrent l'innocente jeune fille qui n'avait d'armes que sa jeunesse et sa beauté, et ce sont là, d'ordinaire, des armes très-offensives. Enfin mademoiselle Jenny-Vertpré, revint de Russie. Elle ne rentra pas au Vaudeville, théâtre de ses premiers succès, mais partit pour visiter la province, et pendant deux ans elle fit les délices des différentes villes du département du Nord. Elle y courait moins de périls que dans son expédition de Russie, elle en rapporta plus de triomphes. Après cette tournée départementale, elle rentra à Paris au théâtre de la Porte Saint-Martin. Elle avait tout ce qu'il faut pour plaire au public: jeunesse, beauté, grâce, esprit, talent; les spectateurs les plus exigeans n'en demandent pas plus; aussi elle obtint un succès prodigieux dans la Pie Voleuse : c'est dans cette pièce qu'elle commença à Paris sa grande réputation.

Malgré ses brillans succès, elle comprit qu'elle n'était pas à sa place; il lui fallait une scène plus relevée, un genre différent. Elle jouait bien tous les rôles qui lui étaient confiés, mais elle n'était pas du tout faite pour être une héroïne de mélodrame. Elle s'éloigna donc de la Porte Saint-Martin pour entrer aux Variétés. C'était presque tomber de Charybde en Scylla. A cette époque le royaume de Brunet s'encanaillait de jour en jour. On y adoptait un genre hideux qui faisait craindre la chute du théâtre après sa démoralisation. Cependant la jeune actrice y trouva une mine de gloire; tout Paris assiégeait les portes du théâtre pour l'admirer dans la Servante Justifiée, dans la Fille mal Gardée, la Chercheuse d'Esprit et une foule d'autres rôles qu'elle reprit ou créa avec beaucoup de bonheur.

Enfin elle déserta le théâtre des Variétés pour de nouveaux drapeaux. De l'anti-chambre, elle passa dans le joli petit salon musqué, doré, ambré, qui habite le boulevard Bonne-Nouvelle sous le modeste nom de Gymnase: c'était là véritablement le théâtre à sa taille; elle sut de suite s'emparer de

Galerie Théâtrale.



Théâtre du Gymnase. Melle. JENNY-VERTPRÉ. Rôle de Nadèje.
(Un trait de Paul Ier)

la première place qu'elle partage glorieusement avec madame Volnys et mademoiselle Despréaux. On ne saurait être plus séduisante, plus pétillante, plus vive, plus grâcieuse qu'elle dans les Premières Amours, la Demoiselle à Marier, les Trois Maîtresses, Zoé ou l'Amant Prêté, Jeune et Vieille, la Chatte métamorphosée en femme, Pauline, et autres jolis ouvrages de M. Scribe, le grand parfumeur du petit Boudoir. Mademoiselle Jenny-Vertpré nous permettra de lui faire un reproche; nous avons qualité pour cela, nous autres qui en sommes victimes. Mademoiselle Jenny-Vertpré, par suite d'un engagement avec le directeur, s'absente de Paris pendant six mois de l'année : mademoiselle Jenny-Vertpré aime les voyages.. Nous sommes de son avis quand ses voyages nous la ramènent, mais non pas quand ils nous l'enlèvent, ce qui arrive trop fréquemment.

Cette spirituelle actrice que nous aimons tant au théâtre sous le nom de Jenny-Vertpré, est aussi, dit-on, fort aimable à la ville, sous le nom de madame Carmouche; elle a épousé l'un de nos plus joyeux vaudevillistes, compliment à tous deux !....

GALERIE THÉATRALE.

PLANCHE QUARANTE-SIXIÈME.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

VESTRIS,

ROLE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Ce célèbre danseur est né à Paris en 1770. Il était d'une famille italienne; son père s'était acquis dans l'art de la danse une si brillante réputation, qu'on le surnommait au commencement *le Dieu de la danse*. Avec les leçons d'un pareil maître, il était impossible que le jeune Vestris ne fît pas des progrès rapides. A douze ans, il fut en état de se produire sur la scène. On raconte que le jour où il débuta, son père en grande toilette parut sur le théâtre, et qu'après avoir salué le public, se tournant vers le jeune débutant, il lui dit: « Mon fils, « rappellez-vous qui vous êtes; le public vous attend, et votre père vous « regarde. »

Le jeune danseur ne trahit ni l'attente du public, ni l'honneur de son nom. Il déploya tant de grâces, de légèreté et d'ame, qu'il excita un véritable enthousiasme.

Mais les efforts qu'il avait faits pour acquérir si jeune tant de talens, avaient altéré sa santé; il fut obligé de s'abstenir de tout exercice public pendant deux ans. Après ce repos nécessaire, il partit pour Londres, et y dansa successivement dans l'opéra d'Orphée, de Ninette à la Cour et de quelques autres. Ses succès merveilleux, les prodiges qu'il semblait opérer par une légèreté presque aérienne, par des grâces inconnues sur les bords de la Tamise, confondit

la gravité de ses juges; et l'enthousiasme devint telle, que le Parlement lui-même (ce sénat accoutumé à délibérer sur les intérêts du monde) suspendit une de ses séances pour laisser à ses membres la faculté d'assister à une représentation donnée au bénéfice de Vestris.

Cette glorieuse absence avait porté le nom de Vestris sur les aîles des journaux anglais dans toutes les parties du monde civilisé; il revint en France, parcourut toutes les plus grandes villes du royaume, et revint chargé des dons de Plutus et des faveurs des Muses. Il reparut à l'Opéra avec plus de succès que jamais. Il est vrai qu'il n'épargnait rien pour accroître son talent et mériter les suffrages dont on l'accablait; il s'exerçait tous les jours en particulier, et portait dans les exercices de son art une si grande émulation, qu'il s'oubliait souvent, et paraissait comme transporté dans un monde idéal. On a recueilli à ce sujet une anecdote assez curieuse. Un jour qu'il dansait au milieu des applaudissemens, le duc de Bourbon parut dans sa loge, et tous les regards s'étant tournés sur lui, les acclamations se reportèrent de la scène à la loge du prince. Vestris ne voyant rien de ce qui ce passait, prit encore ces nouveaux applaudissemens pour de nouvelles marques de la faveur publique, et redoubla ses efforts d'une manière si marquée, que le parterre s'en apperçut et passa de l'admiration à la gaîté la plus vive. Vestris animé de tout le feu de son émulation, ne s'apperçut pas de ce changement, et dansa encore quelques minutes après que les violons avaient cessé.

Rien de plus parfait alors, rien de plus riche en talens supérieurs que le corps des ballets; le sévère Laharpe lui-même oubliait son humeur critique quand il s'agissait des danses de l'Opéra : « Le bal de la noce, disait-il en parlant du *Sei-* « *gneur bienfaisant*, pièce médiocre qui ne se soutint pas long-tems; le bal de « la noce est un autre spectacle non moins parfait dans son genre, et Vestris « et Gardel, et Mlle. Langlois, Mlle. Hennel dansant un menuet à quatre, et « un pas de deux entre Mlle. Théodore et d'Auberval, offrent la réunion de « talens si enchanteurs et si extraordinaires, que le spectateur le plus difficile « ne songe pas à désirer autre chose. »

Le ciel de l'Opéra, quelque brillant que le rendent les décorateurs, n'est pas toujours sans orages. La présence du célèbre Noverre y avait jeté quelques nuages; c'était un homme de génie, mais qui venait apporter la réforme: il voulait des jambes animées par l'esprit, le sentiment, la passion, et ne trouvait souvent que des jambes muettes, incapables de le comprendre. Vestris le comprit, et joignit bientôt au mérite d'un excellent danseur, celui d'un excellent pantomime; il devint acteur et se signala également dans la comédie et dans la tragédie. Ses traits doués d'une grande mobilité et l'expression de sa

Galerie Théâtrale



Coeuré del. — Déposé à la Dion Gle de la Lib. — Gauthier sculp.

(Académie Royale de Musique.) **VESTRIS.** (Rôle de l'Enfant-prodigue)

figure donnaient à ses rôles un mérite inconnu jusqu'alors. Il se fit surtout remarquer dans les ballets de *Télémaque*, de *l'Enfant prodigue*, dans le rôle du nègre de Paul et Virginie. Pendant trente ans il a embelli la scène chorégraphique d'un des plus beaux talens qu'on eût connus jusqu'alors. Il est en ce moment retiré, et vit du produit de sa pension de retraite.

Le plus célèbre de nos écrivains chorégraphiques disait de lui, il y a quelques annés : « Vestris est sous tous les rapports, le premier danseur de l'Opéra « et de l'Europe. Tant qu'il aura la faculté de se mouvoir, il sera le modèle « de son art. Nouveau Protée de la danse, il la varie à son gré ; il s'est créé le « genre le plus aimable et le plus intéressant ; son exécution est toujours sage « et correcte. Si pendant quelque tems il a sacrifié aux caprices de son siècle, « aujourd'hui il ne sacrifie qu'aux grâces et au bon goût. La nature l'a doué de « tous les dons qui conduisent à la perfection de son art : taille charmante, à « laquelle tous les genres se prêtent, vigueur, adresse, aisance, aplomb, fer- « meté, sentiment, expression. A le voir danser on croirait qu'il est à la fleur « de l'âge, ou qu'Hébé lui a confié la clef de la fontaine dont les eaux entre- « tiennent une éternelle jeunesse. »

Son père ne voulut point lui permettre de porter son nom que quand il s'en serait rendu digne. C'était un homme qui professait la plus haute estime pour la danse. Il la regardait comme un exercice digne des Dieux eux-mêmes. Il parlait de la maison Vestris, comme il eût parlé d'une maison souveraine. Il avait coutume de dire qu'il ne connaissait que trois grands hommes, Voltaire, le roi de Prusse..... La modestie lui défendait de nommer le troisième.

Un jour qu'il rencontra son fils, le soir, dans la rue, portant ses regards en haut, « Mon fils, lui dit-il, que faites-vous ? — Je regarde le ciel, mon « père. — Soyez tranquille, mon fils, vous y serez un jour assis à la droite « de votre père. »

Ce père, qui mérite lui-même un article particulier, mourut il y a peu d'années, âgé de près de quatre-vingts ans. Il n'avait alors rien perdu de sa taille, et sa parure était aussi soignée que s'il n'eût eu que vingt-cinq ans. Il avait retenu toutes les manières, tous les airs de politesse du tems où il avait vécu.



THÉATRE-FRANÇAIS.

Mlle VOLNAIS,

ROLE D'IPHIGÉNIE (Iphigénie en Aulide, *Trag. de Racine*).

Mademoiselle Volnais a reçu de la nature tous les dons nécessaires à l'emploi qu'elle remplit sur la scène française. Cet emploi est celui des jeunes princesses dans la tragédie et des jeunes amoureuses dans la comédie. Une figure charmante, des traits agréables et réguliers, un œil spirituel et vif, une taille élégante quoique peu élevée, un organe sonore et touchant, telles sont les qualités qui la distinguent. Elle est du très-petit nombre de ces actrices qui prouvent la vérité de cet adage : Que pour arriver à captiver le cœur, il faut commencer par enchanter les yeux.

Cette puissance qu'exerce la beauté sur l'âme des spectateurs, ne suffirait pas cependant pour obtenir une grande célébrité dans la carrière dramatique, si elle n'était appuyée sur un talent distingué, ou sur de grandes espérances, données d'une supériorité future. Le Français, si renommé parmi tous les peuples pour sa galanterie, sort quelquefois de ce caractère, quand il se trouve assis sur les bancs d'un théâtre. Il semble se dépouiller alors de son habituelle amabilité ; il prend, pour ainsi dire, à son insu, toute la gravité, toute la sévérité d'un juge. Il commence sans doute par rendre hommage aux agréments de la figure, mais

en peu de temps il devient impassible à toutes les séductions qui lui semblent étrangères à l'unique séduction qu'il vient chercher au théâtre. La magie de la beauté s'évanouit à ses yeux, dès que l'absence du talent se prononce. C'est l'unique circonstance où l'urbanité française renonce à ses droits; et trop d'exemples ont prouvé que si le parterre fit souvent grâce à la laideur en faveur du talent, il ne pardonna jamais la médiocrité en faveur de la beauté.

Je n'ai pas besoin de dire que ces réflexions générales ne sont nullement applicables à Mlle Volnais; elles eussent été injustes même à son égard, à l'époque de ses débuts; à plus forte raison le seraient-elles aujourd'hui, que par des progrès chaque jour plus sensibles, elle marche à grands pas vers la perfection, et que, grâce à la constance de ses études, elle fait naître souvent cet enthousiasme qu'inspire le talent, surtout quand il se trouve joint aux grâces extérieures. Je ne me les suis donc permises que pour ne pas m'écarter du véritable but de cet ouvrage. Ce but n'est pas précisément de présenter au lecteur une galerie de portraits, mais de conserver purs les principes de l'art, de rappeler souvent ceux que la nature indique, que le goût adopte, que la raison approuve, que l'expérience consacre, et de retarder ainsi le plus qu'il est possible cette décadence, dont quelques frondeurs nous menacent un peu trop légèrement, je crois; mais rien ne hâterait davantage cette décadence, que de ne pas prémunir les débutantes contre les éloges perfides de ces flatteurs, toujours empressés à leur persuader que la beauté suffit au théâtre pour commander aux trompettes de la renommée, et de laisser le public arriver insensiblement à penser qu'une actrice est supérieure, par cela seul qu'elle est belle ou jolie! N'oublions jamais que lorsque le poëte peint les passions, c'est à l'âme des acteurs qu'il en confie l'expression, sans s'inquiéter de l'enveloppe plus ou moins agréable sous laquelle cette âme est renfermée.

Mlle Volnais est, à ce que l'on assure, élève du célèbre d'Azincour, et la pureté de sa diction ne permet guère de douter qu'elle n'ait été formée par cet habile comédien, que la mort enleva trop tôt aux arts et aux plaisirs du public. Les personnes que leurs habitudes, leurs professions, ou le genre de leurs connaissances, empêchent de s'occuper des qualités indispensables au comédien, s'étonnent assez souvent qu'un acteur, dont le genre est essentiellement comique, se hasarde à donner des leçons à un sujet appelé par son goût, ses dispositions, et la nature de son caractère, à remplir des rôles sérieux. Elles s'expliqueraient aisément ce prétendu problème, si elles songeaient que la manière de bien dire est une. Qu'importe qu'on l'applique à la comédie ou à la tragédie; les préceptes sont toujours les mêmes. Pour arriver à une diction vraie, il faut sentir juste, et tous les hommes ne sont pas doués de cette qualité. Mais les in-

Galerie Théâtrale



Depose a la Direction Imperiale

Théâtre Français) Mlle. VOLNAIS. Rôle d'Iphigénie (dans Iphigénie en Aulide)

Seigneur, retirez-vous, vos vœux seront contents
Iphigénie encor n'y sera pas long-temps.

dividus qui la possèdent, appliquent indifféremment cette justesse aux genres en apparence les plus opposés. Alors, on conçoit facilement que lorsqu'un maître rencontre un élève heureusement doué de cette justesse de sentiment, il le forme sans peine à bien dire, quoique le genre auquel l'élève se destine, soit totalement étranger à celui que le maître pratique. J'ai vu, jadis, le célèbre Préville se placer derrière un paravent, et charmer la société parmi laquelle il se trouvait, en récitant les plus belles scènes de Corneille ou de Racine. Garrick jouait le même soir avec une égale perfection un héros fameux et un marquis ridicule. On a vu Mlle Joli, soubrette célèbre, jouer *Athalie* pour aider ses camarades, être admirable pendant les deux premiers actes, et n'avoir contre elle, dans le reste du rôle, que les réminiscences involontaires du public de son beau talent dans la comédie. Je citerais vingt exemples semblables, capables de prouver qu'un comédien peut à merveille former un tragédien, *et vice versâ.*

On peut se rappeler que d'Azincour, si parfait d'ailleurs, avait peu de chaleur. Peut-être négligea-t-il cette partie de l'art dans l'éducation de Mlle Volnais, et doit-on l'accuser de cette monotonie que dans les premiers temps on remarquait dans la diction de cette intéressante actrice ; défaut dont elle s'est depuis si heureusement corrigée, en s'abandonnant davantage à sa propre intelligence, en cédant aux impulsions de son âme, en se livrant plus librement à ses élans, qu'il n'appartient qu'aux grands talents de hasarder, et dans lesquels elle s'est montrée sublime ; enfin, en donnant plus de nuances, plus d'intentions, plus de nerf, plus de mordant à sa diction.

Au reste cette monotonie, dont il ne reste plus de traces dans la diction de Mlle Volnais, ne doit pas être totalement attribuée aux leçons qu'elle avait reçues. Elle prenait encore sa source peut-être dans une manière vicieuse, que le goût et l'imitation avait introduite pendant quelques années sur tous les théâtres en général. Mlle Sainval cadette et Mme Talma furent, à juste titre, considérées comme des artistes du premier ordre ; et chacun conviendra qu'elles possédaient le don des larmes dans un degré supérieur. Mlle Desgarsins parut à leur suite : personne ne pleurait mieux qu'elle. Elle le savait, on le lui répétait sans cesse, et comme les pleurs étaient son triomphe, elle jugeait convenable de donner à toutes les passions, à l'amour, à la colère, à la vengeance, à la jalousie, une sorte de ton larmoyant dont le ridicule disparaissait, grâce à son organe enchanteur. En effet, le charme inconcevable de cet organe etait en elle un de ces dons que la nature n'accorde que rarement, et qu'elle ne répandit jamais avec tant de profusion sur aucune actrice célèbre dans l'histoire du théâtre, pas même sur Mlle Gaussin. Il advint encore, qu'un bel esprit s'avisa de dire, en parlant de l'une de ces dames, qu'elle avait *des larmes dans la voix.*

Cette expression, quoiqu'elle sente un peu la manière, fit fortune néanmoins; et toutes les actrices du temps voulurent avoir *des larmes dans la voix*, et crurent atteindre au *nec plus ultrà* de l'art en imitant Mlle Desgarsins. Cette manie des pleurs, dont je développerai davantage le vice, lorsque par la suite j'entretiendrai les lecteurs de Mlle Gaussin, cette manie, dis-je, ne fut que passagère. Une mort malheureusement prématurée ravit Mlle Desgarsins au théâtre. Le modèle disparut, l'imitation n'eut plus d'objet. L'insupportable monotonie que la constance de ces tons larmoyants répand sur la diction, cessa d'être de mode, et maintenant on ne la retrouve guère que sur les théâtres de province.

Honneur à Mlle Volnais, dont l'intelligence, dont le goût délicat, dont le sentiment du beau, n'eurent pas besoin d'être éveillés par les conseils, pour secouer de bonne heure les entraves que ce défaut eût inévitablement apportées à son talent, si recommandable aujourd'hui.

Ce talent, embelli de toutes les grâces, de toute la fraîcheur de la jeunesse, promet encore au public de longues années de jouissance, avant que l'âge avertisse Mlle Volnais d'adopter un autre emploi. Je ne citerai point ici les rôles où cette actrice paraît avec le plus d'avantage. Je n'aime point cet usage, que quelques historiens ont adopté, de faire un choix parmi les rôles d'un acteur ou d'une actrice, pour célébrer les talents dont ils s'occupent; c'est une sorte de manière exclusive, d'après laquelle on pourrait penser que le sujet dont il est question est moins bien placé dans les rôles que l'on évite de nommer. Il serait injuste de faire concevoir cette opinion aux lecteurs, surtout à ceux que leur éloignement empêche de juger eux-mêmes l'actrice ou l'acteur dont on les entretient dans les personnages que l'on passe sous silence. On conçoit à merveille que Mlle Volnais fera bien plus de sensation dans les rôles de *Zaïre*, de *Chimène*, de *Junie*, d'*Iphigénie en Aulide*, que dans ceux moins saillants d'*Aricie* ou d'*Eudoxe*, par exemple. Mais si elle tire un grand parti de ces derniers, et de quelques autres semblables, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, éviter de les nommer c'est être injuste; car le talent du comédien consiste à faire valoir, non pas tel rôle, mais tous les rôles de son emploi; et on a dû remarquer que Mlle Volnais soigne avec une égale attention ceux qui, présentant un intérêt moins vif au spectateur, sont moins capables par conséquent de lui valoir beaucoup d'applaudissements. Elle est ici représentée dans celui d'*Iphigénie en Aulide*. Il convient à merveille à sa figure, à sa jeunesse, à sa diction simple, touchante et vraie. Quand elle le joue, les douleurs de *Clytemnestre* et les emportements d'*Achille* acquièrent encore plus de vraisemblance. Quelle mère ne frémirait de perdre une fille semblable! quel guerrier n'aurait la même audace pour conserver une pareille amante!

GALERIE THÉATRALE.

GYMNASE.

MME LEONTINE VOLNYS,

ROLE DE LISBETH (DANS LE MAL DU PAYS).

Toute jeune qu'elle est, madame Léontine Volnys est en possession d'une des plus anciennes réputations de la capitale, et sa réputation n'est pas circonscrite dans les murs de Paris, elle s'étend encore d'une frontière de la France à l'autre. Chaque ville de province se rappelle cette jolie petite fille qui s'en allait, il y a de cela quelques années, faisant l'admiration de tous ceux qui la voyaient, de cette petite merveille si agile, si folle, si pétulente, si expressive, que tout le monde aimait tant et qui s'appelait alors Léontine Fay. Ce n'était qu'une enfant, mais une enfant charmante qui ravissait tous les spectateurs par la maturité de son jeune talent; on n'a pas oublié le Mariage Enfantin qu'elle jouait si délicieusement qu'on hésitait à décider si la pièce avait été faite pour l'actrice ou l'actrice pour la pièce; on n'a pas oublié Aladin, cette petite parodie du Grand Opéra où elle était encore si gracieuse; on n'a surtout pas oublié tout ce qu'elle promettait alors d'avenir; elle non plus n'a pas oublié ses promesses, car elle les a bien tenues.

Mademoiselle Fay, de ville en ville, était désirée, attendue, fêtée, applaudie; elle marchait de triomphe en triomphe, elle moissonnait des applaudissemens et bon nombre d'écus monnoyés que monsieur son père n'oubliait pas en chemin; dans ce tems-là, il n'était bruit que de la petite merveille, nom qui lui avait été décerné par l'amour et la justice; on aurait

désiré qu'elle restât toujours enfant, car on n'osait pas espérer qu'elle deviendrait ce qu'elle est aujourd'hui; chacun, après l'avoir bien applaudie, se disait dans l'amertume de son âme : Elle ne vivra pas. Chacun répétait le proverbe bien vieux et bien connu, avant qu'il n'ait été récemment inventé par M. Casimir Delavigne :

Quand ils ont tant d'esprit, les enfans vivent peu.

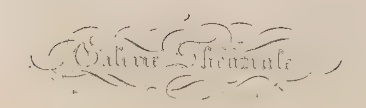
Et cependant elle vit encore; elle a bien grandi depuis ce tems-là; elle s'est faite bien belle jeune fille, ses yeux sont devenus bien noirs et ses cheveux bien noirs; elle est belle autant qu'elle était jolie, elle est admirable aujourd'hui comme alors elle était admirable; seulement elle a changé de genre de talent; quand elle s'est vue âgée de 18 ans, elle a pensé que l'heure était venue de déposer les petits sabots; elle a mis de côté son nom de petite merveille, elle a revêtu la robe de satin, elle s'est parée le front de la plus belle parure, de ses longs bandeaux de cheveux noirs; et puis elle a dit: Regardez-moi, je suis superbe, et tout le monde a été de son avis, tout le monde a adoré la grande coquette après avoir aimé la petite fille simple et gentille.

Mademoiselle Léontine Fay est la reine du théâtre Bonne-Nouvelle, de ce boudoir parfumé où M. Scribe a implanté sa littérature à l'eau de rose; c'est à mademoiselle Fay que M. Scribe est en partie redevable de la bienveillance avec laquelle le public a adopté son vaudeville fardé; mais aussi mademoiselle Fay doit à M. Scribe des actions de grâce : c'est lui qui a aidé l'essor de son talent, il lui a fait des pièces à sa taille; l'auteur et l'actrice se sont parfaitement entendus pour nos plaisirs.

Mademoiselle Fay comprend ses rôles avec une très-grande intelligence :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Aussi les exprime-t-elle avec une intelligence égale. Elle joue avec beaucoup d'âme, peut-être avec un peu de prétention, encore n'est-ce que dans certains rôles qu'on remarque en elle ce léger défaut. La critique la plus difficile pourrait-elle rien reprocher à la Suzette du Mariage de Raison? que de simplicité que de naturel dans ce rôle, que de sensibilité!.. mademoiselle Léontine Fay y était ravissante; et puis encore dans Malvina, la





Théâtre du Gymnase

Mme. LEONTINE-VOLNYS.

Rôle de Lisbeth

Sur l'autre rive, une vague toujours
Emporte ma nacelle,
Ainsi que mes amours

Famille Riquebour, la Seconde Année, Une Faute, la Grande Dame, les Malheurs d'un Amant Heureux, Rodolphe, le Gardien et tant d'autres ouvrages, elle a su continuer, augmenter même sa bonne réputation.

Belle comme elle est, mademoiselle Fay a vu s'empresser autour d'elle d'innombrables adorateurs, mais s'il y a eu beaucoup d'appelés, il y a eu peu d'élus. Elle s'est assez respectée elle-même pour se faire respecter des autres. L'amour-propre, ou pour mieux dire, l'amour humilié a voulu se venger de ses dédains en élevant des doutes sur sa vertu désespérante; on lui a prêté généreusement des amans d'invention, on lui en a même fait un de haute race, et tout cela inutilement, mademoiselle Fay s'est justifiée de toutes ces petites accusations élevées contre elle, par son mariage avec Volnys, artiste distingué, plein d'honneur comme homme et de talent comme acteur. Volnys est le premier au Vaudeville, comme madame Volnys est la première au Gymnase. Le rôle de Chevreuse dans Un Duel sous Richelieu lui a fait prendre rang parmi les principaux artistes de la capitale. Dernièrement les deux époux ont exploité la province et se sont fait admirer dans les principales villes, notamment à Lyon, ou leur mérite a été très-apprécié. De retour à Paris, ils sont sûrs d'y recueillir les mêmes applaudissemens; la province et la capitale ne peuvent avoir qu'une opinion sur leur talent.

TABLE DES BIOGRAPHIES

ET

PORTRAITS DES 71 ARTISTES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND

L-Z

ACTEURS.	THÉATRE.	NAISSANCE.	DÉBUT.	MORT.
MEZZETIN Angelo-Constantini.	Ancien théâtre Italien.	1664		1729
MICHELOT (retiré de la scène en 1830).	Français.		1805	1830
MICHOT Antoine (joua jusqu'en 1821).	»	1765	1791	1826
MICHU.	Opéra-Comique.	1753	1775	1800
MOLÉ François-René.	Français.	1734	1760	1802
MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin).	»	1622	1658	1673
MONROSE Claude-Louis.	»	1783	1815	1843
MONTESSU (Mme), née Pauline Paul, sœur du danseur.	Opéra.	1807	1826	
MONTFLEURY Zacharie-Jacob.	Ancien théâtre de l'Hôtel de Bourgogne	1590	1637	1667
MORE (Mlle), (Mme Pradher).	Opéra-Comique.	1800	1816	
NOBLET (Mlle) Alexandrine.	Français.	1813	1829	
NOBLET (Mlle) Lise.	Opéra.	1812	1828	
NOURRIT (père) Louis.	■	1781	1802	1830
NOURRIT Adolphe.	»	1802	1821	1839
ODRY-GIBOU Jacques-Charles.	Variétés.		1808	
PANTALON Antoine Colalto.	Ancien théâtre Italien.		1759	1778
PARADOL (Mme).	Français.	1798	1815	
PAUL, dit *Zéphir*.	Opéra.	1799	1813	
PERROT Jules-Joseph.	»	1810	1830	
POISSON-RAYMOND, auteur et acteur comique.	Ancien théâtre Français.			1690
PONCHARD.	Opéra-Comique.	1788	1812	
POTIER Charles.	Variétés.	1775		1838
PRÉVILLE Pierre-Louis Dubus.	Français.	1721	1753	1799
PRÉVOST (Mlle) Zoé.	Opéra-Comique.		1823	
RAISIN (Mme), née Pitel de Longchamp.	Ancien théâtre Français.	1662		1721
RAUCOURT (Mlle) Françoise-Marie-Antoinette Saucerotte.	Français.	1756	1772	1815
REGNAULT (Mlle), (Mme Lemonnier).	Opéra-Comique.	1790	1809	
ROSIÈRES Jean-René Le Coupay de la Rosière.	»	1739	1778	1814
SAINT-AUBIN (Mme) Jeanne-Charlotte Schroeder (retirée en 1808).	»	1764	1786	
SAINT-PHAL Étienne Minier.	Français.	1760	1782	1835
SAINT-PRIX (quitta la scène en 1818).	»		1782	1834
SAMSON Joseph-Isidore.	»	1793	1826	1871
SARRAZIN Pierre.	»		1729	1762
SCARAMOUCHE Tiberio Fiurilli.	Ancien théâtre Français.	1608		1692
SCIO (Mme), (femme Maessier).	Opéra-Comique.	1780	1807	
SIMONS-CANDEILLE (Mme), née Julie Candeille, morte femme Périé de Senovert.	Français.	1770	1787	1834
TAGLIONI (Mlle) Marie.	Opéra.		1828	
TALMA François-Joseph.	Français.	1763	1787	1826
THÉNARD Chevalier-Perrin.	»	1780	1807	1825

ACTEURS.	THÉATRE.	NAISSANCE.	DÉBUT.	MORT.
THÉNARD Étienne.	Opéra-Comique.	1806	1827	1838
THÉNARD (Mme), née Gabrielle-Reine BOUSIGUES.	Vaudeville.	1809	1828	
TRIVELIN Dominique LOCATELLI.	Ancien théâtre Italien.		1645	1671
TURLUPIN Henri LEGRAND.	Ancien théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.			
VERNET Charles-Edme.	Variétés.	1789	1807	
VERTPRÉ (Mlle) Jenny (Mme CARMOUCH.).	Gymnase.		1826	
VESTRIS-ALLARD.	Opéra.	1760		1842
VOLNAIS (Mlle) Claudine-Placide F***, femme Ph. ROUSTAN.	Français.	1786	1801	1837
VOLNYS (Mme), née Léontine FAY.	Gymnase.	1810	1821	

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris



